NNÉE N° 249 1er JUIN 1934

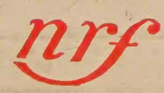
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



NCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. ALAIN. Les dieux ..... 25 fr.
2. H. D'AMFREVILLE. Terre de rêve. 12 fr.
3. A. ARTAUD. Héliogabale ou l'anarchiste couronné ..... 15 fr.
4. C. AVELINE. La promenade égyptienne. Prix ..... 20 fr.
5. M. AYMÉ. Brulebois ..... 6 fr.
6. B. BARBEY. Ambassadeur de France. Prix ..... 15 fr.
7. Vicki BAUM. Ulle ..... 15 fr.
8. A. BELLESSORT. Athènes et son théâtre. Prix ..... 12 fr.
9. Y. BLAIZE. Bernard et les attitudes. 15 fr.
10. L. BRUNSCHVICG. Les âges de l'intelligence ..... 10 fr.
11. J. CARTON. Le chêne creux ..... 15 fr.
12. G. CHEVALLIER. Clochemerle ... 15 fr
13. P. CLAUDEL. Positions et propositions. Tome II ..... 15 fr.
14. Ex-sergent A. R. COOPER et S. TREMAYNE. Douze ans à la légion étrangère. 18 fr.
15. A. CORTHIS. Le printemps sous l'orage. Prix ..... 12 fr.
16. F. CROMMELYNCK. Une femme qu'a le cœur trop petit ..... 12 fr.
17. Le Style au microscope par CRITICUS. Prix ..... 12 fr.
18. A. DANAN. Cayenne ..... 15 fr.
19. H. DANJOU. La Belle ..... 15 fr.
20. P. DARCY. L'Allemagne toujours armée. Prix ..... 15 fr.
21. A. DEMAISON. D'autres bêtes qu'on appelle sauvages ..... 12 fr.
22. C. DICKENS. The life of our lord. 12 fr.
23. G. DODU. Les Valois ..... 50 fr.
24. R. L. DOYON. Barbey d'Aurevilly amoureux et dupe ..... 18 fr.
25. A. DUBOIS LA CHARTRE. La vie de Casanova ..... 15 fr.
26. LUCAS-DUBRETON. - BÉRANGER. La Chanson, la Politique, la Société ..... 25 fr.
27. W. FAULKNER. Tandis que j'agonise. Prix ..... 15 fr.
28. C. FERVAL. Jean-Jacques Rousseau et les femmes ..... 15 fr.
29. A. FONTAINE. Génie de Rimbaud. 20 fr.
30. M. FOULON. Eugène Varlin ..... 12 fr.
31. J. GALZY. Jeunes filles en serre chaude. Prix ..... 15 fr.
32. GARCET. D'un ancien amour ... 12 fr.
33. P. HERIAT. La foire aux garçons. 15 fr.
34. J. HÉRITIER. Marie Stuart et le meurtre de Darnley ..... 15 fr.
35. M. HOFMANN, G. LOZINSKI et C. MOTCHOULSKI. Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours. Prix ..... 60 fr.
36. GOTTFRIED KELLER. Henri le Vert. Les 2 vol. ..... 75 fr.
37. A. LECERF. Le catéchisme de Jean Calvin ..... 15 fr.
38. R. MARAN. Le livre de la brousse. 15 fr.
39. H. K. MARKS. La Fondrière ..... 15 fr.
40. J. MARTET. Monseigneur ..... 15 fr.
41. MARTIAL-PIÉCHAUD. Charline ... 12 fr.
42. A. MAUROIS, L'instinct du bonheur. 35 fr.
43. J. MELIA. La vie amoureuse de l'abbé de Choisy ..... 12 fr.
44. F. OSSENDOWSKI. Le premier coup de minuit ..... 15 fr.
45. B. PARAIN. Essai sur la misère humaine. Prix ..... 15 fr.
46. E. PEROCHON. Les Endiablés ..... 12 fr.
47. M. DE POURICHKEVITCH. Le loup colonel. Prix ..... 12 fr.
48. J. RAMELS-CALS. Les femmes imprudentes ..... 12 fr.
49. L. ROUBAUD. Mograb ..... 15 fr.
50. SENNEP. Le milieu ..... 10 fr.
51. SIMENON. Le locataire ..... 6 fr. 50
52. A. THÉRIVE. Anthologie non classique des anciens poètes grecs ..... 15 fr.
53. P. VALÉRY. Sémiramis ..... 25 fr.
54. M. VIOUX. L'amour sauveur ..... 12 fr.
55. C. WINSLOE. Manuela ou Jeunes filles en uniformes ..... 15 fr.

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 196 et 197 du cahier d'annonces

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

56. P. ALLARD. L'anarchie de la police. 8 fr.
57. P. APPEL. Les dessous de la justice allemande .... 15 fr.
58. L. BAUDIN. Le crédit.......... 15 fr.
59. Dr G. CONTENAU. La civilisation des Hittites et des Mitanniens........ 24 fr.
60. N COPERNIC. Des révolutions et des orbes célestes................ 18 fr.
61. W. DRABVOITCH. Fragilité de la liberté et séduction des dictatures..... 12 fr.
62. M. K. GANDHI à l'œuvre. Suite de sa vie écrite par lui-même. Trad. A. Bernard. Un homme contre un Empire.. 20 fr.
63. A. DE GAULLE. Vers l'armée de métier. Prix .... 12 fr.
64. GERMAIN-MARTIN. Histoire économique et financière.................. 85 fr.
65. GERMAIN-MARTIN. Sommes nous sur la bonne route ?................ 12 fr.
66. D. HALÉVY. La République des Comités .... 12 fr.
67. E. HERRIOT. Orient - Bulgarie - Turq U. R. S. S..................... 15
68. J. HUXLEY. Ce qu'il faut penser. 15
69. C. KIRITZESKO. La Roumanie dans guerre mondiale.............. 40
70. G. LAKHOVSKY. Le racisme et l'orche universel 15
71. Cte Jean DE PANGE. Ce qu'il faut sa de la Sarre.................... 10
72. G. REVAL. L'enchantement du Portu Prix 12
73. Dr Richard SCHAUER. Les désord sexuels 20
74. G. SOULIÉ DE MORANT. Précis de la vi Acuponcture chinoise.......... 15
75. Tatiana TCHERNAVINA. Échappés Guépéou 20
76. L. TROTSKY. Histoire de la Révolut russe. Tome IV dernier : La Révolut d'octobre...................... 25

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

77. Œuvres complètes illustrées d'Anatole FRANCE. Tome XXIV. Pages d'histoire et de littérature.............. 45 fr.
78. Bibliothèque de la Pléiade. Théâtre de Musset, reliure souple. 1 vol.... 60 fr.
79. J. LARNAC et R. SALMON. Sapho, illust. de 40 planches hors-texte...... 20 fr.
80. F. MAURIAC. Thérèse Desqueyroux 35 fr.
81. F. MAURIAC. Le fleuve en feu..... 35
82. MICHELET. Tableau de la France. 15
83. Romain ROLLAND. Œuvres complè L'âme enchantée. Tome I....... 35
84. STERNE. Voyage sentimental.. 18
85. J. TIERSOT. J. S. Bach illustré de 49 p ches hors-texte............... 20

RÉIMPRESSIONS

86. Col. SHAKESPEARE. Trad. M. Castelin. La Mégère apprivoisée........ 12 fr.
87. G. FOUREST. La négresse blonde. 15
88. F. VANDEREM. La Victime.... 3 fr

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

89 Max ERNST. Une semaine de bonté ou les 7 éléments capitaux. Six cahiers. 125 fr.
90. Un nouvel album TEL. Léonard de Vinci. 41 photographies reproduites en héliogravure..................... 3
91. E. VERHAEREN. Les Plaines, 34 com sitions en couleurs de H. Cassiers. 30

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sou

numéros ....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour c suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (6)

(Le bulletin à remplir est à la page suivante)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, B^D RASPAIL, PARIS (7

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr..
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans votr
maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....
....
....
....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication le
ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....
....
....
....
....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — sur papie
alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....
....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant dan
les catégories suivantes : Droit — Philosophie – Sociologie — Tech
nologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique -
Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois pou
une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi
relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE
Adresse ....
....

Œuvres d'

ALAIN

Souvenirs concernant Jules Lagneau	**12** fr
Propos d'Alain, I	*Epuisé*
Propos d'Alain, II	*Epuisé*
Mars ou la guerre jugée	**15** fr
Système des beaux-arts	**18** fr
Eléments d'une doctrine radicale (" Les Documents Bleus ")	**15** fr
Les idées et les âges (2 vol.)..	**30** f
Propos sur le bonheur	**15** f
Vingt leçons sur les beaux arts..	**18** f
La visite au musicien (" Une Œuvre, un Portrait ")	*Epuisé*
Entretiens au bord de la mer. 2500 ex. sur arches..	**18** f
50 ex. sur chine	*Epuisé*
Les Dieux	**25** f

nrf VIENT DE PARAITRE

ALAIN

LES DIEUX

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE, TIRÉ A 5500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN STUDIO. .. .. **25 fr.**

Tous les lecteurs des *Propos d'Alain* ont remarqué des pages d'un mouvement poétique et éloquent à la fois, consacrées notamment, et à plusieurs reprises, aux fêtes de Noël et de Pâques. Ces essais de philosophie religieuse restaient énigmatiques ; on s'étonnait de trouver ensemble l'incrédulité la plus irréligieuse, et en même temps les mouvements de la foi. L'auteur voulait-il dire seulement qu'il y avait dans ces mythes une beauté touchante ? Ou bien n'était-on pas amené à soupçonner que ces produits de l'imagination populaire enfermaient des vérités de première importance, et toutes destinées à figurer dans un système strictement positif ? L'auteur des *Propos* a réalisé pour la religion ce qu'il avait déjà essayé pour les Beaux-Arts avec le succès que l'on sait, c'est-à-dire donner tout son sens à l'imagination vraie par un exposé continu et systématique. Du moment que les mythes directeurs de notre civilisation signifiaient des vérités humaines de grand prix, il fallait chercher, en remontant, ce que signifiaient déjà les mythes olympiens de la puissance, et, encore au delà, le sens de ces étranges religions qui ont pour objets les choses de nature, le volcan, le serpent, la vache. Au delà, et comme un fond de tableau, s'offraient les *Contes* qui sont partout les mêmes et éternellement jeunes. Il s'agissait de discerner en quoi toutes ces religions sont vraies, en quoi les contes eux-mêmes sont vrais. C'est ce que l'auteur a exécuté en commençant par les contes, en passant de là à la religion panthéiste, puis à la religion politique qui est le culte des héros, et enfin à la religion de l'esprit, la plus haute. Et l'idée neuve, appuyée sur ces quatre assises, c'est que ces religions sont et seront toujours vraies, et indiquent plutôt, selon le mot de l'auteur, les étages de l'homme que les étapes de l'homme.

L'exécution est faite dans un mouvement lyrique, mesuré sur le sujet même, en sorte que l'harmonie entre les mythes populaires et la structure humaine est toujours rappelée comme étant ici la preuve de choix. Et du reste il est évident, par la sobriété et l'équilibre de la composition, que l'auteur a voulu faire court autant qu'il était possible de façon que l'ensemble ne cessât jamais d'éclairer les parties. Le moins qu'on puisse dire c'est que cet ouvrage doit plonger les esprits profondément religieux, comme les esprits irréligieux, dans un prodigieux étonnement, par un radical changement des perspectives, et, on oserait dire, par l'abolition d'un genre de polémique qui n'a jamais mené à rien. Le salut de l'âme est quelque chose pour tout homme et les discussions théologiques n'arriveront jamais à changer la question.

DU MÊME AUTEUR :

OUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU .. .. 12 fr.
PROPOS D'ALAIN, I .. .. *Epuisé*
PROPOS D'ALAIN, II .. .. *Epuisé*
IARS OU LA GUERRE JUGÉE .. .. 15 fr.
YSTÈME DES BEAUX-ARTS .. .. 18 fr.
ETTRES AU DOCTEUR HENRI MONDOR SUR LE SUJET DU CŒUR ET DE L'ESPRIT (*hors commerce*) .. .. *Epuisées*
LÉMENTS D'UNE DOCTRINE RADICALE (« Les Documents Bleus ») .. 15 fr.
ES IDÉES ET LES AGES (2 vol.) .. .. 30 fr.
ROPOS SUR LE BONHEUR .. .. 15 fr.
INGT LEÇONS SUR LES BEAUX-ARTS .. .. 18 fr.
OMMENTAIRE DE « CHARMES » DE PAUL VALÉRY .. .. *Epuisé*
A VISITE AU MUSICIEN .. .. *Epuisé*
NTRETIENS AU BORD DE LA MER. 2.500 ex. sur Arches .. .. 18 fr.
50 ex. sur Chine .. .. *Epuisés*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf *Prix de la Renaissance 1934*

DRIEU LA ROCHELLE

LA COMÉDIE DE CHARLEROI

Prix de la Renaissance 1934

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (III)

Peu d'essais sur l'homme et ses passions sont plus denses que ce livre de nouvelles, parce que chaque geste, chaque conversation découvre la vie profonde.

Le livre de Drieu est important et admirable.

JEAN BLANZAT, *Europe*, 15-4-34.

Je ne doute pas que de tous les ouvrages de guerre il ne semble le plus choquant et le plus cynique.

Il y a, à mon sens, deux chefs-d'œuvre dans la *Comédie de Charleroi :* le second récit et le troisième : soit *Le Chien de l'Ecriture* et le *Voyage des Dardanelles*. L'un forme une nouvelle du genre le plus classique, dépouillée, violente, où une grande intelligence pénètre sans cesse les faits. L'autre appartient nettement à l'espèce des mémoires ; je ne connais de chapitre plus audacieux dans aucune autobiographie.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 19-4-34.

Livre viril, probe et par maints endroits admirable... Je pense tout net que si l'on veut connaître les sentiments et les réactions les moins nobles et les plus sublimes, les plus véridiques en tous cas, de toute une jeunesse qu'on jeta tout vive sans préparation dans le brasier de la boue, il faut lire *La Comédie de Charleroi* ; c'est plus qu'un récit, c'est un témoignage, l'un des plus aigus, l'un des plus poignants qu'on ait écrits sur les débuts de la guerre.

JEAN VIGNAUD, *Le Petit Parisien*, 8-5-34.

La Comédie de Charleroi est de beaucoup le plus bel ouvrage de Drieu la Rochelle et probablement le meilleur des livres français sur la guerre qui ait été écrit par un combattant.

Je ne crois pas que l'on ait jamais fait une analyse plus juste, plus profonde, plus subtile des premières émotions d'un combattant que dans *La Comédie de Charleroi*. Tout y est...

EDMOND JALOUX, *Les Nouvelles littéraires*, 19-5-34.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE
DIRECTEUR (
Directeur : GASTON GAL
PARA

Publiera

LES DANAÏD

LE VILLAGE N

DÉCHIRÉ, par LÉON-PAUL FARGUE

UNE FARCE, d'ANDRÉ SUARÈS

LES MYTHES PRIMITIFS, par L. LÉVY-BRUHL

SUR LES FRONTIÈRES RELIGIEUSES, par JEAN SCHLUMBERGE

NOTES SUR LES ANIMAUX, par PAUL LÉAUTAUD

LE PREMIER MORT, par P. DE LA TOUR DU PIN

LE GLADIATEUR CENTENAIRE, par JEAN CASSOU

LE PREMIER SALON D'AUTOMNE, *souvenirs*, par GERTRUDE STE
(traduits par BERNARD FAŸ)

UN CHAPITRE DE LA VIE DE FRÉDÉRIC II,
par WERNER HEGEMANN

LETTRE SUR LES LYRIQUES ALLEMANDS, par JEAN PRÉVO

LA GRANDE ÉPOPÉE FRANÇAISE, par DENIS SAURAT

MÉDITERRANÉE, par PANAIT ISTRATI

LA FEMME DU SOURD, par GIANNA MANZINI
(trad. par VALERY LARBAUD et HENRI MARCHAND)

LE FAUTEUIL ROUGE, par FRANZ HELLENS

BUFFON, par JEAN STROHL

BAYLE, par BERNARD GROETHUYSEN

ANDRÉ SUARÈS, par GABRIEL BOUNOURE

CONTRE LES PEINTRES D'AUJOURD'HUI, par MAURICE SAC

ELLE

...NÇAISE

...E CRITIQUE — 22e Année
...UES RIVIÈRE
...r en chef : JEAN PAULHAN
... MOIS

...nement :

...ON FERNANDEZ

... ANDRÉ CHAMSON

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19.....

	France	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).	*			*Édition de luxe :*
	100 fr.	115 fr.	125 fr.	... UN AN
				Édition ordinaire :
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	... UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	... SIX MOIS

...., le .... 193.....

Nom .... SIGNATURE)

....

Adresse .... *Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. : Enerefene Paris. — R.C. Seine 35-807

nrf VIENT DE PARAITRE

BLANDINE OLLIVIER

JEUNESSE FASCIST

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE.. .. .. **15**

EXTRAITS DE PRESSE

Mme Blandine Ollivier est restée plusieurs mois en Italie et a étudié l'effort régénérescence de la jeunesse. Elle en marque le mécanisme, en précise la port par des statistiques. Mais le livre de Mme Ollivier a un accent qui l'élève au-dess des chiffres : Celui d'un écrivain sensible aux belles harmonies des paysag aux rapports d'un peuple et la nature.

B., *L'Echo de Paris*, 21-4

..., le livre charmant, brillant, vivant, où Mme Blandine Ollivier vient peindre la jeunesse italienne.

HENRY BIDOU, *Le Temps*, 2-5-

Dans les rangs de la jeunesse se formule l'avenir, se préparent les lendema Comment lui donner, au profit de la nature, une collaboration immédiate vie de la cité ? Cette question, une française de la génération nouvelle vient la traiter de façon attrayante, et expérimentale, en regardant grandir, jo travailler, s'enthousiasmer, la jeunesse italienne.

GAËTAN SANVOISIN, *Figaro*, 1-5-

Mme Blandine Ollivier vient de consacrer à la jeunesse fasciste un l remarquable, non seulement par sa documentation scrupuleuse, et par la pe nence de ses observations, mais encore par la solidité du jugement et par le st

THIERRY MAULMER, **1934**, 10-5-

... le livre enthousiaste, vigoureux et charmant que Blandine Ollivier vi d'écrire sur la jeunesse italienne.

ANDRÉ MAUROIS, *Paris-Soir*, 16-5-

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA

nrf VIENT DE PARAITRE

ELMER RICE

VOYAGE A PURILIA

ROMAN

Traduit de l'anglais par
YVONNE RYALL

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE . .. . **15** fr.

Un univers où les éléments se subordonnent au triomphe de l'Amour, où la vertu trouve sa récompense, le crime, son châtiment, où la misère n'est qu'un état transitoire et ennoblissant, la guerre : un sport plein d'allant, telle est Purilia, la planète que découvrent deux aviateurs après un long voyage dans l'espace. Elmer Rice nous en fait le récit plein d'humour.

L'auteur de *Street Scene* (Dans la rue), de *La Machine à Additionner,* satirise dans son premier roman l'existence paradoxale de ces Puriliens qui ressemblent à s'y tromper aux héros de l'écran, enfantés à Hollywood.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **NOUVEAUTÉS**

MICHEL MATVEEV

LES TRAQUÉS

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE **15**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Écrit dans un style vivant et haché comme une respiration haletante, ce tr
beau livre est un vrai document.

A. C., *Plan*, Bruxelles, 1-4-3

... à cette lumière sereine qui vient d'en dessous, avec cet accompagneme
d'une musique morale qui reste pure, qui reste paisible, au fur et à mesure q
cheminent, au grand jour, la maladie qu'est le malheur, et dans l'ombre, l'al
geant, la convalescence perpétuelle qu'est l'espoir, l'ensemble constitue u
terrible pièce de greffe, pour l'élucidation de l'histoire.

HENRI HERTZ, *La terre retrouvée*, 4-

L'histoire de cette famille est comme un résumé de l'histoire d'un peu
jamais en repos, hier obligé de franchir le Dniester à la nage, aujourd'hui cha
d'Allemagne, demain... On lit *Les Traqués*, comme on voit certains films do
mentaires, d'une traite.

S., *Populaire*, 19-4-

... l'auteur des *Traqués*, en exprimant dans notre langue toute l'ango
actuelle du peuple juif, a fait pour elle et pour nous le plus touchant des a
d'amour et de confiance.

RENÉ TRINTZIUS, *L'Intransigeant*, 21-4-

... œuvre douloureuse, humaine et vraie.

LES « 93 », *D'Artagnan*, 28-4

L'auteur communique au lecteur son expérience douloureuse, celui-ci
peut pas s'en détacher, il devient témoin, tellement la notation est puiss
dans sa simplicité, directe, immédiate, dépouillée de toute littérature ; c'e
réalité même qui étreint le cœur et s'impose à l'esprit.

L. ROTH, *École Émancipée*, 29-4

... l'auteur, qui s'en tient au drame simple et nu, nous raconte.

GUS BOFA, *Le Crapouillot*, 5

... de la persécution juive, le récit le plus émouvant étant sans doute celu
Michel Matvéev, « *Les Traqués* ».

ÉMILE BOUVIER, *Lumière*, 12-

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA**

nrf **NOUVEAUTÉS**

DENISE MORAN

TCHAD

JN VOL. IN-16 JÉSUS, avec des dessins d'enfants indigènes
n tête de chaque chapitre .. .. **18** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Ce qui gâte trop souvent les livres sur ces régions lointaines pour
ıous mystérieuses, c'est que l'écrivain s'étale. L'art de Denise Moran
est d'une qualité plus haute et plus rare. Elle est partout dans son livre,
ıvec sa bonté, son ironie, sa piété active, ses indignations, ses tendresses.
Partout elle prend soin de s'effacer ; elle met le lecteur à même la réalité.
Et l'émotion qui se dégage de toute son œuvre, qui, par instants prend
à la gorge, est d'autant plus puissante qu'elle sait demeurer discrète.

ALBERT BAYET, *La Lumière*, 25-4-30.

Cette simple narration d'un voyage et d'un séjour dans la région du
Tchad se trouve être, sans que peut-être l'auteur l'ait voulu, le plus
pathétique des réquisitoires contre le colonialisme.

J. B. SÉVERAC, *Le Populaire*, 22-3-34.

Une femme au centre africain. L'épouse d'un fonctionnaire colonial,
qui a vu les « civilisés » à l'œuvre, avec leur administration ridicule ou
odieuse.
Tchad est mieux qu'un livre, c'est un acte.

D'ARTAGNAN, 17-3-34.

Voilà un livre, un livre qui compte.

Monde, 17-3-34.

Le rêve barbare et magnifique dont les hommes bercèrent leur exis-
tence, et par contre-coup, notre enfance, est bien fini.
Le livre de Denise Moran, nous raconte très pittoresquement des
choses *encore* curieuses, mais sa véritable signification est bien, à la lire
avec soin, le bilan sincère et sévère de cette catastrophe géographique et
historique.

GUS BOFA, *Crapouillot*, mai 34.

Ce livre sans passion, qui n'est ni une thèse ni un réquisitoire, mais
un témoignage, mais un procès-verbal de constat, s'appuyant sur des
textes irréfutables et officiels.
La voix de Mme Denise Moran sera-t-elle entendue ?

R. M., *La Dépêche de Toulouse*, 6-3-34.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Pour paraître au début de Juin

LE CHANT DU MONDE

roman par

JEAN GIONO

Pour paraître prochainement

LES VIVANTS

roman par

MARCEL ARLAND

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SÉMIRAMIS

MÉLODRAME.

Sa fière autorité veut de la déférence.
VOLTAIRE. *Sémiramis.*

PERSONNAGES :

SÉMIRAMIS ; LE CAPTIF ; LES QUATRE ASTROLOGUES.

Rois, captifs, prêtres de Dirceto, suivantes et femmes de la Reine, soldats et serviteurs.

Décors, accessoires et costumes ne doivent pas être inspirés par les documents archéologiques sans quelque mélange et beaucoup de fantaisie.

PREMIER ACTE

LE CHAR

DÉCOR

Une salle immense. Portes massives. A gauche, énorme idole de la Déesse Dirceto, figure du style le plus barbare, visage de femme et corps de poisson. A droite, face à l'Idole, un trône en forme de divan, dont le meuble se compose de groupes de colombes d'or. Lampadaires aux côtés de l'Idole. Des luminaires sont disposés et comme accumulés autour du Trône. Ils s'allumeront en leur temps.

Au lever du rideau, la scène est très sombre. Peu ou point de musique. Quelques personnages, femmes et employés du palais, s'affairent. Cette scène peut être dansée ou plutôt rythmée. Elle ne doit durer que quelques secondes.

ENTRÉE DES CAPTIFS

Clameurs au dehors. Cris de sentinelles. Commandements militaires. Appels de trompes et de cors rauques.

A ces bruits, les personnages en scène s'immobilisent brusquement. Les portes s'ouvrent violemment (ou la Herse se soulève, selon le décor adopté). Entrée des captifs enchaînés, dans une ruée pressée et bousculée par les soldats, qui les font agenouiller face au spectateur. Rythmes des pas et vacarme de la confusion.

Puis silence et attente générale.

ENTRÉE DE SÉMIRAMIS

La musique doit créer une atmosphère de puissance et d'orgueil souverain. La Reine paraît sur un char léger où dépouilles et têtes coupées sont suspendues, et qui est traîné par huit rois captifs enchaînés d'or.

Elle est en armure noire écaillée. Une sorte d'égide d'or, avec colombes d'or éployées aux épaules. Casque qui masque le bas du visage, surmonté d'une très haute défense d'ivoire. Carquois en forme de poisson. Elle tient le fléau d'une main ; de l'autre, son grand arc.

Tout mouvement s'arrête quand la Reine sur son char est au milieu de la scène. Instant solennel.

(CHŒUR DES ROIS VAINCUS :

Malheur, malheur à nous...
Honte à nos faibles Dieux !
O présages trompeurs,
O vainement victimes immolées...)

ÉPISODE I

On détèle les Rois ; on les fait brutalement se coucher sur les degrés du trône. Ensuite, les soldats font s'abattre les autres captifs tellement que tous ces corps prostrés face contre terre font un tapis de la gauche à la droite du spectateur. Les soldats s'agenouillent ; les femmes autour du trône se prosternent.

ÉPISODE II

La Reine descend vivement de son char et bondit vers son trône, en foulant les corps des captifs.

ÉPISODE III

TOILETTE DE LA REINE

Ses femmes la dépouillent de son armure et la revêtent de ses ornements royaux. Le trône s'illumine d'une chaude lumière.

Les habilleuses, parfumeuses, etc., descendent par un escalier qui joint quelque étage supérieur au plan du trône et on les voit formant une file ou frise processionnelle.

Mimique cadencée de l'habillage. Présentation du Miroir, du Diadème, etc. Pendant cet épisode, musique qui rythme délicatement cette scène.

CHŒUR DES FEMMES DE LA REINE

La toilette achevée, Sémiramis se couche et s'accoude. Elle étend le sceptre.

ÉPISODE IV

ENTRÉE DES IDOLES DES VAINCUS

Des prêtres et soldats dansants et des esclaves entrent, porteurs des Idoles des Vaincus : monstres divers à têtes d'animaux ou informes. On les jette en tas devant Dercéto. L'orchestre joue une sorte de marche funèbre, mêlée d'effets grotesques. Sur un signe de la Reine, on fracasse ces simulacres à coups de hache et de masse, en cadence.

Deux chœurs antagonistes se font entendre...

ÉPISODE V

LA REINE ET LE CAPTIF

A ce bruit sinistre, un Captif relève la tête et regarde cette scène avec horreur et fureur. La Reine l'aperçoit et s'élance vers lui, le sceptre haut. Il la regarde fixement au moment d'être frappé et replonge aussitôt sa tête dans ses bras. L'arme demeure suspendue ; la Reine saisie de sa beauté, lui empoigne les cheveux, soulève cette tête et la considère longuement. Ensuite elle force l'homme à se mettre à genoux, ainsi tiré par la chevelure. Des gardes s'approchent pour le tuer, elle les prosterne d'un regard, leur donne le sceptre à tenir, ils le prennent agenouillés, le baisent ; le portent à leurs fronts, etc...

Sémiramis oblige l'Homme à se lever et le tenant toujours par les cheveux, le maintenant ployé, l'emmène jusque sur le devant de la scène, où il demeure immobile et comme hébété.

Alors elle l'examine avec une grande attention, comme on fait un cheval au marché, lui tâte les épaules et les bras ; le fait tourner, etc... Elle montre un sourire satisfait et terrible.

Elle détache alors les liens du captif. Il se frotte les bras et les croise.

Ici les luminaires s'obscurcissent, la salle royale devient si sombre que l'on distingue à peine ce qui s'y voyait, cependant que le groupe du premier plan s'éclaire d'une lumière particulière.

La Reine lentement se laisse couler aux pieds du captif, embrasse ses genoux en le regardant amoureusement.

Il s'enhardit, lui caresse doucement la tête assez longtemps et se met à rire silencieusement, pendant que le rideau tombe.

Rideau

PREMIER INTERLUDE

Le Rideau qui tombe sur la scène finale du premier acte est fait d'une étoffe souple ou fluide comme un voile, et est peint ou brodé de grands oiseaux. Il est en deux pièces, étant fendu du haut en bas au troisième quart de sa largeur, à partir de la gauche du spectateur.

Par la gauche, on voit entrer la troupe des gardiennes barbares du Palais, bizarrement harnachées et armées, qui défilent vivement et sortent par la droite poussant devant elles les rois captifs.

Ensuite, lent passage processionnel de porteurs de mets, de fruits, et de brûle-parfums fumants.

Enfin entrée de baladins qui viennent comme furtivement, puis dansent. Après quelque divertissement, ils miment leur curiosité à l'égard de ce qui se passe derrière le rideau, vont l'entr'ouvrir à plusieurs reprises et figurent une danse érotique.

Le Rideau peu à peu commence à frémir. Il ondule, comme sollicité par la brise. Il tend à se replier vers la gauche, tandis que la partie droite doit demeurer immobile et ne se relever qu'à demi au moment où commence l'acte.

Les baladins saisissent la partie gauche du rideau et toujours dansants, l'accompagnent dans son mouvement, faisant mine de le tirer. Ils disparaissent ainsi dans la coulisse de gauche.

DEUXIÈME ACTE

LE LIT

DÉCOR

Au fond de la scène et sur les côtés des voiles brodés comme le rideau, car cet acte se passe dans un pavillon dressé dans les jardins suspendus.

La scène est entièrement occupée par un immense lit, dont les masses et les coussins forment une pyramide qui s'abaisse de la gauche vers la droite. Il fait nuit au dehors. Un énorme candélabre brûle-parfums est planté auprès de l'édifice de coussins. Un vaste plateau chargé de mets, de fruits et d'orfèvreries pend à des chaînes massives, à portée des personnages qui sont sur le lit.

Au cœur de la nuit d'amour, les Amants sur le lit allongés se tiennent par les mains. Sémiramis n'est vêtue que de pierrerie ; le Captif l'est de pourpre. Ils s'étreignent longuement.

CHŒUR

Sémiramis, ô cruelle colombe !
Te voici prise et mourante d'amour ;

Ta chair est douce à l'éternel Vautour,
Et ta grande âme aux délices succombe...

SOLO

Au cœur de la Nuit,
Cher Toi qui es Moi
Ni Reine ni Roi
Au cœur de la Nuit!...

Au cœur de la Nuit
Ta bouche est ma bouche,
Nous sommes un seul
Au cœur de la Nuit...

Nous sommes un seul
Ni Reine ni Roi,
Une seule joie
Au cœur de la Nuit!...

ÉPISODE I

L'Homme se lève et fait mine de fuir la Reine. Elle le suit à genoux dans les coussins.

Il retombe et fait montre de dormir. Elle le regarde avec tendresse, lui baise les yeux. Elle lui prodigue les caresses et les agaceries pour l'éveiller.

ÉPISODE II

Elle prend sur le plateau des fioles de parfum dont elle l'arrose et l'oint. Elle l'encense.

Elle prend ensuite des fruits et une coupe, et lui donnera à manger et à boire comme à un enfant.

Elle le sert en esclave, lui baise les mains et les pieds, marque qu'elle s'humilie devant lui, donne par signes l'idée de la soumission la plus servile.

ÉPISODE III

Il la regarde en ricanant, jouit de son empire ; montre toute la suffisance d'un homme sûr de sa conquête. Il la traite comme sa chose : inversion de la

situation du premier acte. Il lui prend la tête, la secoue et lui rit au nez d'un rire bestial. Elle le repousse ; il la force à se remettre à ses pieds. Elle se débat. Il lève la main sur elle.

Silence brusque. Sémiramis se roidit et semble se transformer. On la voit changer de visage. Rêverie formidable. Elle ferme les yeux, se recueille et se rassemble, — comme un animal qui bande ses ressorts pour bondir.

Il sourit avec mépris ; puis rit.

La lumière dorée des candélabres se change en lueur sanglante.

Il hausse les épaules, la saisit rudement par les mains et veut la renverser.

Elle se dérobe, et se dresse comme un Serpent, paraît d'une taille démesurée. Sa vigueur de guerrière l'envahit. Elle repousse l'Homme très violemment, le jette au bas du lit, où il roule en riant très fort par saccades, comme à une bonne plaisanterie.

Elle pousse un cri d'appel, frappe un gong, auquel répondent des abois et des rugissements à la cantonade, pendant que la troupe des Gardiennes barbares et des Amazones surgit.

Les unes apparaissent en rampant vivement, d'entre les entrailles du lit ; les autres sortent des tentures et des voiles.

Elles se jettent sur l'Homme, tentent de le garrotter, de l'envelopper dans un filet, ou de lui passer au col un lacet.

Le groupe en lutte violente disparaît dans la coulisse à droite, avec des alternatives d'avance et de recul qui le font rentrer en scène et en ressortir, car l'Homme se débat furieusement.

ÉPISODE IV

Aussitôt disparus, la Reine qui pendant la bagarre, s'est vivement enveloppée d'une souple et très ample mante noire et a saisi son javelot, vise sa victime entraînée hors de vue, lance son arme, et bondit hors du lit. L'obscurité totale se fait. La Lumière qui reparaît aussitôt montre le voile refermé.

Rideau.

DEUXIÈME INTERLUDE

Le Rideau ou Voile refermé, on voit entrer (par la droite) un cortège des Gardiennes et Amazones portant le corps du Captif, avec des gesticulations de triomphe et des airs de férocité assouvie.

Cette bande ayant disparu par la gauche, on voit — au bout d'un instant de silence pendant lequel la lumière a beaucoup diminué, — Sémiramis paraître par la fente du voile. Elle tient une lampe allumée, s'avance lentement vers le spectateur.

A ce moment, la partie droite du voile s'émeut, se soulève à demi vers la gauche découvrant le départ d'un escalier d'or en spirale.

La Reine lentement s'y engage. Le Rideau se referme.

TROISIÈME ACTE

LA TOUR

DÉCOR

Plate-forme au sommet d'une Tour destinée à l'observation et à l'adoration des Astres.

Quatre figures colossales de génies marquent les points cardinaux : ce sont : *Sed*, taureau à face humaine ; *Nergal*, lion à face humaine; *Oustour*, l'Homme ; *Nattig*, à tête d'aigle.

Une pierre longue d'autel est dressée vers le fond.

Un peu avant l'aube. Les Astres brillent encore. L'Est est supposé dans la direction du spectateur. Quand la clarté du jour se fera, on distinguera au fond la perspective de toute une contrée vue à vol d'oiseau.

Fleuves, forêts, cités, fumées.

Quatre Astrologues diversement costumés, composent des figures successives, comme dans une cérémonie magique.

Ils chantent les Noms divins en chœur ou Canon.

Adar... Nergal... Belit... Nebo... Mardouk... Istar...

Ensuite :

(Pendant ces invocations ils changent de position à chaque phrase.)

PREMIER ASTROLOGUE

Esprit de Bel, *Roi des Contrées...*

TOUS

Souviens-toi.

DEUXIÈME ASTROLOGUE

Esprit de Sin, *Dame des Contrées...*

TOUS

Souviens-toi.

TROISIÈME ASTROLOGUE

*Esprit d'*Istar, *Dame des Armées...*

TOUS

Souviens-toi.

QUATRIÈME ASTROLOGUE

Le Jour naît... L'Aigle vient... La Colombe se hâte...
Couverte du sang de l'amour.
Elle vient d'épuiser les trésors de la vie :
Aimer, donner la mort.

TOUS

Sémiramis, divinité,
Sémiramis, Toute-Puissance !
Force des dieux,
Rose des cieux.
Épargne-moi...
Sémiramis...

Ils se prosternent, marmonnant à mezza voce.

D'une ouverture qui est supposée donner dans la profondeur de la Tour, Sémiramis haletante surgit, drapée dans sa très longue et très souple mante noire, dont un pan lui couvre la tête.

Ayant étroitement resserré l'étoffe autour de soi, elle s'incline profondément devant le ciel, salue les Quatre Points Cardinaux ; puis tourne très lentement sur elle-même : sorte de danse astrale.

Puis elle dit :

SÉMIRAMIS

Altitude, mon Altitude, mon Ciel,
Altitude que j'ai bâtie,

O Tour très haute, mon ouvrage!
O Fleur de ma Puissance,
Du sang des races arrosée...

Temple du Ciel, je chante tes louanges
La Colombe sur toi s'élève
A la hauteur de l'Aigle.

Sur ta Hauteur, que je m'enivre d'astres!
Que je me baigne en la fraîcheur céleste
Qui se glisse entre nuit et jour...

Le froid divin du ciel trempe l'esprit comme une épée...
Glace l'amour dans l'âme et la délivre du Bonheur...
Ici point de langueur!... Plus de tièdes tendresses,
Et la rose n'est plus qu'un fade souvenir!...

Mais ici la seule Puissance.

Je te salue, mon Ciel, Temple du Temps, en qui je viens
Et je reviens
Puiser au sein des dieux la force d'être unique...
Je suis toute à présent la pure et la parfaite
Et je ne serai plus par l'amour
Pareille à toutes les femmes...
J'ai fait briser, souiller
Les Autels étrangers;
J'ai fait rompre leurs dieux,
Foulé de mes pieds implacables
La chair palpitante des Rois!...
J'ai marché dans le sang des mâles et des fauves,
Moi!...
Et d'ici, dominant les terres endormies,

Les amas de sommeils, les rumeurs qui s'éveillent,
Les étables d'humains
Où naît l'homme qui naît, où meurt l'homme qui meurt,
Je m'interroge et doute
Si je me sens plus d'horreur pour la vie
Ou bien pour la mort? —
Qui ne sont qu'une même chose
Au regard des Astres.

TOUS *(psalmodié)*

Au regard des Astres...

SÉMIRAMIS

Par ma sagesse et par la force de mon bras,
Par mes ruses — par mon courage, —
Par les rigueurs de mes desseins,
Et par les grâces de mon corps,
Et par les ombres de mes yeux,
J'ai conquis du pouvoir l'épouvantable cime;
J'ai tiré des mortels tout le peu qu'ils ont de divin
Et je l'ai assemblé dans ce cœur au-dessus du monde
Rendant leurs natures plus viles! —
Oh! que la haine est douce à respirer de si haut!...

TOUS

Istar est avec toi, Dame des Armées!

SÉMIRAMIS

Amour lui-même cède à ma main souveraine :
J'en ai fait un esclave...

UN ASTROLOGUE

La beauté contre lui donne-t-elle des armes?

SÉMIRAMIS

Je trouble qui je veux. Mon cœur change et surprend,
Et mon corps est un piège, et les délices qu'il dispense
Sont fatales...
Mon plaisir est un lion dévorant :
Je porte en mon lit parfumé
L'ardeur de la chasse royale...

UN ASTROLOGUE

Sémiramis est belle...

SÉMIRAMIS

Ivre de volupté, aussitôt l'Amant se crut maître...
Mais plus mâle est Sémiramis
La Colombe l'offre aux vautours...

L'ASTROLOGUE

Sémiramis est pure!...

TOUS

Elle a tué!...

L'ASTROLOGUE

Sémiramis est grande !

TOUS

Elle a tué !

SÉMIRAMIS

J'ai donné à chacun sa pâture : ma nuit à la chair,
Ma chair à l'Amour ; l'Amour à la Mort...

TOUS

Sémiramis est juste... Sémira...

SÉMIRAMIS *(violemment)*

Silence !...
Allez, menteurs !... Fuyez !... Craignez mes yeux...
Croyez-vous donc que tout autre que moi
Me puisse donner des louanges ?

(Les Astrologues se groupent et reculent.)

Menteurs, flatteurs !... Ma gloire est de moi seule,
Et vous n'en pouvez rien concevoir...
Allez... Fuyez...
Vous ne futes jamais si près d'être crucifiés !
Fuyez Sémiramis, qui dans vos cœurs sait lire...
Un peu plus clairement que vous ne faites dans les Astres
Et dans Sémiramis !...

(Les Astrologues se dérobent vivement et peureusement à reculons.)

(L'aurore commence de dorer et de rougir toutes choses. On distingue de mieux en mieux l'étendue perspective de la contrée.)

SÉMIRAMIS *(lentement et dédaigneusement)*

Ces philosophes sans esprit
Me font trop sottement sentir que je les paye...

Mon beau captif, du moins,
Était d'une entière sincérité.

Quoi de plus naturel que d'espérer séduire quand on est si sûr d'être beau, — et que de se flatter qu'une reine qui s'est offerte n'est plus qu'une femme asservie !...

— Il était véritablement beau.
— J'ai dansé pour lui... Avec délices... Comme ceci :

(Elle fait quelques pas de danse voluptueuse.)

— Comme j'ai bien dansé pour lui... Pour lui ?
— Pour Moi, d'abord...

(Elle s'assied sur le parapet. Une voix lointaine fait entendre une mélodie simple. On ne distingue pas les paroles. La Reine mime une rêverie mélancolique, — puis se dresse vivement et reprend la danse avec quelque passion. Puis s'interrompant brusquement :)

« *Sémiramis est pure* »... *Elle a tué...*
O véritable Moi... Seule Sémiramis...
— Quoi ! ce pâtre là-bas dont la chanson exhale
Je ne sais quelle âme d'amour,
Aurait-il prise sur la Reine ?
Et le subtil poison de la mélancolie
Versé dans l'air de l'aube
Me pourrait-il réduire à la faiblesse universelle ?

— Non, ma Sémiramis, ô force d'être unique !... Je n'ai point de semblable et je ne veux ni de la vie ni de la mort !...

(Trompettes vagues du réveil. Le soleil commence à briller. Il illumine la perspective du Royaume. Les toits, les cours d'eau étincellent. Sémiramis en est toute éclairée. Attitude solennelle.)

Ah!... Te voici!... Voici paraître enfin le Maître dans sa gloire :
Celui qui donne et qui retire, qui engendre et qui consume.

Il paraît, et il frappe... Et il met aussitôt toutes choses dans leur ordre. Il ensemence l'étendue, et la terre, et les regards et les pensées.

Salut, Seigneur du Temps... Je ne veux que toi pour miroir... Je m'offrirai tout entière à ton ardente connaissance, et dans toute Sémiramis, il n'y aura de secrets, ni d'ombres pour Toi...

(Elle dépouille sa mante et paraît quasi nue, comme au deuxième acte.)
(En prière.)

O Dieu, je ne connais que Vous...
O Dieu des Dieux, il n'y a que Vous et que Moi...
Je le veux de toutes mes forces.

(Montant sur le parapet.)

Que je respire...
Que je respire ici la domination toute pure!...
Je vois et je respire au plus haut de ce que j'ai fait.
Le désir m'abandonne, et le dédain me soulève!

Mon cœur est bien plus vaste que tout Royaume, — et il n'y a point de Tour si haute que je puisse de sa hauteur découvrir les bornes de mon âme.

J'ai voulu être si grande que les hommes plus tard ne pussent croire que j'aie véritablement existé... Être si puissante et si belle qu'ils me dussent tenir pour une créature de l'esprit. La plus grande gloire

n'est-elle point celle des Dieux qui se sont faits inconcevables ?

« *Impossible, incroyable, dira-t-on de Sémiramis...* Incroyable, — *et, par là,* divine...

(Elle descend du parapet et passe auprès de l'Autel ; avec mouvement de marche solennel. Elle demeure un instant comme en oraison, puis monte sur le degré de l'Autel.)

— *A présent, — je me coucherai sur la pierre de cet Autel, et je prierai le Soleil, bientôt dans toute sa force, qu'il me réduise en vapeur et en cendres, afin que de moi-même et de l'instant, — se dégage cette Colombe que j'ai nourrie de tant de gloire et de tant d'orgueil.*

(Elle s'allonge sur la pierre d'Autel ; elle étincelle par ses joyaux et devient un foyer de lumière intense, pendant un instant. — Une vapeur légère la dérobe, s'élève comme d'un bond et se dissipe. Une colombe s'envole. L'Autel vide brille au soleil.)

Rideau.

PAUL VALÉRY

DÉLICE D'ELEUTHÈRE [1]

IV

Eleuthère caresse sa pensée à des souvenirs d'école. Il forme cette suite d'idées :

Si un moderne avait trouvé :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance,

il n'eût jamais admis d'unir une telle altesse à un pied-plat comme :

Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.

Il eût sué sang et eau jusqu'à ce qu'il l'eût pourvue d'un compagnon digne d'elle, tout au moins par la tenue. Que de fois, chez Hugo, l'associé du beau vers devient presque son égal à force de travail :

Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
La flûte épanouie a monté sur l'alto.

Le premier vers n'est évidemment que l'obligatoire conjoint du second, qui est le vers de haute classe ; mais c'est un conjoint décent.

Quand le bruit du vent coupe en strophes incertaines
Cette longue chanson qui coule des fontaines.

Là encore, le second vers, conscient de sa race, a cherché un allié qui ne fût pas le premier venu.

1. Cf. *N. R. F.* du 1er janvier 1934.

Si un Saint-Saëns ou un Dukas avait trouvé le début du rondo de la sonate en mi bémol, il eût peiné pendant vingt ans plutôt que de marier un tel diamant à une ferraille comme la réplique en ut mineur [1].

Envoi :

Le sentiment de la valeur de ce qu'il trouve ne serait-il pas, chez l'artiste, une chose moderne ? Liée à la conscience — moderne aussi — qu'il prend de lui-même en tant qu'artiste ? Racine prenait conscience de soi bien plus en tant que chrétien qu'en tant qu'artiste. Liée aussi au sentiment d'une inspiration pauvre, qu'il convient de bien gérer ? Un tournant ne serait-il pas Chénier ?

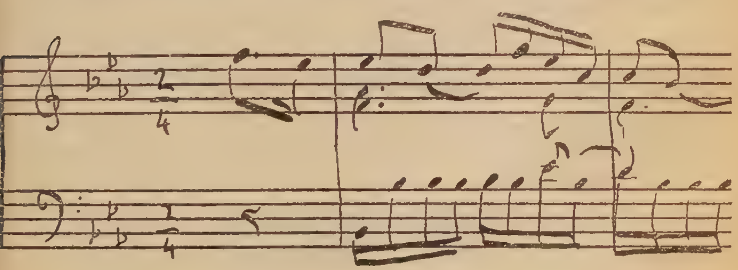
Toutefois,
il n'y aurait nouveauté que par rapport au dix-septième siècle. Ronsard savait fort bien la valeur de ce qu'il trouvait. Pétrarque aussi. Les Alexandrins mieux encore... Fragilité des thèses absolues. Tristesse d'Eleuthère.

*

Chez Corneille, chez Hugo, le beau vers, en général, termine la période :

Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

1. Il s'agit évidemment de la sonate op. 7 de Beethoven. Voici le début de ce rondo :



Je vous laisse et je reste avec mes chenapans ;
Je vis avec les loups, non avec les serpents.

Chez Racine, il s'insère au cours de la phrase :

Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?

Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.

Deux races d'auteurs : l'un m'assène sa trouvaille, l'autre me l'insinue. L'un use de la massue, l'autre du poison. Le vrai artiste est le second.

*

Eleuthère se redit un vers de *Phèdre*, auquel depuis trente ans il voue un culte secret :

Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.

Le drame prend, du coup, une face nouvelle, qui en centuple le tragique. Cela par un unique vers qui se glisse, lui aussi, dans la trame de l'action, où seul l'homme de métier pensera à l'isoler. Charnière aussi savante que bien dissimulée.

Art satanique. Vrai art.

Phèdre *sait* que l'espoir s'est glissé dans son cœur. C'est là le tragique.

Drames du conscient, vrais drames de l'homme. Ceux de l'inconscient, ô romantiques, il les partage avec les bêtes, avec les pierres.

*

Les hommes plaignent Phèdre. Ils plaignent les femmes auxquelles l'amour a été dur : Didon, Ophélie,

Lespinasse. Les femmes ne le leur rendent pas. Elles n'ont aucune pitié pour Properce, Musset, don José. Elles pensent : « Bien fait si quelques membres de ce sexe de mufles ont trouvé des gaillardes qui les ont menés comme il sied. » C'est que les hommes sont bien plus mufles avec les femmes qu'elles ne le sont avec eux. Il est vrai qu'ils en ont bien plus les moyens.

Dans la femme, nous sommes parfois capables d'oublier le sexe, de ne voir que l'humain. Elles ne l'oublient jamais dans l'homme.

Phèdre n'a pas l'ombre de tendresse pour Hippolyte. S'il était malade, elle ne lui ferait pas une tasse de thé. C'est la vraie amoureuse.

Sur huit de ses drames, trois sont fondés sur un retour imprévu [1]. Admirable mépris de l'invention.

Son impudeur :

Devant ce grand monarque, Elise, je parus.

La nudité de ce *je parus* est effroyable. C'est une chemise qui tombe.

*

Autre suite :

Mignonne, allons voir si la rose...

Qu'est-ce qui nous charme en ce départ ?

Le geste de sympathie exprimé par « mignonne ». Puis l'invitation à une action à deux : « Allons voir... » Aussi l'invitation à une expédition, à une aventure.

1. *Phèdre, Iphigénie, Mithridate.*

Au fond, c'est une invitation au voyage.

Le geste de sympathie est accentué par l'impératif : « Allons voir. » Il faut être bien intime avec mignonne pour lui parler de ce ton.

Autres impératifs de communion, qui plaisent pour cette raison :

Mon enfant, ma sœur,
Songe *à la douceur*
D'aller là-bas vivre ensemble.

Nous devrions *pourtant lui porter quelques fleurs.*
(Encore une invitation au voyage).

Effet de *pourtant*. C'est aussi une communion. Une communion dans le reproche.

Charme des départs comme : « Venez, mes sœurs... » Charme des rondes.

Les hommes vivent dans la haine, mais, quand ils lisent, ils aiment les images d'union.

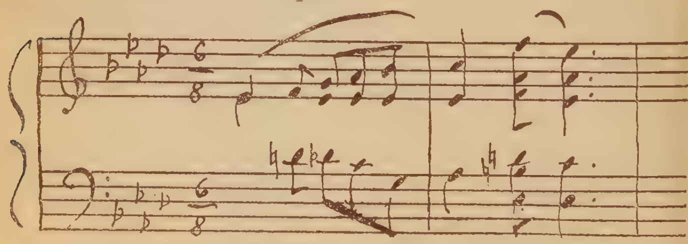
Thèse chère à Eleuthère : le lecteur vaut mieux que l'homme.

*

Effet spécial des beaux départs. Ils paraissent des miracles. Les beautés qui sont dans le corps du poème semblent plus ou moins commandées par ce qui les précède. Les beautés du départ ne sont commandées par rien. C'est la splendeur de l'arbitraire.

Départ de la ballade en la bémol [1]. Une telle fleur

1. Evidemment de Chopin.



est-elle née un matin, sans raison, dans le libre génie d'un homme qui lui-même aurait pu ne naître point ? Ou bien les forces du monde travaillant de toute éternité rendaient-elles son éclosion absolument nécessaire, ce jour-là, sous cette forme-là, dans cette tête-là, hors de toute liberté ?

Les philosophes n'ont jamais répondu que par leurs préférences. Eleuthère préfère le second mythe. Son âme, éprise d'ordre et de repos, aime l'image de ce monde où toute chose a une cause, où aucune n'est l'effet de son propre vouloir. La liberté lui semble un défaut qu'on introduit dans l'ordre, une fatigue, une laideur.

*

Deux sortes de beaux départs. L'un me saisit à la gorge :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête...

Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit...

L'autre m'enveloppe d'un climat :

Cloris, que dans mon cœur j'ai si longtemps servie...

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres...

Toujours nos deux genres d'hommes ; l'un qui assène, l'autre qui s'insère.

Musée secret.
Eleuthère se redit certaines syllabes qu'il chérit depuis le collège :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir...

Il aime ce *dif*, sommet soudain d'où toute la suite coule d'un seul trait, comme un beau fleuve.

Les Muses lièrent un jour
De chaînes de roses Amour.

Il aime ces deux syllabes qui isolent le petit dieu, nous le servent sur un plateau d'argent.

...Que je verrais sauter au milieu du troupeau

Perrette là-dessus saute aussi. Je le crois bien. Nous sautons nous-mêmes.

O virgo infelix, quæ nunc in montibus erras !

Quel monde de compassion dans cet *infelix* : l'accablement de la longue *fe*, accru par la montée du privatif ; l'infinitude tragique de la finale en *ix*. Oui, vraiment infortunée jeune fille. Vraiment humain Virgile.

***

Autre suite

Vision de Jugurtha, enchaîné avec ses fils, courant, demi-nu, derrière le char du vainqueur.

Triste. Mais il n'y a que l'image qui convainc les hommes. Si Guillaume II avait traversé Paris attaché à la queue du cheval du maréchal Foch, les Allemands ne raconteraient point qu'ils n'ont pas été vaincus.

Nous plaignons Jugurtha. Lui ne se plaignait pas. Il savait que, s'il avait gagné, Marius en eût vu bien d'autres. Il semble que les anciens acceptaient leur défaite. Ils ne venaient point raconter qu'elle était la plus grande injustice de l'histoire. Ce sont là des mœurs de démocraties, des façons de concierges, qui ne veulent jamais avoir tort.

Salluste nie les atrocités romaines ou du moins les excuse [1]. Eleuthère se rappelle le mot, en 1915, d'un

1. *Jug.*, XCI.

officier allemand auquel on représentait la conduite de ses compatriotes en Belgique et ce qu'en dirait l'avenir : « Bah ! si nous sommes vainqueurs, c'est nous qui écrirons l'histoire de cette guerre. » Il songe soudain que nous ne connaissons les guerres puniques que par les vainqueurs. Les guerres médiques. Les guerres d'Alexandre... La guerre contre les Albigeois...

*

Cléopâtre.

Petite. Pas très jolie, avec son menton osseux. De magnifiques yeux noirs. Très cultivée. Sait plusieurs langues. Eleuthère songe à ces charmantes roumaines qu'il rencontre parfois dans le siècle, qui veulent brimer tout l'Occident et y parviennent. Aujourd'hui, Cléopâtre déciderait d'épouser le prince de Galles.

Juive par sa mère. Troublante proportion de juives parmi les séductrices des chefs d'État : Esther, Judith, Cléopâtre, Salomé, Bérénice... *Caveant consules.*

Je vous vois le soir où, enveloppée dans une couverture de soldat, vous vous êtes fait porter dans la chambre de César. Le lendemain vous étiez la maîtresse du monde. Quel mépris vous deviez dispenser à ces braves militaires que vous affoliez à votre guise en gardant intact l'empire de vous-même... Pourtant, quand on vous ramena votre Antoine, couvert de sang et dans le coma, vous avez pansé sa blessure, essuyé son visage de vos beaux cheveux. Vous sanglotiez : « Mon cher mari, mon maître... » Il ne pouvait plus rien pour vous. Le doute n'est pas possible : ce fort gaillard vous avait conquise, fine égyptienne. « O notre pauvre sexe », vous souffle Cressida.

Votre image reste belle. Vous avez mieux aimé mourir que d'orner le char du vainqueur. Et vous êtes morte à trente-neuf ans, juste la limite d'âge qu'accorde la poésie.

Je songe à votre rivale, la femme de votre Antoine, Octavie, la grande bourgeoise, belle autant que vous, peut-être plus, courageuse et sensée, en qui Rome place tout son espoir, puisque les mâles sont devenus fous.

Je lui vois un ovale très pur, à la Luini, sous de beaux bandeaux noirs. Elle traverse les âges, cette femme aux bandeaux noirs. Elle s'appelle Valentine de Milan, Anne de Beaujeu, la reine Marie-Amélie. Elle fait la tenue de l'histoire.

Cette bourgeoise, Cléopâtre, vous empêchait de dormir. Vous aviez la terreur qu'Antoine l'aimât toujours. Et qui sait, en effet, si, mourant dans vos bras, ce n'est pas à elle qu'il pensa, comme l'autre infidèle qui, dans son agonie, ne pense qu'à sa Brünnhild ? Pauvres aventurières, presque toujours trompées pour les épouses !

Vision.

Octavie à la tête des régiments de cavalerie qu'elle conduit à Antoine à travers les Balkans. Les Valkyries de l'histoire : Octavie, Jeanne d'Arc, Louise de Prusse. Une autre, moins populaire, qu'Eleuthère aime en secret depuis de longues années :

Le Vaillant vient de mourir, laissant un petit garçon qui sera Gengis-Khan. Ses guerriers quittent le palais, galopent vers d'autres cieux, car le trône va passer à une autre maison. Sa veuve s'élance à cheval, court après eux, les joint, les exhorte, les persuade, les ramène...

Dans cette femme, ces hommes n'ont pas vu la femme, qui peut-être était belle. Ils ont vu la chair de leur maître, le sang auquel ils devaient obéir.

C'est beau quand, dans la femme, les hommes oublient le sexe, ne voient que l'Idée.

Pourtant, si cette femme était belle, sa tâche aura été plus facile. Importance de l'incarnation. Tristesse d'Eleuthère.

Vous rouliez tous ces hommes, Cléopâtre. Mais le jeune Octave vous a roulée. Il nous venge.

Non, il ne nous venge pas. Il nous fait honte. L'homme doit être la dupe de votre sexe. C'est son honneur.

Campagne de Perse.

Pourquoi cet entr'acte qu'Antoine insère dans ses amours ? Quelques mois après le mariage. Pense-t-il qu'il plaît moins ? qu'alors, comme l'enseignera Mosca, le mieux est de voyager ? Trouve-t-il que sa maîtresse, devenue enceinte, est laide à voir ? Ou bien ne l'a-t-il épousée que pour posséder, dans l'Égypte, une base pour cette campagne qui semble avoir été le rêve de sa vie ? O reine des habiles, auriez-vous été jouée ?

Cette campagne les a tous hantés. César en avait fait les plans, où tout était prévu, le nombre des légions, la route à suivre. Antoine s'en empare, sitôt la mort du maître, ne s'en sépare plus, les emporte en Egypte, ne cesse de les scruter. Il les scrute le matin, dans la chambre où il vient de coucher avec Cléopâtre.

Eleuthère se complaît dans cette image éternelle : des hommes penchés sur de graves papiers près du lit de leur maîtresse, qui repose, fatiguée...

Il aime aussi l'idée de la femme qui a reçu dans ses bras deux hommes qui se haïssent, qui a reçu le secret de l'un et l'autre. Quoi qu'ils veuillent, elle en fait deux frères... Il aime le mouvement d'Antoine, penché à sa table sur ses plans et s'écriant : « Ce César, je le hais puisqu'il fut ton amant. C'est égal, quel génie ! » Et tous deux communient dans l'admiration de l'homme qu'ils trompent. Là encore l'idée a triomphé de la chair.

Mais voyons clair.

Toi, César, tu poursuivais, le fer à la main, le jeune Cnœius Pompée parce qu'il avait possédé ta Cléopâtre. Toi, Brutus, tu jouissais, en poignardant le

tyran, de poignarder celui qui avait été l'amant de ta mère.

La chair est le fond de ce drame, qui régla le sort du monde.

Ils sont comiques avec leur : Politique d'abord !

***

Femmes qui sentent qu'on est en train de tuer leur mari. Andromaque courant le long des remparts de Troie. Brunnhilde courant dès l'aube le long du Rhin. Cornélie soulevée sur la pointe des pieds dans sa trirême, ne quittant plus des yeux la plage où vient de descendre Pompée, vers qui les hommes de Ptolémée s'avancent, l'arme sous la tunique... La générale Labédoyère, haletante derrière la porte du conseil de guerre. Ils lui avaient juré qu'ils l'acquitteraient. Elle sent qu'ils lui ont menti, qu'ils vont le lui tuer...

Gloire à leur haine de lionne contre ce monde qui les tue dans leur chair, pour sa basse politique. Elles qui n'ont rien fait.

Gloire à leur haine de femelle contre ce monde qui tue leur mâle, leur associé pour le maintien de l'espèce, celui qui leur a fait des petits, dont elles ont besoin pour les nourrir. Gloire à la louve de Vigny, dans sa haine pour ceux qui lui tuent son loup.

Gloire à leur tourment de penser que, dans sa lutte contre ces assassins, elles ne sont pas avec lui, qui se bat pour leur revenir, pour élever les jeunes.

Le mot du maître vaut pour elles toutes :

Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve.

*

Vision d'Hélène penchée sur le petit Télémaque, quand il quitte la cour de Ménélas pour reprendre sa

course vers Ithaque, et qu'elle lui offre le voile qu'elle a tissé de ses mains [1]. D'Andromaque penchée sur le petit Ascagne, et lui remettant le manteau qu'elle a brodé pour lui [2]. Délice d'Eleuthère à évoquer les jeunes femmes penchées sur de jeunes garçons, les grandes jeunes filles marchant dans les allées, le bras au cou de leur jeune frère qui leur vient à l'épaule. Le délice lui apparaît dans le spectacle de la race adulte, qui se sent déjà finie, penchée sur la race neuve, qui lui ouvre tous les espoirs. Aussi dans le spectacle de la faiblesse protégeant la force qui grandit et la défendra. Le délice est, en effet, moindre quand la femme entoure de son bras le cou d'une petite fille. Il est alors dans la vue de la faiblesse *qui sait,* penchée sur la faiblesse naissante qui ne sait pas encore. La grande jeune fille entourant de son bras le cou de son jeune frère, c'est la France inclinée sur le vainqueur d'Arcole petit garçon, la Grèce sur Miltiade enfant. (Prendre des nations dont le nom soit féminin ; rien à faire avec le Danemark, le Portugal... Pauvres poètes !...)

Le petit Marbot arrivant au collège de Sorèze où toutes les grandes jeunes filles tendent les bras vers lui. — Petits garçons tristes en voyant partir les grandes jeunes filles avec qui ils ont passé l'été. — Charme des sexes se recherchant hors du désir sexuel. Ignoble Freud.

Charme de l'inclination d'un objet vers un autre. De l'inclinaison. Du *clinamen.* Substitution d'une courbe à une ligne droite. D'une inflexion à une rigueur.

Inclination de la plante pour le soleil, de l'oxygène

1. *Od.,* XV.
2. *Eneid.,* III.

pour l'hydrogène, et réciproquement. Le monde ne vit que d'inclination.

Et réciproquement ? Qui sait si l'oxygène n'aime pas mieux l'hydrogène que l'hydrogène ne l'aime. O savants peu curieux.

Ce n'était que bains, festins, inclinations et attachements. (Saint-Evremond).

Délice d' « inclinations ».

Il tient au charme du mot (charme de la cadence *cline*). Au charme du mouvement qu'il évoque.

Aussi à ce que ce mouvement, essentiellement individuel, est reçu ici dans le général, dans l'absolu. L'auteur paraît alors ensemble sympathisant à la faiblesse humaine et transcendant à elle. Mélange troublant.

***

Eleuthère se souvient qu'Hélène dit au petit Télémaque : « Je te donne ce voile, cher enfant, afin qu'au moment d'un hymen souhaité tu le fasses porter à ton épouse. Jusque-là, qu'il reste dans ton palais, près de ta mère chérie. » Il aime la sympathie de cette jeune femme pour la future compagne de ce petit garçon, qu'elle ne verra sans doute jamais. C'est toujours l'humanité qui a joué sa vie se penchant avec ferveur sur celle qui ne l'a pas jouée encore et la jouera peut-être mieux. Il aime cette éternelle tendresse de la femme pour l'idée du mariage, même quand le sien ne fut pas heureux, parce que le mariage reste la grande affaire de l'espèce féminine, et que la femme, quoi qu'en disent les hargneuses, porte un amour profond à son espèce. Il aime la recommandation d'Hélène. Que, jusqu'à son mariage, le petit Télémaque garde bien ce voile dans sa famille ! Qu'il ne le donne pas à une drôlesse ! Il aime de voir ces irrégulières de bonne maison conserver

le sens du patrimoine, rester de grandes bourgeoises, respecter l'ordre. Il aime ces bourgeoises adultères qui n'admettent pas que leur bonne soit une coureuse, mais savent empêcher leurs écarts d'entamer leur sens des convenances, et demeurer, malgré leur tempérament subversif, un rempart de l'ordre social.

Autre jeune femme penchée sur un garçonnet : Mélisande et le petit Yniold. Là, le délice est tout autre. Rien de la France penchée sur le petit Bonaparte. C'est une jeune femme qui est elle-même une enfant et bien plus prête à jouer avec ce petit garçon qu'à supporter des devoirs d'épouse et des charges de ménage. Eleuthère s'indigne contre ces hommes qui jettent dans le lit d'un mâle en rut une enfant terrifiée qui ne demandait qu'à continuer de jouer au cerceau. Une fois de plus il résigne son émoi devant cette évidence : s'ils avaient la sensibilité du philosophe, leur vie ne serait pas possible.

Eleuthère évoque encore d'autres figures, d'autres mouvements, que lui tendent ses souvenirs d'école, et dont il tire des excursions qui l'enchantent. Puis il sent qu'il vient à un état où il va maintenant les allumer rapidement l'un à l'autre, sans s'arrêter à chacun d'eux, mais pour le plaisir de s'enfoncer dans une sorte de massif poétique, dont il veut jouir en tant que massif et ignorer les composantes. « Hermia cherche Lysandre de tous côtés et finit par se perdre dans la forêt »... Pourtant, l'image qu'il vient de se rappeler là le retient encore. Pourquoi est-elle charmante ?... Parce qu'il est charmant qu'Hermia cherche Lysandre de tous côtés, que les jeunes êtres s'encourent, le cœur battant, à la recherche des jeunes êtres... Parce qu'il est pathétique de voir cette enfant essayer, haletante, de tous les chemins, sentir qu'elle s'égare, en vouloir au Sei-

gneur qui devrait faire de l'amour qui la pousse un guide plus sûr. De voir cette petite chose s'enfoncer de plus en plus dans cette immensité, sous ces grands arbres qui se font de plus en plus nombreux, de plus en plus serrés, de plus en plus verseurs d'obscurité, de plus en plus séparateurs du monde. Parce que, maintenant qu'elle est perdue au fond de ces bois, elle ne pense plus à Lysandre, mais à se tirer d'affaire. Elle n'est plus à lui, mais à nous. A nous, qui allons la prendre par la main, la remettre dans le bon chemin. la ramener à Lysandre, faire la leçon à ce méchant qui ne devait pas quitter son amie.

Délice d'Eleuthère.

V

Eleuthère ferme ce livre qui porte au faîte des valeurs humaines les forces mystiques de l'âme, extermine les formes raisonnables... Il pense qu'un jeune docteur devrait faire un essai sur l'Irrationalisme et son histoire. Il évoque ce jeune homme, se plaît à le conseiller. Prenant une grande enveloppe égarée sur sa table, il trace au dos :

Montrer que l'Irrationalisme, loin d'être un don de notre âge à la pensée humaine, en est une des affections les plus vieilles. Dès qu'elle eut prononcé : « Je veux que les choses soient identiques à elles-mêmes pendant un certain temps, sous un certain rapport », il s'est dressé des hommes pour lui répondre : « Avec tes prises d' « identités », le réel t'échappera toujours. Tu ne posséderas pas le feu avec un compas. » Zénon et Héraclite n'inauguraient que par la beauté de leurs rythmes.

*Bien comprendre le décret de Zénon. Quand il veut qu'Achille n'atteigne jamais la tortue, il dénonce que, par ce mot d'*atteindre, *nous immobilisons la tortue et flétrit notre incohérence, puisque nous avons dit que cet*

animal se meut. Il prononce qu'entre l'idée d'arrêt et l'idée de mouvement il y a extériorité mutuelle, que nous ne passerons point de la première à la seconde par voie de continuité, mais en fermant résolument un des tiroirs de notre esprit pour en ouvrir un autre. Il ne prononce nullement que le mouvement est d'un statut métaphysique supérieur à l'arrêt, moins encore qu'il est l'essence de la réalité. Sa foi serait, je crois, que le mouvement est, comme l'arrêt, objet de concept, et que jamais concept ne saisira le réel, le concept de mouvement pas plus qu'un autre. *Ce qu'il faut surtout dire, c'est qu'en cette affaire, il procède, et éminemment, à une* distinction d'idées, *à une* clarification de concepts, *comme ferait le plus roide polytechnicien, et n'est donc en rien le patron de ceux dont le dessein est de penser hors du concept et des idées distinctes. Toutefois, Zénon est bien le père de l'Irrationalisme pour avoir dit : « Avec de l'arrêt on ne fera jamais du mouvement », encore que le vrai sens de son rescrit soit plutôt : « Avec du mouvement on ne fera jamais de l'arrêt. Avec le mouvement de la tortue, vous ne ferez jamais l'arrêt d'Achille. »*

Pourquoi y eut-il tout de suite révolte contre le principe d'identité ? Parce que la fixité est proprement insupportable à toute une race d'humains. Le premier soin de ceux qui en ont le moyen (voir les riches) est de ne pas tenir en place. Aussi parce que ce principe leur impose, du moins pour un moment, une terminaison dans le réel, un barrage dans un fleuve qu'ils veulent boire tout entier. L'Irrationalisme, c'est l'assaut du glouton contre la modestie. Raison veut dire ration.

Montrer ce que l'Irrationalisme a de destructif. Montrer pour cela ce que le principe d'identité a de constructif. On l'a déjà montré dans l'ordre intellectuel. Le montrer dans l'ordre social. Montrer que la vie sociale est impossible si chaque individu ne présente aux autres une certaine identité à soi-même sur quoi ils peuvent régler

leurs réactions à son égard. Commenter l'importance que les civilisés ont toujours conférée au sibi constare. *Commenter l'injure féodale : « Il a trahi sa foi », qui voulait dire : Il a trahi son identité à lui-même sur laquelle nous fondions nos rapports sociaux avec lui. Commenter le mépris général qui s'attache au caractère « fuyant », véritable vertu, comme il est naturel, pour l'Irrationaliste.*

L'Irrationalisme moderne veut être science. La vraie science. Son programme scientifique est, au fond, celui-ci : Rendre le sensible intelligible sans le décomposer ; l'expliquer en le maintenant dans sa « totalité indivisible ». Montrer que, dans la mesure où il s'abstient de décomposer — où il est « musique », — il n'explique rien ; et que, lorsqu'il explique, il décompose.

Intense fortune actuelle de l'Irrationalisme, non seulement près des gens de lettres et des mondains, mais des philosophes et des savants. La cause est d'ordre social. Les anciennes cloisons sont tombées. Les savants, qui jadis formaient un monde cloîtré, se sont répandus dans le siècle. Ils en ont adopté les allures mentales, dans la terreur, s'ils se montraient fidèles à l'esprit de science, de passer pour des cuistres. Cela s'est vu singulièrement en France, où le suffrage des salons est le plus recherché, et singulièrement chez les médecins, groupe de savants le plus exposé au siècle. L'entrepénétration des deux mondes a eu un double effet : 1° *l'adoption par le savant de méthodes toutes littéraires (intuition non vérifiée ; affirmations séduisantes et gratuites ; voir les jeunes psychiâtres) ;* 2° *l'adoption par le littérateur de postures scientifiques, qui ne sont aucunement scientifiques, et ne font que fausser sa fonction. Exemple Barrès qui, dans son* Voyage de Sparte, *pour faire de la « science » ethnico-politique, dont la valeur est nulle en tant que science, se refuse à une œuvre de pure sensibilité, qui eût pu être belle. Commenter la double joie :* 1° *du savant à*

introduire dans son texte, le plus souvent hors de propos, deux lignes d'un littérateur à la mode ; 2° du littérateur à plaquer, également à faux, une citation de savant. L'ancien compartimentage des deux mondes valait mieux pour l'un et pour l'autre.

Place considérable que la philosophie moderne fait à l'invention, au génie. Cela est très nouveau. Les penseurs d'autrefois — les Grecs, les scolastiques, Descartes, Malebranche, Kant — parlent très peu de l'invention. Au fond, elle leur semble dériver beaucoup moins de l'entendement que de la volonté, de la liberté, de cette liberté par laquelle, selon Descartes, nous rompons orgueilleusement avec Dieu et introduisons le mal dans le monde. Ce qu'ils prisent dans l'intelligence, ce sont éminemment ses vertus d'examen, de raisonnement, de compréhension de l'univers, non de transformation. Spinoza, lui, prône la transformation. Ce n'est pas pour rien qu'il est le seul penseur classique dont les Soviets laissent entrer chez eux les ouvrages. Les modernes honorent l'esprit humain, non pas en tant qu'il œuvre selon la raison, mais qu'il se jette dans l'aventure ; non en tant qu'il est réfléchi, mais qu'il est héroïque. Vive la guerre !

Finir sur l'utilité de l'Irrationalisme. Parmi les questions insolubles où il se complaît par essence, il en pose quelques-unes qui relèvent de la science. Questions qu'il ne saurait résoudre, auxquelles la raison seule peut répondre, mais que, dans sa sagesse, elle n'eût jamais posée. L'irrationaliste force la raison à compliquer davantage ses méthodes devant la complexité du réel, à diversifier ses organes, à subdiviser ses concepts. Il tient le rôle que tient la Révolution sur la scène politique. Après elle, l'ordre reprend, mais moins sublime, moins transcendant à l'expérience. Les fous sont nécessaires à la marche de ce monde. Ce n'est pas pour rien qu'il est déchu.

VI

Monsieur Francis Dupont et Madame, née du Chastel de Trémazan, sont heureux de vous faire part de la naissance de leur fils, Roland.

Une fois de plus, Eleuthère admire cette joie que prennent les couples à clamer le témoignage de leurs actes impudiques. L'aisance de l'humanité à leur en faire ses compliments. Une fois de plus il hait que l'espèce humaine ne puisse se prolonger que par une passion des sens. Rien n'excipe mieux de sa chute... Il aime quand il retrouve au fond de son cœur ce mépris de l'acte de vie, quand il sent son union avec ces grands chrétiens que l'Église faisait brûler en les appelant les Purs [1].

Il s'excite à la haine. Vraiment, ils pourraient voiler davantage cet acte ignoble qui est à la base de chacun d'eux. Ils pourraient se dispenser de dire que Pierre et Marthe sont « du même lit ». C'est écœurant.

Il se calme. Au fond, ils ne sont pas fiers de cette origine. Ils la cachent à l'enfance. Une secte nombreuse s'en lave par le baptême. Ils en exemptent les dieux. Ils ne la respectent que dans le mariage, où ils veulent la croire liée à une certaine ascèse. Ils méprisent l'enfant « naturel ». L'acte lui-même, leur dogme veut que les conjoints le fassent en vue de l'enfant, non pour leur joie. Ils honorent ceux qui s'en abstiennent : la vierge, le prêtre catholique. (Honte au protestantisme). La femme qui le fait hors du mariage, ils la qualifient de prostituée, pour marquer leur mépris de l'acte en soi. Car l'épouse aussi se prostitue, se place devant un homme... En somme, cet acte qui fait leur joie, ils ne l'honorent point comme source de joie.

1. Les Cathares.

Même comme garant de l'espèce, ils l'adorent discrètement, mettent l'esprit au-dessus de lui. Eleuthère demeure confondu de la sainteté des hommes...

Des hommes ? Des hommes qui ont adopté les idéaux du peuple juif... Et encore ? D'un certain peuple juif. Il évoque ces Sémites sensuels, aïeux des Porto-Riche, prosternés dans leurs temples devant les symboles du sexe, et en face d'eux le peuple hébreu, adorateur de valeurs graves, soutenant contre ces infâmes une lutte à mort, plusieurs fois séculaire, à la fin victorieuse. Gloire éternelle à ce peuple, ô races décentes, non pas, comme on l'enseigne dans vos écoles, parce qu'il brisa le polythéisme (celui des Grecs était-il si bas ?), mais un Panthéon dont les membres s'appelaient Astarté et Belphégor.

Victoire d'un jour... Les nations, pour leurs guerres, ont besoin aujourd'hui d'hommes nombreux. Dans mainte d'entre elles, Phallus s'apprête à remplacer Jésus.

Eleuthère contemple avec ferveur ces magnifiques réprobations de l'acte génital, qu'a promulguées l'Église, en tant qu'il est consubstantiel à la passion. Si l'Homme fût demeuré au paradis, il se fût uni à la femme, « mais non en éprouvant dans leur chair cette agitation désordonnée », en affectant « ce mouvement bestial qui est leur honte. *Bestialis motus pudendus homini...* » Toute la souillure, qu'il faut laver par le baptême, vient de ce que « l'organe de la génération n'ensemence pas son champ avec le calme dont la main du laboureur ensemence la terre... [1] » Quel style !

Depuis, ils ont voulu que l'Homme naisse innocent ! Qu'il ne fût entaché que de ses actes personnels, non de la passion de ses géniteurs ! Que le péché véniel le plus léger le chargeât plus que le péché originel [2] !

1. Saint Augustin, *De peccatorum meritis*, I, 21 ; *De Civitate*, 14, 23.
2. C'est la thèse de Suarez.

Que celui-ci ne fût point un péché, mais simplement une punition [1] !... Triomphe de l'individualisme de la Renaissance jusque dans le sein de l'Église ! Ruine de ces belles pensées : « Qui peut dire qu'il n'a pas péché quand le premier homme pécha ?... Nous sommes tous une pâte unique de boue *(una massa luti)*... [2] ». Tristesse d'Eleuthère.

*

La naissance l'attriste encore pour autre chose. Elle lui marque que l'espèce humaine consiste en un ensemble d'éléments distincts. Or, son cœur sent que tout ce qui relève de la catégorie du *Plusieurs* est d'un statut métaphysique inférieur. L'Église l'a bien compris. Les anges forment chacun une espèce qui consiste en un seul individu... Et ces hommes qui se réjouissent de ce qui leur prouve leur déchéance ! O race trois fois déchue !

*

C'est beau pourtant, ces êtres qui s'unissent pour conserver l'espèce, non pour leur joie.

Souvenir d'un docte ouvrage :

Deux groupes d'animaux d'une même race qui tendent à se séparer — par exemple au fond de l'eau, par suite de l'élévation d'un barrage — ne consomment définitivement leur rupture que le jour où leur union demeure inféconde.

« Nous étions heureux de nous unir. Mais notre devoir est de perpétuer la vie. Nous ne le pouvons plus. Séparons-nous pour toujours ! Hélas !... »

C'est beau...

Au regard du philosophe, les conflits de l'homme et de la femme, substance du roman, sont entièrement

1. C'est la thèse du cardinal Billot (*Etudes*, 20 janv. 1920), renouvelée d'Abélard.

2. Saint Augustin, *De libero arbitrio*, 3, 56; *De diversis quaestionibus*, 68, 3.

négligeables. Ce qui compte, c'est leur collaboration pour le maintien de l'espèce, dans l'éducation de l'enfant. Fonction dont il est ému de voir comme, en somme, ils l'observent, malgré leur tragique mésentente. *Socialis amor....*

*

...sont heureux de vous faire part de la naissance de leur fils...

Il aime ce *leur.* L'opposition de l'homme et de la femme abolie dans l'enfant... Il lui souvient que, pendant la guerre, on trouva sur le cadavre d'un officier allemand ce billet : « Mon avion est en flammes. Je vais mourir. Pardonne-moi le mal que je t'ai fait. Élève notre enfant. » *Notre* enfant. Par lequel nous ne sommes, toi et moi, qu'une seule et même chose, malgré le drame qui nous a jetés l'un contre l'autre, et qui n'est rien devant Dieu.

***

Eleuthère songe à Germaine, à l'accouchée. Elle élève un long regard vers celui auquel elle contait ses lectures de jeune fille, ses étonnements, ses doutes. Elle lui dit :

« Les hommes ont disposé de mon corps, parce qu'ils avaient besoin d'un enfant. Pour leur famille. Pour leur nation. Ils m'ont fait faire cet enfant, à moi qui suis encore une enfant...

« Maintenant, je suis gisante, épuisée, sur ce lit. Mon corps est flétri pour toujours. Celui qui m'a prise pour créer, et que j'aime à présent, se détourne de moi, regarde des formes vierges...

« Voilà ce qu'ont fait à un être humain ces gens qui se disent des hommes. »

Puis il pense qu'elle ne se dit rien de tout cela. Elle accepte. Sa mère, qui soigne sa plaie, accepte, approuve,

vénère. Aucune ne sent l'attentat de ces barbares. Et une fois de plus, il pense que tout est bien. Si ceux qui exercent la vie avaient la sensibilité des philosophes, leur vie ne serait pas possible.

... se détourne de moi et regarde des formes vierges.

Évocation de la jeune sœur de Germaine... Fréquent désir de l'homme de posséder sa belle-sœur. C'est une forme de l'esprit de famille. Deux cas : selon qu'il veut la sœur de sa femme ou la femme de son frère. L'Église (voir les manuels de confesseurs) estime le second beaucoup plus grave. En effet, c'est proprement un adultère, tandis que, dans le premier, l'homme reste fidèle au sang de sa femme. Vénération pour la psychologie de l'Église. Délice.

On tend l'enfant à Germaine. Eleuthère voit les yeux de la jeune mère, ses bras aimants, sa lèvre avide. Il sait que ce petit être où elle met toute sa vie, le moindre froid peut le lui prendre, un lait trop faible, moins encore. Un amour si total pour une chose si précaire ! Justement parce qu'elle est si précaire... Un tel spectacle l'emplit de respect et lui fait mal...

Des images sillonnent son esprit. Dans une chambre de banlieue, au fond d'un lit, la Montespan, en mal d'enfant du duc du Maine. A son chevet Louis XIV, déguisé en marchand. L'accoucheur verse deux rasades de vin. « Trinquons, Monsieur, ça porte bonheur à l'enfant. » Le grand roi hésite, puis choque son verre... Si ne pas trinquer allait porter malheur à cet enfant !... Il pense aussi à cet officier anglais dont parle Kipling. La petite indienne, qu'il a prise pour maîtresse, vient de lui donner une fille. Le serviteur hindou court à lui, tenant dans ses bras deux petits chevreaux avec une hache. « Frappe, maître, et tue bien ; pour que l'enfant soit fort. » L'homme blanc s'indigne de ces

croyances ignobles. Puis il saisit la hache et tue bien. Les plus fiers d'entre eux deviennent fous à l'idée que leur enfant pourrait mourir. Pauvres humains !



Eleuthère évoque les femmes autour du petit Roland. Il aime de voir l'enfant appartenir aux femmes, quel que soit son sexe, son rang. Un souvenir charme encore son âme. Le duc d'Anjou, fils de France et à la mamelle, allait mourir. Les médecins voulaient le saigner. Madame de Ventadour « s'en empara », le soigna à sa façon et le sauva [1]. Eleuthère aime ce tableau. Il aime cette simple dame d'honneur qui « s'empare » de ce sang royal et qu'on laisse faire, parce qu'elle est femme et qu'elle doit savoir... Il lui plaît d'oublier que cet enfant fut un mauvais roi, de trahir le parti, de s'offrir à la grâce des gestes éternels.

Il songe à cette petite chose qui dort dans un berceau. Il s'attriste de penser qu'il est peut-être là devant une chose qui bouleversera le monde, et qu'il ne peut le savoir. Le dieu de l'*Ethique* lui semble enviable, qui voit la chute de Troie dans le berceau d'Achille et la bataille d'Actium dans la forme que prend le nez de la petite Cléopâtre. Surtout il songe que la venue au monde de cette petite chose est une épreuve, dont ces femmes attentives ne soupçonnent pas la dureté. Il écoute cette épreuve :

LA COMPLAINTE DE ROLAND

Depuis des mois, je vivais dans le secret, dans le chaud, dans l'abri. Soudain ils m'ont tiré au jour, m'ont exposé

1. Voici le texte de Saint-Simon : « La duchesse de Ventadour, aidée des femmes de la chambre, s'en empara, ne le laissèrent point soigner ni prendre aucun remède. »

au froid, m'ont proposé à l'air, cette chose terrible, entièrement neuve pour moi, à laquelle je devais m'adapter dans la seconde ou périr... Ils m'annoncent des angoisses pour ma vie. Aucune ne dépassera celle-là. Pendant que je la vivais, eux souriaient de ma naissance...

Un autre être respirait pour moi, se chargeait du travail nécessaire à mon sang. Ils ont coupé le lien qui m'unissait à lui. Ils m'ont dit : « Sois seul. Vis désormais par tes propres moyens. » Quelle de leurs heures fut plus tragique ?

Mon premier souffle fut un cri. Ils l'ont trouvé charmant. C'était un cri de détresse.

Ils disent le drame de la mort. Qui dira le drame de la naissance ? Qui dira ce que je sentis quand j'ai rendu le premier soupir ?

Maintenant, pendu à une forme étrange, je bois une chose étrange. Je sens que j'y bois la vie et je sens aussi que je meurs si on me la reprend. Et pourquoi ne me la reprendraient-ils pas, comme ils me l'ont donnée. Tout est inexplicable dans leur monde. J'appelle à ce travail toutes les forces de mon être. Je serre mes poings, je clos mes yeux, je fléchis mes bras. J'y porte une contention totale et sombre, dont le spectacle devrait les bouleverser, s'ils avaient de l'âme... Ah ! quand pourrai-je, moins durement possédé de l'unique besoin de vivre, accomplir cette action dans la liberté de l'art, en regardant ma nourrice, en me tournant vers l'assistance, en m'interrompant s'il me plaît... Et, dans ce travail qu'ils contemplent en souriant, ils ne voient pas ma peine. Ils ne voient pas que je dois modeler exactement mes lèvres et ma langue sur ce mamelon bizarre, leur donner juste la pression qu'il faut, bien faire répondre entre eux les actes de ma bouche et les actes de ma gorge. Ils ne voient pas mes transes à sentir, en résolvant ces problèmes compliqués, qu'il y va de ma vie si je ne les résous pas sur l'heure et parfaitement. Qui dira le drame de mon repas ?

Certains comprennent mon drame : les hommes de

science, mais leur cœur est sec. Ma mère a le cœur tendre, mais elle est ignorante.

Je voudrais tenir ma tête droite. Je ne puis. A tout instant elle tombe sur ma poitrine. Je voudrais voir autour de moi. Mes yeux ne suivent pas le mouvement de mon cou. Hier, j'étais arrivé à les faire tourner ensemble ; alors mes paupières sont retombées. Comme je suis malheureux !

Ce matin, ils ont promené devant mes yeux quelque chose qui brillait. J'ai suivi cette chose un instant. Heureux quoique tout saisi, je poussais le bout de ma langue entre mes lèvres. Et puis tout s'est brouillé...

J'ai des joies. Quand je reçois le bon lait sucré, quand ils me mettent dans le bain d'eau tiède, quand ils m'étendent sur le grand lit, qu'ils sèchent mon corps mouillé, que je fais battre mes bras et que je pédale dans l'air. Mais combien j'ai plus de maux ! Tout à l'heure, ils ont chatouillé ma fossette. J'ai commencé par rire. Au bout de très peu de temps j'ai pleuré. La somme de joie par quoi je peux répondre à la provocation du monde où ils m'ont mis est très vite épuisée. J'ai toujours du chagrin à ma disposition.

Maintenant je voudrais dormir. Ils ne savent pas comme je suis las. Ce que c'est pour moi que tirer leur lait, brûler leur air, simplement voir, entendre. Pour leur dire combien je veux dormir, je ne peux que crier. Hélas ! ils croient que je veux téter. Plus je crie, plus ils le croient. S'ils continuent à ne pas comprendre, c'en est fait de moi. Joie ! ma mère a compris. Elle me prend dans ses bras. Elle a même compris que des mouvements de va-et-vient éteindront ma conscience, m'aideront à m'assoupir. Elle est bonne.

Est-elle bonne ? Sont-ils bons ? Ils m'ont mis au monde pour eux, non pour moi. Ils disposent de moi selon leurs convenances, ne pensent nullement aux miennes. Ils s'apprêtent à m'imposer leur manière de parler, de

penser, de juger, de préjuger. Ils décident la terre que j'habiterai, sous quelle loi je vivrai, je crois bien la femme que j'épouserai... Je les entends parler d'une guerre stupide qu'il leur plut de faire. J'en devrai toute ma vie porter le poids. Non, ils ne sont pas bons. Ils sont puissants.

Maintenant je m'endors. Là encore, s'ils savaient voir, ils comprendraient que ma démission n'est qu'apparente, que cette réparation de mon être est une action, une action pathétique, que je livre avec des forces considérables, en sentant, là aussi, tout au fond de mes entrailles que, si je la manque, je suis perdu. Comme toute ma vie, mon sommeil est un drame.

La nuit est venue. Au loin des feux s'allument, des rumeurs montent. Eleuthère évoque des milliers d'hommes et de femmes qui se conjoignent autour de tables fleuries, s'assemblent dans de belles salles dorées, devant de douces musiques et de longs rideaux de soie. Devenus grands et forts, ils ne pensent qu'à satisfaire leurs désirs d'êtres forts. Ils se moquent bien des drames du nouveau-né. Lui, cependant, reste penché sur ce petit être qui, le front plissé et les yeux clos, joue la partie qu'ils ont gagnée. Et il lui plaît de penser que chacun est à son poste.

(A suivre). JULIEN BENDA

LA PETITE FLUTE

Du piano, n'attendez aucune amitié. C'est une auge où chacun peut trouver à manger, un puits commun. Je m'en aperçus, au collège des Jésuites où mes parents m'avaient mis en pension, un jour qu'il me fallut jouer un quatre-mains en public avec mon frère ; nos mains se heurtèrent si brutalement sur le clavier, que j'eus le sentiment d'une bataille. Le morceau fini, je me levai rempli de haine. Cet instrument où l'on pouvait se mettre à deux me parut vil.

Je ne me lassais pas de songer au violon que mon père m'avait refusé, il y avait si longtemps déjà.

— Le violon, on ne sait pas où ça peut mener !

Comme mon père disait vrai ! Le violon est vivant, il a un visage, on peut le porter et l'élever dans ses mains. Je peux l'enfermer dans une boîte, le cacher où je veux, lui faire dire ce que je veux avec mon cœur et ma propre voix. Et s'il m'entraîne à son tour, je le suis les yeux fermés jusqu'à ce qu'il m'ordonne de m'arrêter.

Pour la deuxième fois je suppliai mon père de me laisser apprendre le violon. La réponse fut longue à venir, mais la déception qu'elle me donna tranchante et rapide. Mon père me priait de ne plus penser au violon.

— Le violon, ça ne mène à rien !

Je compris avec douleur que le violon m'échapperait toujours. Pourtant mon père me permettait d'ap-

prendre un autre instrument, pourvu qu'il fût choisi parmi ceux de la fanfare. Jusqu'ici je n'avais jamais songé à demander mon admission dans cette fanfare qui rendait la discipline du collège plus militaire, et où mon frère aîné tenait une forte partie, celle du cornet à piston auquel étaient dévolus les rôles les plus impressionnants. Les cuivres m'effrayaient, le tambour et la grosse caisse m'étaient odieux.

Après réflexion, je demandai à prendre place à côté de mon frère, parmi les cuivres ; c'étaient encore ceux-ci qui chantaient le mieux. Mais toutes les places étaient occupées, depuis le piston léger jusqu'à l'embarrassant bombardon. Comme je me montrais blessé dans l'amour-propre, qui était ici l'amour de la musique même, le chef de musique déclara qu'il était possible d'ajouter à la fanfare un nouvel instrument : une petite flûte. Aussitôt je songeai à ces flûtes en fer blanc, si fausses, qui semblent toujours enrhumées, et que, de rage, je finissais par fouler aux pieds. Si c'était cela, j'aimais mieux renoncer tout de suite à la fanfare. Mais lorsque le directeur, qui exerçait aussi l'emploi de professeur de tous les instruments, m'eut fait une description élogieuse de la petite flûte, insistant sur le fait qu'elle était en bois, et d'un bois spécial, du reste fort cher, avec une clef de métal pour chaque trou, je finis par accepter. J'insistai pourtant afin qu'il me permît de choisir la grande flûte, à laquelle il avait eu la maladresse de faire allusion. Mais je trouvai ici le même refus que celui de mon père devant le violon :

— La petite flûte ou rien !

Lorsqu'on m'apporta la flûte, je fus péniblement surpris de la voir si petite. On m'avait trompé. Quelle figure allais-je faire, parmi les musiciens chargés d'instruments éclatants et lourds, avec cette petite flûte humiliante, taillée pour un enfant ? Je songeai pourtant que je serais seul à en jouer, ce qui donnait à mon rôle un

certain prestige. Du reste, le directeur me fit remarquer combien ce rôle était enviable, puisqu'il consistait à fleurir la fanfare d'une partie composée exclusivement de chant. Rare privilège que de chanter toujours, quand les autres fatiguent leurs poumons aux fonctions modestes de l'accompagnement.

Cela me rendit la joie et quelque fierté déjà. La peine vint ensuite, car lorsque je soufflai pour la première fois dans l'embouchure aucun son ne sortit. Le professeur porta la flûte à ses lèvres et en tira plusieurs notes dont les sons m'enchantèrent. Je lui arrachai l'instrument et soufflai à mon tour ; rien ne jaillit du bois creux, bien que j'y eusse mis tout mon souffle désespéré.

Je soufflais beaucoup trop fort. On ne soufflait pas dans une petite flûte très chère comme dans un instrument d'un sou ; il fallait y aller décidément, mais avec art, souffler, le bout de la langue entre les dents.

— Comme si vous crachiez une brindille de paille.

Le professeur cracha, et je remarquai ses grosses lèvres répugnantes. Il s'appelait Moulart, un nom qui coupait l'appétit. Lorsqu'il me rendit la flûte, celle-ci était toute humide. Moulart transpirait ; on voyait la sueur sur son crâne à demi-chauve et derrière ses moustaches transparentes. Je ne pus m'empêcher de penser à l'archet si propre du violon. Avec quel dégoût je remis les lèvres sur l'embouchure ! Après une demi-heure d'efforts j'arrivai pourtant à tirer quelques sons très imparfaits de l'instrument, et cette première victoire me fit oublier l'horreur d'une salive étrangère.

D'ailleurs Moulart était bon. Il souriait toujours, même lorsque je lui donnais le plus de mal ; il ne souriait pas pour se moquer, mais parce que son visage blanc et tiré avait besoin de sourire. Le sourire lui tenait lieu de sang. Après la deuxième leçon, plus fructueuse que la précédente, je commençai même à l'aimer. Le profes-

seur Moulart n'avait-il pas soufflé toute sa santé dans la fanfare, dans tous les instruments, les grands et les petits, qui lui suçaient chaque jour un peu de vie ? Il soufflait dix leçons chaque matin, et même les jours de sortie de la musique, lorsque celle-ci traversait la ville en chantant, le directeur ne se contentait pas de battre la mesure ; il portait toujours un bugle ou quelque autre instrument avec lui, afin de renforcer une partie dont il n'était pas sûr.

J'entendis un jour le Préfet qui disait :

— Moulart se tue à la besogne !

Dès lors je le considérai comme un mourant ; le souffle qu'il me donnait me parut précieux.

Pourtant après chaque leçon, je séchais l'embouchure de ma petite flûte avec le coin de mon mouchoir.

Je fis quelque progrès et me mis à chérir ma petite flûte. Elle était bien à moi, je pouvais la serrer dans mon pupitre avec mes cahiers et mes livres. Elle commençait aussi à m'aimer, puisqu'elle répondait à mon souffle. Il m'arriva plus d'une fois de négliger mon travail en étude pour la contempler ; soutenant du front le couvercle du pupitre, je la tirais de son étui. Était-elle grande ou petite ? Comme mon désir, elle n'avait pas de mesure. Je caressais avec la peau de chamois les clefs de nickel qui brillaient de plaisir sur leurs charnières. Et le bois noir brillait aussi franchement que les clefs.

L'importance de ma petite flûte grandit à mesure que nous approchions de la première répétition en commun. L'un des morceaux que la fanfare devait exécuter à la prochaine sortie en ville était un pas redoublé spécialement composé pour moi par Moulart et orné d'un solo de petite flûte d'une merveilleuse légèreté, mais d'autant plus difficile qu'il se faufilait à contre-temps dans une partie de piston très compliquée.

La difficulté me donna des forces, dans les doigts plus que dans le souffle ; les doigts eussent fait des prodiges si le coup de langue s'était montré à la hauteur. Je ne savais pas cracher le souffle comme il convenait : l'expulser d'un petit choc vigoureux de la langue par l'ouverture des lèvres et le pousser comme une balle minuscule dans la flûte. Mon souffle était trop mouillé, le son partait mal, ratait parfois comme un coup de pistolet.

— Trop de vent ! Trop de vent ! répétait Moulart en voyant mes efforts.

Cependant les doigts avançaient, ouvriers plus dociles, oubliant parfois le souffle qu'ils étaient chargés de conduire, au point que leur course sautillait sur une musique dont les sons éclataient dans ma tête bien mieux qu'au tuyau de ma flûte. Tour à tour ou ensemble, le merle, la fauvette, le rossignol ou le loriot passaient dans le ciel bleu de ma mémoire.

Lorsque le jour de la répétition générale arriva, j'avais si bien travaillé, que le coup de langue avait fini par donner. Mais l'émotion, Moulart, pouviez-vous la prévoir ? Éloquent professeur de coup de langue, vous ne saviez pas quel coup le cœur peut porter à la musique, jusqu'à la tuer sur les lèvres, alors qu'elle gronde à l'intérieur.

Pourtant cette répétition n'annonça rien que de réconfortant. Je manquai d'abord plusieurs fois ; Moulart patienta, se fâcha. Son affreux mouchoir rouge fit reluire son crâne blanc. Mais à la fin, dans le tonnerre des cuivres qui faisaient trembler les vitres, ma petite flûte poussa son sifflement aérien. Moulart se montra enchanté ; mon frère, à qui était dévolu le solo de piston autour duquel le mien s'enroulait comme un dessin autour d'une lettrine, m'accorda sa confiance, et toute ma fierté passa dans le tuyau étroit de ma petite flûte.

Le lendemain, jour de fête, la fanfare se balança dans la ville aux applaudissements des drapeaux. Comme mon solo ne se présentait qu'à la fin du programme, je pus jouir des fenêtres ouvertes, des visages extasiés, des promeneurs qui faisaient la haie et de la troupe de gamins cabriolant devant la grosse caisse et les tambours. Je portais gravement ma petite flûte comme Moulart son bâton. Lorsque les coups de cymbales annonçèrent le dernier morceau, mon cœur soudain bondit et la flûte sauta à mes lèvres. Je regardai Moulart qui agitait son bâton en mesure. Moulart me regardait aussi. Je perdis confiance sous ce regard, ma flûte trembla et mon souffle s'effraya. Le coup de langue manqua son but.

— Plus fort ! hurla Moulart.

Ses yeux sortant des orbites me frappèrent comme deux billes. A cet ordre, mes doigts perdirent à leur tour contenance. Ils battaient à se rompre la défaite de mon cœur. Je fermai les yeux et me sentis perdu, tellement qu'à la place du solo je ne vis plus qu'un gouffre où je coulais vertigineusement. Ma petite flûte elle-même m'échappa tout à coup. C'était Moulart qui venait de m'arracher l'instrument ; il m'avait glissé son bâton dans la main, et de ses grosses lèvres se déroulait maintenant mon solo, dont chaque note me couvrait de ridicule.

Ma rentrée au collège fut celle d'un noyé. Moulart se contenta de plaisanter. Trop humilié pour apprécier cette bienveillance héroïque, je préférai les remontrances de mon frère ; ma maladresse avait failli compromettre son succès ; je ne pus m'empêcher de plaindre ma petite flûte : la salive victorieuse de Moulart ne l'avait-elle pas, cette fois, déshonorée ? Je mis longtemps à la laver de cet affront.

Heureusement les vacances de juillet s'annonçaient. J'oubliai vite l'accident de la fanfare pour me jeter

dans ce bonheur de liberté qui souriait avec les paysages mouvants que le train nous offrait chaque trimestre. J'en oubliais même ma petite flûte, ou plutôt je la gardais religieusement dans son étui, sentant bien de quelle ivresse elle me remplirait bientôt ailleurs, dans l'air plus respirable de la maison.

En me dirigeant vers la gare, je portais d'une main ma valise, de l'autre ma petite flûte. Je jetai ma valise dans le filet et plaçai ma flûte à côté de moi sur la banquette. Le long voyage tourmenta mon impatience. Les tableaux de la fenêtre défilaient comme une suite de visages de plus en plus connus et qui me reconnaissaient, jusqu'au moment où j'en vis un qui m'était familier. Il précédait le faubourg. Celui-ci se montra à son tour comme un vieux domestique qui annonçait son maître. Je baissai la vitre de la portière et me penchai. Lorsque le train ralentit en sifflant, mes regards s'élancèrent sur le quai. Mon cœur battait, la gare chantait comme une volière. J'aperçus ma mère et mes sœurs qui suivaient des yeux l'entrée du train. D'un saut je me trouvai parmi elles et me perdis dans leurs baisers.

Je donnais le bras à ma mère et marchais fièrement, l'écoutant parler et oubliant de lui répondre. La ville retrouvée me paraissait, comme elle, autrement éclairée, remise à neuf, et, à mesure que nous approchions de la maison, toute prête à me couvrir de la même tendresse.

Soudain j'entendis mon frère, marchant derrière nous, qui m'appelait.

— Et ta flûte, Frédéric ?

Je tournai la tête avec effroi. Il portait ma valise.

— Ma flûte ? répétai-je en le regardant, comme si je lui demandais où il l'avait placée.

— Où est-elle ? Tu l'as oubliée dans le train.

Lâchant ma mère, je tâtai mes poches. Nul doute, j'avais oublié ma petite flûte sur la banquette.

La rue s'obscurcit et se rétracta. Ce fut comme si le

temps venait de se consumer dans la seconde d'un cauchemar. Tandis que je me laissais traîner à la gare par ma mère, il me sembla que je reculais vers le collège. Rien ne put me convaincre du contraire. Ma petite flûte perdue, c'était l'air des vacances qui s'en allait, tout l'air de la maison que je ne devais respirer que pour elle. Je n'écoutai même pas la réclamation de ma mère au chef de gare. Ma petite flûte était bien perdue.

Mon père refusa de m'acheter une flûte neuve.

Quelque temps après notre rentrée au collège, mon frère m'apprit qu'un instrument de la fanfare était libre. Ce n'était qu'un affreux tuba, très gros, lourd à porter, tout cabossé, et dont l'embouchure de cuivre, plus large que mes lèvres, avait un goût amer. Moulart me prévint qu'il ne pourrait me confier qu'une partie où nul solo ne serait jamais inscrit. J'acceptai pourtant, parce que c'était une heure par semaine gagnée sur l'étude, une heure de liberté, une heure entière, pendant laquelle je pourrais songer au violon impossible, à la petite flûte, sa sœur perdue, à tout ce qu'on ne peut atteindre que par le cœur.

FRANZ HELLENS

LETTRE SUR LES LYRIQUES ALLEMANDS

Ne seraient-ils pas des classiques ? Nous opposons Gœthe à presque tous les autres poètes allemands ; mais ne devrions-nous pas chercher, en plus d'un d'entre eux, le ton des anciens, leur tranquille richesse, des vérités humaines que nous retrouvons en nous ?

Nous gardons des anciens une image bien étroite, toujours d'après Racine, André Chénier et Leconte de Lisle, tous inspirés d'Euripide et des Alexandrins, inexacts dès qu'ils cherchent ailleurs. Et nous nous trompons même sur notre littérature. Si nous appelions vraiment classiques ceux de nos poètes qui gardent le contact et la parenté avec les grandes sources antiques, avec Eschyle et Pindare, avec l'Orphisme et le sens des Mystères, c'est Paul Claudel qui serait le plus classique de nos poètes vivants. Nous aurions salué en Nietzsche le plus grand rénovateur de la pensée antique parmi les modernes, nous aurions deviné que Nietzsche est l'un des accomplissements de Gœthe.

Mais Hölderlin, le laisserons-nous écraser par la légende que crée autour de lui sa folie ? Les poèmes de cette folie, et son *Empédocle*, ont trouvé en France des traducteurs excellents et d'éloquents commentateurs, bien meilleurs germanistes que moi-même. Je me risque pourtant à traduire la brève *Prière aux Parques* :

Accordez-moi rien qu'un été, Puissantes — et un automne à mûrir mes chants, pour que mon cœur, assouvi de beaux jeux, veuille bien mourir.

L'âme qui n'a point obtenu sur terre ses droits divins, elle ne se repose pas non plus dans l'Erèbe ; mais si ce qui gisait de sacré dans mon cœur, la Poésie, a pu surgir,

Alors sois bienvenu, Silence du pays des Ombres, même si ma lyre ne m'accompagne plus. J'ai une fois vécu comme les Dieux ; je ne voulais rien davantage.

Même Pindare, dans le fragment que Valéry cite en épigraphe au *Cimetière marin,* n'a pas apporté plus de grâce antique ni une âme plus harmonieuse pour accepter la mort, ni pour préférer l'accomplissement à l'immortalité.

Si nous ignorons en France un poète comme Stefan George, si nous laissons planer sur cet auteur « intraduisible » un soupçon d'étrangeté, ce n'est pas seulement une injustice contre le grand traducteur allemand de Baudelaire : je ne me soucie guère de ces justices ; mais c'est peut-être et surtout une grossière erreur. Il a le sens humain et antique du geste qui crée la cérémonie, de la cérémonie qui évoque et apaise les sentiments les plus profonds ; après quelques mots qui nous font craindre des pleurs de Gretchen, il amène le silence au fond du cœur avec une mesure souveraine :

Ma sœur, prends le vase d'argile grise. Suis-moi, car tu n'as pas oublié ce que nous fêtons d'un fervent souvenir.

Voilà sept étés aujourd'hui que nous l'avons appris, comme nous puisions de l'eau à la fontaine, et parlions : le même jour nous est mort le fiancé.

Nous irons à la source où deux peupliers sont plantés près d'un pin, dans la prairie ; nous y remplirons d'eau le vase d'argile grise.

Il arrive sans doute à George de se servir du symbole ; mais le symbole même a quelque chose d'antique lorsqu'il est pris dans les objets les plus familiers, lorsqu'il déroute devant eux nos habitudes et nous rend à l'immense surprise de la vie. Ainsi les *Gobelets* :

Vois ce gobelet d'or
Plein d'un vin qui scintille :
A chacun sa gorgée.

Ce gobelet de bois
Avec trois dés de pierre :
A chacun sa lancée.

L'un nous enseigne sans mémoire
Ce qui se trouve auprès de nous
Rien qu'à le soulever de table...

L'autre nous désigne l'arrêt
Que nul ne prévoit ni ne tourne :
Que vaut ton sort, que vaut mon sort ?

Peut-être une traduction laisse-t-elle tout se perdre ; pourtant je suis fou de quelques poètes chinois que je n'ai lus que dans ma langue ; je risque le blâme et la raillerie des sinologues et continue de m'en nourrir, sommes-nous si riches de poésie ? De même pour les lyriques allemands : je ferais volontiers aux germanistes le devoir de nous en nourrir. Car ce n'est pas ma tâche.

JEAN PRÉVOST

HIPPOLYTE HIPPOCAMPE

C'est donc d'abord les lettres de deux fillettes ulcérées qui s'écrivent des bouts du monde. Elles sont, sans jamais se voir, entrées en rapport par des journaux d'enfants mal censurés où se communiquent des adresses incendiaires. C'est un langage chiffré auquel personne — ni surtout les rédacteurs qui l'ont inventé — ne comprend rien. Elles jettent ainsi les bases, sans qu'on s'en doute, d'une entre-aide féminine précoce, puissante, apte à lutter contre l'isolement où la belle éducation, que la richesse ou un excès de race implique, confine la malheureuse enfance. L'une donc écrit : « *Jamais, je vous l'assure, vous n'épouserez cet homme vers qui de millénaires mais injustes coutumes polythéistes vous conduisent comme une victime. J'ai rêvé ce matin, mon chocolat dans le ventre — car je dors après m'être réveillée — que j'aurai le moyen d'empêcher ce crime. C'est affreux ces perspectives pour une enfant du nôtre et de votre âge. Je vous conjure d'être calme. Dans nos contrées on frémirait* ». L'autre répond : « *L'aileron sublime de notre déesse mansuète s'incline vers les résolutions qu'insinue votre lettre. Comptez sur mon entre-aide féminine solide. Je mange peu ou à peine* ». L'autre rebondit : « *I am very enchanting of your mystical so lovely letter. Je fous tout ce qui me plaît par la fenêtre* ».

Ceci est du nôtre et de tous les siècles. Le rédacteur auteur de ce langage qu'il a oublié — il a bien d'autres phoques à fouetter — fume un vieux cigare beige-belge

suavement craquant et encaisse simplement les appointements.

***

Il faut changer de langage et nous faire humbles devant le sinople immarcescible des cieux que reflètent les eaux.

***

Une ample étoile musquée domine les mers et les terres et ses temples. Elle descend — elle y est obligée —, veille à tout, puis se couche.

Une fine étoile, la 105e des cartes, qui vient de naître, vibre et scintille sur l'eau rouillée d'une conque située sur une rocaille. Douze minutes après, elle traverse une route et croule à pic dans l'océan. Elle roule alors longtemps, puis s'arrête, se métamorphose en coquille produisant un petit spectacle. Oui, un véritable groupe pittoresque : une personne avec des arbres et une lumière comme d'une ampoule de poche, pour essayer d'instruire un adepte de volontés autres que les siennes. Mais elle y renonce. Elle est moindre. Elle salue alors et, lointainement, éperdûment, fait des promesses d'une consolation relative à d'autres états que la vie. C'est bien inconsistant. Un beau petit poisson qui est habitué à la voir venir ainsi et qui l'aime sans la comprendre, la voit se fermer. C'est préférable, puisque c'est infructueux. Elle regagne sa place à l'heure où, s'il n'y a pas de nuage, elle perce encore faiblement, puis se couche.

(Deux cent petites guitares, qui n'ont jamais cessé de jouer, exécutent d'une façon plus précise des ïambes icthyophagiques instituées dès le début.)

Le théâtre peut être de papier.

***

Une lamproie, une reine, de cette espèce dite suce-pierre (généralement afflanquée d'un parasite, mais notre héros n'est point cela) est incestueusement éprise du fils de son époux, lequel, à force d'être absent, parti bien loin, dit-on, afin d'assister à un feu d'artifice qui se tire le 5 du mois du Chien sur les côtes (mais toujours il arrive trop tard, ou il manque quelque chose, ou bien il pleut, et il reste une année de plus) est devenu quasiment légendaire.

Ce légendaire ne la satisfait pas, aussi, comme le temps passe, se tourne-t-elle avec énervement vers ce qu'il y a de plus clair dans son entourage qui est ce fils au glorieux sang d'une autre. Elle se fait ainsi moins de scrupules (que si c'eût été son propre fils), d'autant plus que parmi les propos les plus rassurants qui circulent sur le compte du roi, revient avec insistance celui-ci qu'il aurait été pêché à la ligne. La reine, comme si elle refusait l'annonce d'une douleur qui lui ôterait le sens de vivre, — une antique boîte de sardines est là toute prête pour qu'elle se scie le ventre — refuse d'y croire. Sa suivante, qui perce toutes ses pensées, mesure l'étincelle vorace de sa joie, aussi elle lui raconte ce qu'elle sait de la bouche même de celui qui l'a vu disparaître, c'est-à-dire monter, tandis que de grandes clameurs de gamins et de curieux disséminés sur le quai saluaient une telle capture.

Elle écoute, feint de se décomposer. L'autre lui laisse du temps, puis (sûre de son effet) néanmoins continue. De la narration, des cris, de l'horreur, elle passe à la philosophie : aux conseils relatifs à une attitude à prendre pour quand même essayer de vivre. La dynastie ne peut rester sans chef.

Dieu sait si le flanc de la reine palpite à ce discours. Elle n'en témoigne pourtant rien. Elle vire, tourne, s'allonge, fait dans l'obliquité de la vase et de débris de mille sorte qu'elle soulève un incommensurable œil de jade.

***

Ce petit poisson, quand on le voit — pas souvent — est avec elle infiniment poli.

C'est cela qui la désespère. Elle aimerait bien mieux qu'il lui flanquât cinq ou six bons coups de pieds dans le ventre. Ce serait, à défaut d'une autre, une marque d'intérêt qui peut-être la ferait pondre. Au lieu de cela il n'en finit plus de procédés honnêtes.

Elle a pris sur le début, comme toute femelle, cette courtoisie pour de l'amour. Elle s'est aperçue qu'elle s'était idiotement trompée. Cependant, comme font les amoureux, quand l'erreur plaide si bien contre les apparences qu'elle les métamorphose, elle temporise, pardonne, récidive, terriblement et plus que jamais s'enflamme, sûre que cette froideur n'est qu'une feinte et qu'il lui incombe à elle de le mettre à l'aise.

Il ne l'est que trop puisque, dès qu'il a fini ses grandes solennelles pavanes froides, aussitôt il fout le camp.

***

Comprenez qu'il n'y a pour lui que le sport dans l'existence. Dans ces réunions où l'on s'étouffe tellement on s'aime, il y a peut-être bien quelque chose, mais c'est un sujet réservé. Si on le questionne, il se pétrifie. La jeunesse a tous les droits dans ses régions inaccessibles. Personne n'ose en disconvenir.

Elle lâche une orgiesque bulle, puis une sorte de sécrétion blanche qui fume monte au lieu de descendre comme dans ce que nous faisons), puis elle recommence à se glisser, suivie de l'autre, jusqu'au moment où elle se remise dans son palais qui est comme un hangar à dirigeable.

***

Il serait peut-être bon, avant de parler de ces réunions de dire quelques mots de ses origines à lui. Sa mère, dont il tient un peu trop à tout égard, fut la reine des hippocampes. C'est donc un poisson mitigé. De son père, cet homme à qui cette curiosité de choses étrangères à l'état ne tardera pas à être funeste, il tient cette apparence de poisson rare, le sexe-appel aussi qui le rend invincible. Mais les hélices et les jarrets de sa mère sont dans son ventre, et aussi certains fluides qui l'immobilisent vibrant à tous les plans qu'il veut aussi longtemps qu'il souhaite. Car c'est ce que font les hippocampes. Rien ne ressemble plus à une partie de football ; mais pas rien que sur un plan : à toutes les hauteurs imaginables. Sans grande activité apparente, ils gardent des buts, des coins, des angles, montent, descendent, se saluent, se fulminent, se paralysent. Il y a donc beaucoup plus de goals que de joueurs. Pour cette raison peut-être qu'ils n'ont pas de pieds : raison qui dans le fond n'en est pas une, puisque à ce moment, précisément, ils sont en expédition pour se procurer un projectile.

C'est que c'est toute une affaire, et Dieu sait si l'on s'amuse !

A une distance d'au moins trois jours et dans une mer beaucoup plus profonde — peu après vient la frontière, puis une enclave, puis le royaume à proprement parler des hippocampes où il est reçu comme chez lui, bien que la nourriture ne lui convienne guère — se trouve une épave. Vous croiriez qu'à cause de l'antiquité des temps c'est un voilier. Détrompez-vous. D'abord l'antiquité est du ton plutôt que du temps. Ce classicisme est tout actuel. L'épave est celle d'un paquebot coulé il y a quelques années à peine. Avec du vin — du Bordeau déjà venu de ce lieu en paquebot et travaillé en Hollande — des rails, des anguilles, de la graisse, du savon, de l'or, du thé, des statues, des dictionnaires,

du cinabre, des fauves — des cages avec encore un peu de crinières et de crânes —, des billards, un piano, des escaliers en colimaçon au mètre, une forge ; mais surtout, dans le havresac des soutes, il y a ceci qui les intéresse prodigieusement qui est toute une cargaison de ce gros raisin noir croquant et charnu poussé en Hollande dans des serres — des kilomètres ainsi le long des voies, sur quoi tapote tiédement la pluie, entre les pistachiers et les porcs. Leur goût est un peu insipide, mais leur grosseur est étonnante ; grosseur aussi de la peau de la chair qui est élastique et résiste. Ce sont des raisins de gala pour les familles. On les admire à Minuit qui les voit luire, à côté de casquettes et de simples choses tricotées, et de miroirs et de poires et de pain et d'un saucisson noir, dur comme du porphyre, dans les solennelles épiceries le long du fleuve. Tout le temps les paquebots sifflent. Quelques-uns très bas, trop bas — à minuit ça fout la foire — si bas que de ce qu'on n'entend presque plus subsiste juste l'énergie qui fait trembler les coupes sur les cheminées dans les intérieurs de fêtards. Une chaise et un chapeau melon brûlent dans une rue pauvre. Des écoliers tardifs sortent d'une cathédrale — moderne —, s'empilent et s'assomment par terre à coup de caisses à violon. Puis ils se relèvent, admirent aux échoppes ce raisin qui luit toujours noblement dans les profondeurs, qui ne sert pas rien qu'aux familles aux jours de fêtes, qui est aussi utile à la marine à cause de sa conservation très grande. Surtout dans l'eau de mer à ces profondeurs, cette vie et leur sourde généreuse élasticité restent éternelles.

Ais-je assez réussi à définir la nature de ce projectile qu'ils ont découvert pour leurs fulminantes interminables parties, pendant que la reine, qui ne sait que penser — quelle idiotie de croire à une rivale —, passe par toutes les phases de la pathologie féminine.

***

Notez que jusqu'ici elle n'a rien voulu dire ; ni même à sa nourrice — celle-ci et sa suivante sont le même personnage. C'est à cette autre que l'on va tout d'abord essayer de tirer des confidences. C'est peut-être assez facile. Ils sont là tout un peuple jacassant, remuant trépignant, lancinant, qui exige le jour complet sur cette affaire. Je ne sais comment ils vont s'y prendre. Il est de fait qu'ils lui font un très grand honneur en la faisant le centre de cette enquête. Elle essaye bien de résister : c'est impossible. Donc le ventre bien appuyé et chauffé — ais-je assez dit que le sous-sol est volcanique ? — elle commence à mâchonner des sons incompréhensibles. On danse, on se courbe devant elle, on la supplie. On la voit alors, comme une nourriture s'arrache avec force, donner de sourds solides coups de mâchoire. Il est de toute évidence qu'elle va parler. Pour l'instant ce n'est que de la vase qui se mâche ainsi. On respecte, on attend. Qui, « on » ? Tout ce peuple : des crabes, des crevettes, des éponges, des bouts d'asphodèles et de plantes et de choses, des poissons ronds comme des tubs qui ne sont qu'un œil, d'autres qui ont des dents et un écartement comme de longs fins ciseaux fins attendris sur une sempiternelle viande morte ; d'autres au travers desquels se discerne par solennelles étapes ce qu'ils mangent, qui ne sont qu'une plaque de gélatine surmontée d'une bourgeoise brune moulure ; d'autres qui sont des bouts d'orange, exactement, et qui montent-descendent, montent-descendent ; une grande gâcheuse qui se plaint et gesticule ; une scie, un bandage, une espèce d'arbre, des jonchets ; une carte à jouer qui fume et salue ; une boîte, un fil de fer, mille poux, des cônes qui élancent et interrompent une lumière ; quinze rangées d'yeux, du bois, une phénoménale chaîne jurassique qui n'est qu'une bouche plate

ouverte. Tout cela forme une hauteur qui avance et recule devant elle comme un vertigineux rideau de théâtre. Aussi elle n'en peut plus. Elle précise, maintenant. On lui demande, elle répond.

***

On lui demande pourquoi sa maîtresse n'a pas mangé depuis trois jours. Elle répond que c'est à cause de son mal et qu'elle est bien décidée à mourir. On lui fait observer qu'il serait étrange que faisant cela elle pensât plaire à son époux. Elle répond que ce dernier est fort loin, que sa maîtresse, d'ailleurs, nie qu'elle soit malade. On lui fait remarquer que cette dissimulation est inutile : chacun, en la regardant, peut aisément s'en rendre compte. Elle répète que son mari étant absent et peut-être mort (si l'on en croit certains bruits) cela n'a pas d'importance. Ils lui demandent alors pourquoi elle qui a toute sa confiance, elle n'a pas le don de lui faire avouer son mal ni surtout la nature de ce mal (notez qu'ils savent tout). Elle se rengorge et recommence à dire des choses inarticulées. De nouveau ils dansent et ça la secoue, et ça lui chatouille la pointe du ventre sur le sable tiède. Du plaisir qu'elle a, elle songe à la reconnaissance et va tout dire. Elle commence, lorsqu'une sépia arrive qui les plonge dans les ténèbres. Les cœurs se délabrent ; l'on n'entend plus rien. Sauve qui peut, d'ailleurs, car la reine arrive avec son épingle.

Lui aussi, le petit poisson, arrive tout lumineux, dans ses belles avenues d'obélisques de rocailles aux angles desquels — pas de tous — ont été pratiqués des bars. Il se propose de s'y refaire avant la cérémonie accablante, lorsqu'un de ses hippocampes qui le cherchait tombe sur lui.

***

— Vite, vite, fuyons ! C'est épouvantable. Mais d'abord apprenez que votre père est vivant. Il était sur ces côtes, comme on a dit, assistant pour la troisième fois à ce feu d'artifice qui se tire annuellement au mois du Chien, lorsqu'il fut en effet pêché à la ligne. Les grandes clameurs et les accords de harpes et d'hydraules qui célébraient cette prise jetèrent une telle épouvante chez celui qui l'accompagnait que s'étant vite sauvé, il n'a pu rapporter que la moitié de l'histoire. Voulez-vous l'autre ? Elle est banale. Tout le monde plus ou moins l'avait prévue. Le superbe poids de votre père joint à l'efficacité d'une danse qui, à la lueur de mille lanternes ornant le quai faisait luire toutes ses écailles, eut raison de ce faible fil. Longtemps sucé dans une clinique, il vient de rendre son hameçon. Déjà il est ici. La reine cent fois dépitée, et qui n'a de souffle que pour la haine, lui a fait mille récits mensongers. Comprenez qu'elle vous accuse d'avoir voulu lui faire violence. N'essayez pas de vous disculper. C'est inutile. Fuyons !



C'est encore le paquebot noyé. Ce refuge n'est que provisoire. Il tremble, mais attend des nouvelles. Huit jours il reste sur le qui-vive, dans des coins de bouts de fer qui vaguement lui ressemblent ; va dans le crâne du capitaine, va aux chiottes, va dans le piano, va dans le salon des secondes où certaines marqueteries vertes et roses des billards lui permettent de se confondre ; va dans la soute à linge, va dans la soute à farine, va dans la soute aux poudres ; va dans une cabine du carré de l'entre-pont où il y a un travail à l'encre de Chine et des compas ; il devient ces compas ; découvre mieux : va dans le réservoir d'eau douce où il s'immobilise éternel et vibrant juste et si bien au milieu qu'il n'existe plus.

Tout cela est inutile, d'ailleurs anticipé. La majestueuse procédure des eaux est lente. Quand on voudra le prendre on saura bien où le trouver. La conviction du roi est établie et sa résolution inébranlable. Ce fils aux éclatants jarrets blonds doit mourir. Cependant il tient à certaines formes. L'étape de la prise de corps, qui dans une instruction conçue dans les règles n'est pas nécessairement des premières, n'a pas encore été décrétée. Autre détail non moins rassurant : la reine, qui est victime, doit aussi être plaignante. Ça l'ennuie. Le roi — qui est décidément un original — y tient absolument.

Moins fébrile, à ces nouvelles, notre petit poisson respire — de l'eau, évidemment, mais c'est mieux que rien. Il s'accorde du temps. Il a presque envie d'aller retrouver la reine pour prendre auprès d'elle des forces afin de la mieux fuir. Ses hippocampes l'en dissuadent.



Les choses durent un certain temps encore ainsi, lorsque parvient la nouvelle que la reine, méprisant ses antiques propos (relatifs, on s'en souvient, à certaine boîte de sardine) s'est faite, à travers son hangar — donc ensemble avec son hangar — proprement scier le ventre. Le poisson-scie qui lui a rendu ce service s'est aussitôt après automatiquement anéanti. Elle est déjà remontée à la surface. Des corneilles qui l'attendaient — c'étaient ces interminables glapissements des ïambes — ont bu sa pourriture dont elles ont fait une pâte et, de cette pâte, un délicat nimbe d'astre qui plane, flotte et se concerte et puis s'évapore, se réduit en esprit, pour monter longtemps, longtemps, longtemps, longtemps — pensez ! cette distance est de 0,72 333 ! — jusqu'à l'étoile musquée autour de laquelle elle se noue en longue voluptueuse écharpe adoratrice. « Quoi !

s'exclame celle-ci, on me prévient. Merci, corneilles, merci ! Vous êtes des filles fidèles. Je sais que quelque insulte est faite à ma toute puissante loi. Soyez certaines, je vous récompenserai un jour ou l'autre. Et vous l'aurez bien mérité, car non seulement vous me rendez attentive (à ce qui peut diminuer mon prestige), mais vous me déléguez le projectile de ma vengeance. Attention ! Regardez bien. Je ne saurai tarder. Je commence. »

Une autre télescopique, la 174me, existait qui jusque-là manquait de nom parce qu'elle manquait aussi de l'éclat qu'il faut pour attirer l'attention des astronomes.

La première se met à tourner à toute allure. Un tel sifflement s'exhale que les cieux en sont consternés.

Puis elle s'arrête. De ce nimbe qui pour lui plaire se met aussi à tourner à toute allure, elle bloque et réduit la consistance jusqu'à n'en plus faire qu'un de ces comprimés bouillants que l'on s'expédie dans les théâtres. Pointant sur l'astre, elle le lui flanque à la figure. Celui-ci aussitôt répand une intense clarté. Ceux-ci — les astronomes — en grand émoi sur une tribune cherchent dans les livres, et, comme par enchantement — de fait ils sont inspirés — trouvent pour l'étoile le nom de la reine.

Mille boîtes éclatent, les estrades s'illuminent, les sabres s'avalent, les chars se lancent, le canon tonne et vocifère. Partout des télescopes où en grande affluence est admis le peuple se dressent et se situent sur les lieux éminents. De longues solennelles proclamations où est inscrit le nom nouvellement révélé et sacré de la reine roulent et se répercutent sur les terres et les plaines et les grèves. Les pingouins attendris n'en savent que penser.

Une autre étoile, la 105me, qui est la déesse des bois et des bosquets et des stades et des prairies, et des

fourrés et des flèches et de la roue et des disques et du croissant et du chien et de la biche et de la chèvre et du taureau et de la tortue, mais aussi de l'étonnement, voit cela et s'en chagrine. « Je sais bien, dit-elle, que je n'ai pas l'empire de ma toute puissante rivale. Rien ne saurait empêcher mon doux protégé de mourir. Je vais quant même tâcher d'arranger honorablement les choses. L'on a tort, généralement, de considérer que tout est fini — pour le corps du moins — après le trépas. Ce que je saurai imaginer ne sera dépourvu ni de charme ni d'un certain pittoresque posthume. »

Le roi, que cet autre propos touche moins, s'en désintéresse. Ce qui l'intéresse, parce que sa vanité est excitée, c'est de voir le cas que les astronomes font de sa femme la reine. Jamais, livré à ses propres moyens, il ne lui avait découvert de tels mérites. Il va donc changer, et, renonçant à une procédure lente, se rallier au principe d'une procédure rapide, ou même complètement la supprimer.

Notre petit poisson est en grand danger.

***

— Ce n'est pas aujourd'hui ni demain, lui disent ses hippocampes, c'est immédiatement qu'il faut fuir pour d'autres mers.

De fait ils l'encadrent, s'équipollent bien. Lui se met au centre. Saisi dans leur petite électricité — oh ! la jolie merveille ! — on les voit avancer, battre de l'hélice frénétiquement. Quatre ils sont, et ils tiennent, et lui ne se retourne jamais. S'il pense, ils vont plus vite ; s'il s'engourdit, ils font de même ; mais un cinquième qu'on ne voit pas (qui est un acolyte de la déesse) le réveille, et ce regain forcé leur communique une allure encore plus vive.

Bientôt ils seront dans la mer de l'oubli, où ils ne s'éterniseront pas, puisque son but avoué est quand même de se refaire une vie.

Ah ! mais en route qu'arrive-t-il (Oimoi ! iou iou ! pheu pheu !) ? Rien, dans le fond, qui n'ait été logiquement prévu, puisque l'harmonie et le mode des percussions annoncent aux sens qui l'exigent une conclusion forcée.

Une forme prodigieuse, immense et allongée, glisse sur leurs têtes comme ils s'acheminent. Toute une vie est là-dedans. Des orgues, une table d'hôte, des danses, des carpettes, des chants, des rires, des gâteaux, des chaises dorées. Mais aussi une petite fille napolitaine riche, devenue, du fait de l'errement de ses pères, calviniste de rite hollandais. Ils lui ont interdit la suite de ces fêtes.

Sur la cheminée — non de ce paquebot, de cette cabine, aménagée par un architecte exprès pour faire oublier le voyage au bénéfice d'une impression de manoir — se trouve un groupe pittoresque. Le dieu de la mer, en cuivre jaune, armé d'un fin trident, repose sur un socle orné de nymphes et de flots d'un métal plus léger — avouons que c'est de l'aluminium — que cette inconséquence destine à troubler meurtrièrement les lois de l'équilibre esthétique. Projeté du hublot par rage, cet engin qui autrement se fût posé sur sa base ou sur le flanc, devient tueur. La victime en est précisément notre radieux fils. Percé et râlant, il ne tarde pas à expirer. Ses hippocampes, n'ayant plus de tâche que de raconter ce qu'ils ont vu, lâchent partie. Après trois jours, il remonte à la surface, puis vogue incorruptible — c'est le sang divin de sa mère qui a cet effet — vers des plages où le courant l'emporte.

(Ce que les guitares s'en donnent, maintenant ! Je n'ai pas de termes. Le peuple, dans son pessimisme millénaire est accoisé. Néanmoins il veut savoir la suite qui est

d'un genre épisodique à conclusions posthumes ; et je suis là pour le satisfaire).

***

Oui vers une plage, et puis vers un quai — ce quai — où cinq gamins en bleu, les jambes dans l'eau, ont reçu de formidables gifles à l'avance s'ils ne rapportaient pas une mesure exacte de poissons qu'ils doivent pêcher. Ils sont donc arrivés le soir, et ont passé là toute la nuit et le jour suivant. La nuit d'après, pendant que recommence à se tirer ce feu d'artifice annuel, on les voit encore qui trempent leurs lignes.

(Les ïambes icthyophagiques s'arrêtent. Quelques personnes s'en vont. Les instrumentistes jouent un peu tout ce qui leur passe par la tête).

***

Par malheur, le vent leur est contraire. Il n'y a pour parfaire le poids que ce mort qui vient lentement, chatouillant, pour finir, de sa bouche froide, les poils de suave cuivre du plus intelligent d'entre eux.

« Je préfère être assommé, mais je ne vais pas mépriser cette chance. »

Il sent la bête. Le poisson vient probablement d'être tué à l'instant, par les palettes du pyroscaphe illuminé.

Le poids, à peine augmenté, est vérifié exact.

***

« Mademoiselle ».

(Ce n'est pas celle-ci, c'est l'autre).

« Avant de partir en pèlerinage, un léger repas vous a été préparé auquel nous espérons que vous ne refuserez pas de faire honneur ».

Elle regarde. Elle se tait.

C'est pourtant bien peu de chose. Une fébrile tempête

d'épinards dans un fond de vase (un crachat pour ainsi dire). On lui promet en outre que lorsqu'elle en sera venue à bout — ah ! que les princesses pauvres sont difficiles ! — elle verra en transparence le sourire de la déesse dans la pâte de la porcelaine.

Elle se tait.

« L'on vous y contraindra ».

Elle continue à ne pas proférer une syllabe.

« Et puis ce petit poisson cru, bien léger pour vos suaves entrailles et votre âme ».

On la laisse.

Elle pense au sourire de la déesse. Elle regarde son luth, puis la rocaille dans le jardin où l'étoile n'a pas encore croulé. Puis lentement, à contre-cœur, tout à fait à contre-cœur, elle s'empâte la bouche de cette atroce infime tempête noire.

Quant au poisson, c'en est trop. Elle l'enferme dans sa caisse à luth.

***

« Ne nous joueriez-vous pas quelque chose » ?

Le retour a été bien plaisant. Elle a rapporté des petits coquillages d'eau douce dans du coton rose, des vers, des fleurs, des petites lettres.

Elle s'attriste et fait signe que non.

« Mais quand votre estimé fiancé viendra, vous serez bien obligée de lui traduire (lyriquement) la langueur de votre âme. Il faut pour cela un peu d'exercice. Pourquoi dites-vous toujours non quand on vous propose quelque chose de sensé ? »

Son grammairien apporte la caisse ; il l'essuie, il ouvre. Le fils, sur les cordes, repose toujours incorruptible.

« Oh ! mais c'est que c'est un miracle », dit-elle, ouvrant pour la première fois la bouche, depuis des mois,

dans un sourire illuminé. Aussitôt elle prend le luth et improvise une narration sur des intervalles dus à l'étonnement.

« Elle est stupéfiante (hoche son père). Ne conviendrait-il pas, renonçant au projet de cette union qui l'épouvante, de la pousser dans les voies que son talent avec tant d'expérience et d'art naturel désigne ?

— Mon sentiment (hoche la vieille) n'est guère différent du vôtre. Croyez-m'en, poussons cette fille.

— Oui, poussons.

— Poussez (dit aussi le grammairien). En attendant...



« En attendant (répète-t-il sur un mode progressivement enthousiaste et désarticulé) nous n'allons pas en rester là. Que cette fille chante et soit poussée ou non, je n'y vois pas de dommage pour nos humbles propriétés rurales. Le prodige seul m'absorbe. Je discerne l'origine d'un culte qui engraissera les temples. Mais ne nous hâtons pas. Laissons le surnaturel amplifier ce que nous aurons commencé par des moyens que la modestie de cette demeure ne nous refuse pas.

Au fond de ce jardin est une rocaille. Nous allons y transporter ce petit poisson divin. Mais pas ainsi : convenablement relié et saisi entre deux verres. Nous le placerons sur cette conque où à certains moments — que guette notre princesse pour jouer selon le mode convenable — croule une fine étoile. La déesse vient là quelquefois, ou, si elle tarde, son simulacre accoise nos impatiences. Il faut être modernes. Rien ne peut être plus profitable au peuple que la contemplation d'un *mo—nu—ment—dé—di—é—à—la—vir—gi—ni—té—dont—le—mo—tif—est—le—sport* ».

CHARLES-ALBERT CINGRIA

DOSSIERS D'ÉVASION

Pour connaître un temps, un milieu, une cité, il faudrait questionner, non point ceux qui y vivent, mais ceux qui s'en échappent. Celui qui fuit a des raisons que ne soupçonne pas celui qui reste.

J'ai choisi les dossiers qui suivent pour leur simplicité; ils en représentent des milliers d'autres — qui sont les mêmes.

M. C.

I. — DEUX ENFANTS AMOUREUX EN 1888.

Monsieur le Commissaire de Police, 9, quai de Gesvres.

Monsieur le Commissaire,

Nous portons à votre honorable connaissance le fait que notre fille a disparu du domicile de ses parents dans la soirée du 20 Mai 1888, c'est donc, par le fait, hier.

Nous étant présentés à votre commissariat dans la soirée, il nous a été répondu par monsieur votre secrétaire que note était prise de notre demande. Mais je ne sais rien de nouveau et sa mère comme moi sommes bien malheureux. Un inspecteur nous a dit ce matin chez nous qu'on n'avait pas remarqué d'accident sur la voie publique qui puisse s'appliquer au cas de la petite. Pensez donc qu'elle vient d'avoir seize ans. Et elle travaillait chez madame D..... notre voisine, lingère rue du Roi-de-Sicile, depuis sept mois.

On l'a attendue et elle n'est pas rentrée. Elle ne sortait guère qu'avec sa mère ou sa sœur qui est mariée (Madame R... à Villeneuve-le-Roi), sauf pour ce qui est d'aller et de revenir de son travail, bien entendu, tout à côté.

Nous vous supplions, monsieur le commissaire, de faire votre possible pour de malheureux parents qui vous saluent bien respectueusement.

Léon A.....,
rue de la Verrerie, nº ....

*

(Fiche manuscrite sur papier blanc, écrite de la main d'un employé du service).

Époux A....., rue de la Verrerie, nº ... Angèle A....., 16 ans. Jupe bleue, corsage clair, blonde, bien formée pour son âge.

Lingère. Photographie jointe. Relations dans le voisinage. Pas de jeunes gens, ni amies au su des parents ni de la patronne.

Une pièce annexe remise par M. A..... ; papier trouvé dans le tiroir de la jeune fille hier. Ce papier ne serait pas de son écriture. Écriture inconnue de la famille.

*

(Pièce jointe :)

L'amour est un feu cruelle
Et mon cœur es en tourment
Mais que la vie serait bien belle
Quand on peut vivre en aimant.

Rêvons tous deux sous la ramée
Tu seras toujour ma bien aimée
Les vrais amours sont eternel
Et le notre sera le plus fidèle.

(Pas de signature).

*

(Extrait du rapport de l'inspecteur G..... des Renseignements Généraux) :

... et à l'énoncé de notre qualité le jeune André B..... s'est écrié qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, ce qu'a confirmé en pleurant la demoiselle Angèle A..... Tous deux habitaient l'hôtel depuis deux jours et s'étaient donnés comme mariés sous le nom de D..... qui est celui de la patronne de la demoiselle A..... Mais l'attention de l'hôtelier avait été attirée

par le jeune âge des deux jeunes gens et par ce fait qu'ils ne sortaient pas et ne semblaient se livrer à aucun travail. Il résulterait de leurs déclarations qui paraissent sincères qu'ils n'ont jamais eu entre eux de rapports sexuels et qu'ils dédoublent le lit, le jeune André B..... couchant sur un matelas posé sur le sol. Les deux jeunes gens ont consenti à me suivre sans difficulté et à être remis à leurs familles.

*

Nota. — Le jeune André B....., 17 ans, était garçon épicier, rue de la Verrerie, à côté de la lingerie de Mme D..... où travaillait Angèle A.....

II. — UNE FEMME ADULTÈRE EN 1893.

République Française
PRÉFECTURE DE POLICE — Paris, le 10 Juillet 1893.

Sous-Direction

Noms et prénoms de la personne qui demande la recherche : C..... Ernest-Louis.

Degré de parenté avec la personne recherchée : Époux légitime.

Nom et prénoms de la personne recherchée : C..... Angèle, née D.....

Age : 28 ans.

Profession : Sans profession.

Signalement : Assez grande, blonde, yeux bleus très grands, très jolie. Robe bleue.

Dernier domicile connu : Domicile conjugal, rue des Grands-Augustins, nº ...

Date de la disparition : 8 Juillet.

Nom et adresses de personnes pouvant fournir des renseignements : François X....., garçon de café à « La Marine », quai Voltaire.

Signature : Ernest-Louis C.....

*

(Notes manuscrites écrites de la main d'un fonctionnaire du service) :

M. Ernest-Louis, 33 ans, chef-comptable aux « Petits-Agneaux ». Mme C..... Disparue au retour du mari. A laissé lettre. Fréquentait le café « A la Marine » avec un jeune homme inconnu dans le quartier. Aspect artiste ou étudiant. Prénom : Georges. Brouillon de lettre déchirée trouvé par M. C..... dans ordures ménagères, écrite par Mme C..... Lisait beaucoup. Passait temps à lire et délaissait ménage, dit M. C..... Mariés depuis 3 ans. Rechercher Quartier Latin ?

(Lettre de Mme C..... adressée à son mari) :

Ernest,

Adieu ! Je pars, j'en ai assez de cette existence sans espace et sans pensée. Oublie-moi comme je t'ai déjà oublié depuis longtemps. Ne cherche pas à me comprendre, tu ne m'as jamais comprise. Adieu.

ANGÈLE.

*

(Brouillon de lettre reconstituée incomplètement par M. C..... et dont les morceaux ont été retrouvés par lui dans les ordures ménagères) :

... de ton Angelot chéri, mon chéri. Tu le sais bien, grand méchant, que ma pensée te suit et te poursuit et que je ne vis que par elle quand je ne vis pas avec toi. Mais je vis toujours avec toi. Je me suis dit.....

..... rien n'est à vivre si on ne peut vivre sa seule vie. J'ai toujours vécu la vie des autres et pour eux, celle qu'ils m'ont faite.....

..... ensemble, attachés par tout ce qui nous lie depuis le jour où je connais ton âme.....

..... de toi. Mais comment le lire devant « lui » ? Oui, je sais, puisque tu me le dis, que j'y retrouverais tout ce qui est notre roman à nous. Tu l'écriras, n'est-ce pas, mon Geo ? Je crois que je saurais le faire. J'ai écrit des choses sur nous qui ne sont pareilles à aucunes autres choses. Oui, il me semble que je saurais. Mais c'est étouffant.....

..... cela sera, ma tête sur ton épaule, serrés devant le beau chemin.....

(Extrait du rapport de l'inspecteur T....., de Dijon) :

La dame C..... habite, depuis le 14 Septembre, l'hôtel R..... où elle est arrivée à cette date en compagnie de M. Georges P....., se disant étudiant, actuellement agent de publicité dans l'entreprise de M. P..... son cousin, honorablement connu dans notre ville. M. Georges P....., 23 ans, travaille régulièrement et son attitude n'a donné lieu à aucune remarque. Mme C....., interpellée, s'est refusée à toute déclaration.

*

PRÉFECTURE DE POLICE
—
Direction de l'Administration
et de la Police Générales

Paris, le 18 Septembre 1893.

J'ai l'honneur d'informer M. C..... (Ernest-Louis) que Mme C..... (Angèle), née D....., a été retrouvée, mais s'oppose à la communication de son adresse.

Le Chef du ..e Bureau
(Illisible).

III. — FUGUE D'ENFANT EN 1887.

(Fiche manuscrite de la main d'un fonctionnaire du service) :

M. et Mme E....., négociants rue Lafayette, nº ... Fils disparu. André, Paul, 15 ans, élève Louis-le-Grand, classe de seconde. Pas rentré après la classe du soir de Mardi. Mme E..... convaincue d'un accident.

Voie publique. Morgue.

Petit pour son âge. Vêtu pantalon gris. Veston gris, béret bleu. Yeux noirs et cheveux châtains. Petite cicatrice au menton.

*

Nous, Rébeillard et Tournon, gendarmes à pied de l'arrondissement de La Rochelle, canton dudit, conformément aux ordres de nos chefs et revêtus de notre uniforme,

Passant en tournée de jour le 15 Avril 1887 au lieudit passage Vénot à La Pallice, avons été interpellés par le sieur

Thomas, pêcheur, lequel accompagnait un jeune garçon et nous a déclaré ce qui suit :

« J'ai trouvé sur le port où il rôde depuis deux jours ce jeune homme que je vous présente, après l'avoir réconforté, car il n'avait rien mangé depuis ce temps, en raison de quoi je m'apprêtais à le conduire à la gendarmerie. »

Ce disant, nous présente le jeune E..... André-Paul, lequel interpellé, déclare : « Je me nomme E... André-Paul, fils de Léon E..... et Sophie E....., née F..... et domiciliés à Paris rue Lafayette, nº ..., négociants au même lieu, né le 16 Février 1870, profession : élève au Lycée Louis-le-Grand à Paris. J'ai quitté le domicile de mes parents le 13 Avril dernier en emportant une somme de 83 francs qui m'appartenait comme étant déposée dans une tirelire qui m'était personnelle. J'ai pris le train jusqu'à La Rochelle où je m'étais rendu dans l'intention de m'engager comme mousse ou de trouver un passage sur un bateau en partance, étant dans l'intention d'être navigateur et de rejoindre les îles Fidji ou toutes autres susceptibles de colonisation où j'étais disposé à me fixer à toutes fins utiles. Pour le moment, je me trouve sans ressources ayant dépensé mes économies et je reconnais me trouver en état de vagabondage ».

*

Note manuscrite : Le jeune E..... André-Paul, rendu à sa famille le 17 Avril 1887.

IV. — UNE FEMME ADULTÈRE EN 1912.

Rue de Courcelles — Paris, le 14 Mai 1912.

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de solliciter de votre haute obligeance une audience en raison d'un événement grave et personnel qui vient de bouleverser ma vie. Ma femme, inexplicablement, a quitté le domicile conjugal. Je veux espérer encore qu'elle n'est pas entièrement perdue pour moi.

Et je désire pouvoir m'entretenir avec le fonctionnaire de vos services qui pourrait être éventuellement chargé de la rechercher.

Je vous prie, monsieur le Préfet, d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueux et distingués.

Théodore I.....

*

République Française
PRÉFECTURE DE POLICE — Paris, le 16 Mai 1912.

Nom et prénom de la personne recherchée : Blandine Léa Zoé I..... (née de T.....).

Age : 25 ans.

Profession : Sans.

Signalement : Brune, grande, très élégante. Photos jointes.

Dernier domicile connu : Rue de Courcelles (Domicile conjugal).

Nom et adresses de personnes pouvant fournir des renseignements : Note jointe et détaillée.

Motifs de la demande de recherche : Demande du mari.

Signature : Théodore I.....

*

(Extrait de la note de M. Théodore I.....) :

...Je ne peux attribuer aucun motif à la détermination de ma femme. Je n'ai appris qu'après son départ et par l'indiscrétion d'ailleurs tarifée d'une femme de chambre (je lui ai remis 1.000 francs pour tout savoir) les rapports que mon épouse semblait entretenir avec un certain M. S....., avocat, dont le nom figure, en effet, au bottin avec cette qualité.

Ma femme que j'ai épousée le 14 Avril 1910 appartient à une famille hautement honorable. Son père, M. de T....., est conseiller à la Cour de N..... Les premiers temps du mariage ont été heureux en dépit de la froideur de caractère de mon épouse. Mais ceci ne m'avait pas inquiété, étant à mon avis un signe de caractère de famille déjà remarqué par moi sur ma belle-mère Mme de T..... J'ignore où, quand et comment mon épouse a pu faire la connaissance de ce

monsieur S..... que sa famille ne connaît pas plus que moi. Il paraît résulter de ce que j'ai appris que M. S..... n'aurait aucune fortune mais une certaine situation au Palais. On le dit très insinuant et plutôt bellâtre. Je n'emploie cette expression que pour la rapporter telle qu'elle m'a été dite et sans lui attacher, malgré les circonstances, un sens spécialement péjoratif.

Cependant, j'estime que pour décider une femme de la famille de M. et Mme de T..... et de son caractère à abandonner ses devoirs, M. S..... a dû mettre en œuvre des moyens particuliers de séduction et employer peut-être des manœuvres dolosives. Ce procédé peut être pratiqué par un homme de loi.

J'admets aussi que mon épouse a pu avoir l'esprit subitement troublé et je demanderai, si elle est retrouvée, qu'elle subisse un examen mental pour déterminer s'il ne conviendrait pas de faire prononcer son internement. Il est impossible que de sang-froid elle ait accepté d'être l'artisan d'un tel scandale qui éclabousse de honte deux familles...

▪

(Extrait du procès-verbal de M. le Commissaire Central de N.....) :

Devant nous, commissaire central de N....., auxiliaire de M. le Procureur de la République, s'est présentée Mme I..... née de T....., laquelle nous a déclaré :

« Je me suis formellement refusée à donner la moindre explication à l'inspecteur qui s'est présenté à l'appartement que j'occupe au Palace de N..... Ayant demandé conseil à M. le Préfet du département qui m'a autorisée à le nommer et qui vous a téléphoné en ma présence pour vous annoncer ma visite, ce haut fonctionnaire m'a recommandé d'aller vous voir. Je tiens à vous déclarer que l'appartement que j'occupe à l'hôtel est à mon nom et que je n'ai de compte à rendre à personne de mes relations. Il est inutile de me questionner au sujet de M. S..... comme l'a fait votre subordonné. Tout ce que je peux dire, c'est que M. Théodore I..... mon mari a écrit à ce monsieur des lettres où il le menace de mort.

Pour éviter ce que mon mari, dans la lettre que vous

me présentez, appelle le scandale et en considération de mes parents, je consens à reprendre la vie conjugale. Mais j'entends qu'elle n'en ait que l'apparence et que je conserve mon entière liberté. J'ai fait autrement ma vie et ceci ne regarde que moi.

*

(Lettre de M. Théodore I..... à M. le Chef de Bureau) :

RUE DE COURCELLES — Paris, le 20 Juillet 1912.

Monsieur,

La bienveillance et l'obligeance que vous m'avez témoignées me font un devoir de vous informer que j'ai reçu des nouvelles de mon épouse à la suite d'une entrevue qu'elle me dit avoir eue avec un magistrat de province chargé de sa recherche.

Je ne sais de quel pays il s'agit, car sa lettre est postée de Paris où un complice, sans doute M. S....., l'a mise à la poste. Mme I..... (si j'ose appeler encore ainsi cette malheureuse) m'écrit en des termes qui me stupéfient et prouvent combien j'avais raison de parler de dérangement cérébral. Elle me dit, ose me dire, qu'elle éprouve à l'endroit de M. S....., qui l'a sans doute suggestionnée, un amour invincible et qui durera toute sa vie. Tels sont ses termes. Ils ressemblent si peu à sa reserve que j'insiste pour un examen de médecins aliénistes. D'autant plus que la malheureuse me propose de rentrer chez moi à la condition d'avoir toute licence de revoir à son gré son amant jour et nuit ! N'est-ce pas folie ? Elle ajoute qu'elle entend profiter des joies de la vie. Elle les avait toutes : fortune, beauté et un mari qui la chérissait. C'est inconcevable. Je demande qu'il me soit permis de faire soigner cette pauvre folle.....

Veuillez agréer, monsieur...

Théodore I.....

*

PRÉFECTURE DE POLICE
—
Direction de l'Administration
et de la Police Générales

Paris, le 23 Juillet 1912.

J'ai l'honneur d'informer M. I..... Théodore, en réponse à sa lettre du 20 courant, que Mme I.... a été retrouvée.

Mais son adresse ne pourrait être transmise qu'à l'autorité judiciaire et seulement dans le cas où cette communication serait indispensable au règlement d'une instance en cours : divorce, séparation, demande de pension alimentaire, dommages-intérêts, liquidation de succession, etc.....

Dans cette hypothèse, M. I..... Théodore devrait me faire parvenir une demande écrite de l'officier ministériel chargé de ses intérêts.

Le Chef de Bureau,
(Illisible).

V. — UNE FEMME A ÉTÉ PERDUE (1907-1934).

(Rapport de l'agent Ligier, N° ..., du XVIIe Arrondissement) :

Étant de service, avons, au cours de notre surveillance, à vingt heures trente-cinq, ainsi que l'agent C....., trouvé sur le trottoir, en face du numéro ... du boulevard des Batignolles, au coin de la rue de Rome, une femme profondément endormie et étendue sur la chaussée. Celle-ci ne paraissait pas en état d'ivresse et elle était revêtue avec élégance.

Celle-ci qui paraît âgée de 16 à 25 ans a été par nos soins conduite à l'hôpital Bichat. Aucun papier d'identité n'a été trouvé sur elle.

Paris, le 11 Août 1907.

*

(Extrait de la lettre de Mlle Marie-Louise Dhelbart [1] à M. le Préfet de Police) :

« ... sur l'invitation qui m'en a été faite par vos services, j'ai l'honneur de vous donner sur mon cas les renseignements

1. Le nom ici est exact.

suivants : Mon nom est Marie-Louise Dhelbart. Je n'ai aucun souvenir des faits qui ont précédé immédiatement mon sommeil. Je ne me souviens pas du pays où j'ai habité avec ma famille jusqu'au moment où je me suis rendue à Paris.

J'habitais un petit château à six heures de chemin de fer de Paris. J'ai été frappée d'amnésie à l'âge de 18 ans, il y a dix-huit mois, à la suite d'une méningite. Mes sommeils léthargiques sont assez fréquents, avec une tendance cependant à s'espacer. Ils durent ordinairement de trois jours à une semaine.

C'est au cours d'un voyage effectué à Paris avec ma tante que cet événement est survenu.

Le château que nous habitions, mon père, ma tante et moi, était entouré d'arbres. Je me rappelle qu'il y avait, aux environs, des prairies.

Après ma méningite, j'ai perdu la mémoire de certains faits. Mon père était écrivain ; historien, je crois. Il travaillait dans sa bibliothèque. Je sais aussi qu'il visitait des monuments. Il était décoré d'une rosette violette.

Le médecin qui me soignait était un ami personnel de mon père qui le tutoyait. On l'appelait le docteur Robert. J'ignore si c'est là son nom ou son prénom. Ma maîtresse de piano était Mlle Linka. J'avais aussi une institutrice ou professeur, chargée de procéder à la rééducation de ma mémoire. Elle se nommait Mlle Carlier. L'architecte du château qui a fait procéder à des travaux de réparations était M. Louvet.

J'avais une femme de chambre, un peu garde-malade, attachée à ma personne qui s'appelait Madeleine. Le jardinier s'appelait Baptiste. »

*

(Extrait de la lettre de Mlle Marie-Louise Dhelbart à M. N....., substitut au parquet de la Seine) :

... Voici les circonstances du voyage au cours duquel j'ai été frappée de sommeil léthargique :

J'ai pris le train en compagnie de ma tante, Madame Herbelet, qui ne m'aimait pas beaucoup, autant qu'il me semble.

Mon père avait, au contraire, beaucoup d'affection pour moi.

Dans le compartiment de chemin de fer, je me souviens que mon père était assis à côté de moi. Mais le train s'est arrêté et mon père est descendu. Ma tante Herbelet était assise en face de moi. Le train est reparti. Je me rappelle une grande gare d'arrivée. Nous avons pris un fiacre. Nous avons dîné dans un restaurant dans le quartier même où l'on m'a retrouvée. Je me suis réveillée à l'hôpital Bichat.

Je me rappelle encore que ma tante Herbelet avait des discussions avec mon père à mon sujet.

*

(Extrait du rapport de l'inspecteur T.....) :

Mlle D..... est arrivée au métro Rome en compagnie d'une infirmière de l'asile Sainte-Anne. Celle-ci l'a laissée devant l'entrée du métro, en lui recommandant de s'y retrouver à quatre heures et demie. J'ai suivi alors Mlle D....., sans qu'elle se doute de la surveillance dont elle était l'objet.

Itinéraire suivi par Mlle D..... : Métro Rome ; rue Cardinet. Arrêt devant le nº 43, où elle a regardé la plaque apposée devant la porte de l'immeuble. Retour du côté des Batignolles, avenue de Villiers, place de Clichy, rue de Douai, rue d'Amsterdam, parc Monceau.

Mlle D..... n'a demandé son chemin à personne et paraissait chercher une maison connue d'elle et oubliée.

Paris, le 12 Septembre 1907.

*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFECTURE DE POLICE

—

Paris, le 14 Septembre 1907.

NOTE
pour Monsieur le Directeur
des Renseignements Généraux

Prière de faire rechercher les nommés Dhelbart, dame Herbelet, demoiselles Carlier et Linka, MM. le docteur Robert, Louvet architecte, et toutes personnes mentionnées

dans le rapport ci-joint, susceptibles de donner tout renseignement sur Mlle Marie-Louise Dhelbart (?).

Le Chef de Bureau,
(Illisible).

*

Etat-civil de la personne recherchée :
Etat-civil supposé : Marie-Louise Dhelbart.
Lieu de naissance : inconnu.
Age présumé : 19 ans et demi.
Résultat des investigations :

Il résulte des rapports des préfectures du Calvados et de l'Orne que les personnes dénommées d'autre part sont inconnues dans ces régions.

Le nom de Dhelbart ne figure pas, d'autre part, dans le répertoire des personnes décorées de la croix d'officier d'Académie ou de l'Instruction publique. Il ne figure pas non plus au répertoire des personnes propriétaires d'une voiture automobile.

Une personne portant le nom de Dhelbart a été retrouvée. C'est M. Dhelbart, sous-préfet de Pithiviers, âgé de trente-deux ans. M. le Sous-Préfet Dhelbart ne connaît aucune personne de sa famille susceptible de donner des renseignements sur les personnes dénommées ou sur Mlle Dhelbart elle-même.

Pour M. le Directeur
des Renseignements Généraux,
(Illisible).

*

(Note manuscrite portée au dossier) :

Toutes les recherches entreprises pour retrouver la famille de Mlle Dhelbart sont restées infructueuses. Celle-ci est internée depuis le 1er Septembre 1907 à l'Hôpital Sainte-Anne.

*

(Extrait d'un certificat médical du service de l'hôpital Sainte-Anne concernant Mlle Marie-Louise Dhelbart) :

... débile mentale, incapable de vie de relation. Susceptible de fabulation inconsciente et réminiscente...

VI. — DEUX ENFANTS AMOUREUX EN 1923.

(Extrait de la lettre de M. O..... au Préfet de Police)

Paris, le 12 Novembre 23

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de signaler à vos services la disparition de mon fils Aristide O..... qui a quitté hier notre domicile où il était venu en vacances pour deux jours. En même temps que lui a disparu également de sa famille Mlle Hélène V..... institutrice adjointe à l'école de L..... (Seine-et-Marne). Cette jeune fille, beaucoup plus âgée que mon fils (celui-ci n'est âgé que de quatorze ans et elle en a vingt-quatre) doit porter une part plus grande de responsabilité dans cette affaire qui fait la désolation de notre famille.

Ci-dessous, quelques détails utiles pour la recherche des deux fugitifs..... . . . .

*

Extrait d'une lettre de Mme V.....) :

Paris, le 15 Novembre 23.

Monsieur le Commissaire de Police,

Ayant reçu hier la visite d'un inspecteur de la police venu enquêter au sujet de ma fille, laquelle serait accusée de s'être enfuie avec un garçon de 14 ans, fils de M. O....., j'ai protesté contre cette accusation, attendu que ma fille a rejoint son poste d'institutrice adjointe le 12 Novembre, au lendemain du jour de vacances à l'occasion de l'anniversaire de l'armistice. Je réserve tous mes droits pour poursuivre M. O..... à l'occasion de ses accusations calomnieuses....

*

(Extrait du rapport de l'inspecteur T.....) :

Il résulte donc de nos investigations que la demoiselle V....., institutrice adjointe à l'école de L....., a été effectivement la maîtresse du jeune Aristide O....., mais que ce n'est pas avec elle que le jeune O..... a pris la fuite. Ce serait en

compagnie d'une jeune fille de la même localité de L..... où il l'avait rencontrée en allant rendre visite à Mlle V.....

Cette jeune fille est actuellement recherchée, mais il a été impossible de connaître son identité. Elle a été rencontrée à diverses reprises en compagnie du jeune O.....

*

(Extrait de la lettre du jeune Aristide O....., au Commissaire de Police de L.....) :

Monsieur le Commissaire de Police,

Apprenant que je suis recherché, ainsi que mon amie Christine D..... et celle-ci étant évadée de la maison de correction d'Y..... et voulant rester unis jusque dans la mort, nous avons décidé de périr ensemble, puisque nous ne pouvons nous unir légalement. Adieu à tous !...

Post-scriptum de la main de Christine D..... :

Je me donne volontairement la mort ainsi que mon ami.

*

République Française
PRÉFECTURE DE POLICE
—
Bureau de l'Administration
et de la Police Générales
—

Paris, le 14 Décembre 24.

Le Chef du Ier Bureau de l'Administration et de la Police Générales a l'honneur de faire savoir à M. O..... que M. Aristide O..... a été infructueusement recherché dans le ressort de la Préfecture de Police.

Le Chef de Bureau,
(Illisible).

(L'on n'a pu savoir si les deux enfants s'étaient donné la mort.)

VII. — UN VIEILLARD AMOUREUX EN 1926.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFECTURE DE POLICE

—

1re Direction
1er Bureau
2e Section

Paris, le 14 Juin 1928.

Nom, prénoms et domicile de la personne qui demande la recherche : René R....., rue des Martyrs, nº ...

Degré de parenté avec la personne recherchée : Fils.

Nom et prénoms de la personne recherchée : Jean Antoine R.

Lieu et date de naissance (ou âge) : Paris, le 7 Avril 1857. 71 ans.

Profession et signalement : Rentier. Marche difficile. Chauve. Barbe blanche.

Dernier domicile connu : Rue des Martyrs, nº ...

Date de la disparition : 10 Juin.

Motifs et demande de la recherche : Affaire de famille.

*

(Notes manuscrites du fonctionnaire qui a reçu M. René P.....) :

Vieillard. Vivait avec son petit-fils et son fils. Parti avec une demoiselle Marthe F..... âgée de 18 ans, bonne chez les époux J....., même immeuble, étage au-dessus. Le vieillard très épris de cette fille. Ne « courait » pas. Les renseignements sur la fille F..... très bons.

*

(Extrait du rapport de l'inspecteur K.....) :

Sur dénonciation du sieur X..... avons retrouvé M. Jean-Antoine R....., boulevard Voltaire, devant le nº ... où est son domicile, lequel interpellé nous a déclaré n'avoir rien à nous répondre, étant majeur *(sic)* et libre d'agir à sa guise. Ayant ajouté qu'il épouserait quand il le jugerait bon la demoiselle Marthe F..... et qu'il nous intimait de ne plus l'interpeller.

VIII. — UNE FEMME ADULTÈRE EN 1930.

(Extrait de la lettre de M. T..... au Commissaire de Police) :

Paris, le 26 Mars 1930.

Monsieur le Commissaire,

Je complète, comme vous me l'avez conseillé lors de notre entrevue d'hier que vous m'avez accordée, les renseignements sur la fugue de ma femme (car c'était bien une fugue, comme vous l'aviez pressenti). J'ai reçu la visite de Mme Francine F..... qui m'a informé que son mari était parti avec mon épouse, ainsi qu'il le lui a écrit dans une lettre que cette dame n'a pas consenti à me laisser, mais où il avoue tout et déclare qu'il ne peut la quitter, celle-ci déclarant qu'elle se suiciderait si son amant la quittait. J'ajoute que ce dernier fait m'étonne, ma femme étant de caractère très indifférent et nullement sentimentale, ni affectueuse. Elle est d'une nature très froide...

*

(Extrait du rapport de l'inspecteur J.....) :

... cette dame a eu alors une crise de désespoir et s'est jetée à mes pieds en me suppliant de ne pas dénoncer sa retraite. Je l'ai informée que celle-ci ne pouvait être révélée sans son consentement, sauf sur Décision de justice. Elle a déclaré qu'elle désirait un double divorce de son amant et d'elle pour régulariser la situation. Celui-ci, M. Robert F..... a confirmé. Il a déclaré que le tempérament ardent et passionné de sa maîtresse laisserait présumer un acte fatal en cas de révélation de cette adresse ou d'entraves à sa situation actuelle...

*

République Française
PRÉFECTURE DE POLICE
—

Paris, le 12 Mai 1930.

J'ai l'honneur d'informer M. T..... que Mme T..... a été

retrouvée mais s'oppose à la communication de son adresse.

Le Chef du 1er Bureau,
(Illisible).

IX. — DEUX ENFANTS AMOUREUX EN 1932.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFECTURE DE POLICE
—

Paris, le 21 Juillet 1932.

Nom, prénoms et domicile de la personne qui demande la recherche : Henri-Eugène U....., boulevard Raspail, n° ...
Degré de parenté avec la personne recherchée : Père du disparu.
Nom et prénoms de la personne recherchée : André-Paul-Jacques U.....
Lieu et date de naissance (ou âge) : Paris, 19 Juin 1917.
Profession et signalement : Lycéen. Taille moyenne, yeux bruns, complet de golf gris.
Dernier domicile connu : Celui de ses parents.
Date de la disparition : 18 Juillet 32.
Noms et adresses des personnes pouvant fournir des renseignements : Ses condisciples du Lycée X.....

*

(Extrait du rapport de l'inspecteur Q.....) :

... Informé par le tenancier de l'hôtel qui s'était étonné de l'âge du couple, nous nous sommes rendus dans cet établissement.....

Le jeune André U..... vivait en concubinage avec la jeune Gilberte G....., âgée de 16 ans, qui avait quitté le domicile paternel depuis six mois (La Rochelle) et avait été elle-même vainement recherchée. Elle se livrait, pour vivre, à la prostitution. Le jeune André U..... a déclaré qu'il avait cherché du travail et qu'il devait être engagé comme chasseur dans un restaurant de nuit. Il s'était présenté, à cet effet, à

l'établissement B...... Il a été informé que je le ramènerais à ses parents en le mettant à la disposition de M. le Commissaire de Police. Il n'a opposé aucune résistance.

X. — UNE FUGUE D'HOMME EN 1932.

(Extrait de la lettre de Mme V.....) :

Monsieur le Préfet de Police,

Mon mari, M. Octave V....., l'homme de lettres que vous connaissez certainement de nom, donnait, depuis quelques jours, des signes de dérangement cérébral. Il a disparu avant-hier en emportant une petite somme d'argent qui est sans rapport avec notre situation de fortune. Une fugue doit-elle être envisagée ? Ce n'est pas impossible, mais je ne sais rien de précis à ce sujet...

*

(Extrait du rapport de l'inspecteur H.....) :

M. V..... nous a répondu qu'il se plaisait dans cet établissement cependant fort modeste où il avait pris pension et où il habitait seul. Il nous a déclaré qu'il recherchait le silence et le repos et qu'il se disposait à se retirer définitivement dans un village dont il a refusé de nous révéler le nom.

*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFECTURE DE POLICE

—

Direction de l'Administration
et de la Police Générales

Paris, le 22 Août 1932.

J'ai l'honneur d'informer Mme V..... que M. V..... a été retrouvé, mais s'oppose à la communication de son adresse.

Le Chef du 1er Bureau,
(Illisible).

XI. — UNE DISPARUE EN 1933.

Notes manuscrites du fonctionnaire qui a reçu M. le Docteur X.....) :

Disparue : Mme Clémence X..... Haute honorabilité. 50 ans. Fugue ne pouvant être envisagée. Vérifié : Pas accident de la voie publique. Attentat ? Aucun soupçon.

Disparition en plein jour. Sortie vaquant à occupations. Achats à effectuer magasins.

Inexplicable pour le Docteur X.....

*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFECTURE DE POLICE
—

Paris, le 18 Février 1933.

NOTE
pour Monsieur le Directeur
des Renseignements Généraux

Prière de faire rechercher Mme Clémence X....., femme du docteur X....., objet des pièces ci-jointes :

Le Chef du 1er Bureau
(Illisible).

Mention en marge : Cette personne, femme d'une célébrité parisienne, a disparu dans des conditions inexplicables.

*

Etat-civil de la personne recherchée : Clémence X....., née H....., à Versailles, le 11 janvier 1883.

Résultat des investigations : Retrouvée au Dépôt. Arrêtée en flagrant délit de vol à l'étalage des magasins du *Printemps*. A refusé de faire connaître son identité, ce qui a motivé son arrestation.

La personne consent-elle à la communication de son adresse ? Mme X..... refuse cette communication à son mari.

Motif du refus : Mme X..... ne donne pas de motif.

Observations : Cas spécial. Il appartient à l'administration Judiciaire de prendre une décision.

(*Dossiers recueillis par* MAURICE CORIEM)

PROPOS D'ALAIN

Jésus et ses douze apôtres, cela faisait treize à table, dans la fameuse Cène telle que Léonard l'a représentée. Ce nombre annonce ici un des plus illustres malheurs. Est-ce de là qu'il est maudit ? Ou au contraire fut-il choisi par la légende d'après une immémoriale superstition ? On distingue toujours, à travers un mythe, une sagesse plus ancienne. Mais quelle est la sagesse, en cette fameuse prédiction ? Je la découvre et je la comprends mieux si je recueille tout ce qu'elle dit. Et voici ce qu'elle dit : sur treize à table on peut parier qu'il y a un mort prochain et un traître certain. Cette remarque est toujours à faire, car les tristes expériences sont volontiers oubliées.

La plus triste des deux s'est trouvée oubliée. C'est celle que l'on peut reprocher, celle qui dépend le plus de chacun ; c'est pourtant la plus utile à penser et la plus utile à dire. Stendhal, dans le sublime commentaire qu'il nous a laissé du tableau de Léonard, oppose la douleur du Christ, qui voit envolé son rêve de pure amitié, à l'indignation des apôtres, qui, à l'exception de l'un d'eux, se lavent de ce soupçon. Effaçons le dieu prophète, qui exténue tout l'homme et concevons seulement un jeune philosophe qui juge ses propres illusions, ou plutôt qui les a toujours jugées. N'est-il pas vrai qu'un tel homme, treizième parmi ses disciples, peut toujours dire aux douze autres : « Je sais qu'il y a un traître parmi vous » ? C'est qu'au vrai il y en a douze, et même treize ; attendu qu'il n'est point d'homme mortel qui ne penche à laisser la foi jurée pour gagner quelque autre chose. Mais on n'ose point penser à cela ; cela semble trop noir. Il faut pourtant y penser, et le sévère avertissement

du maître illumine ce côté de l'âme où se font les vils calculs. Et il est admirable aussi comme les hommes rejettent d'eux ces complots intimes, dès qu'ils les ont découverts.

Ainsi il n'est pas bon, il n'est pas non plus prudent, de dire à douze amis : « Je compte absolument sur vous ». Cela est touchant, certes, mais cela fait qu'ils comptent sur eux-mêmes. Cela endort, selon la méthode du Jésuite, qui croit toujours que chose non nommée n'est point. Et la nature est Jésuite en tous, d'où résultent les homélies agréables, et, par la suite, les plus grands maux. Il faut toujours que la Janséniste raison soupçonne amèrement afin que la pureté soit conquise et reconquise ; car être, elle ne le peut. Cette maxime du Christ est peu citée : « Défiez-vous les uns des autres ». Elle est pourtant bien de celui qui disait à Pierre, au fidèle Pierre : « Avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois. » Cette misanthropie est belle. Le Christ janséniste, le sévère, l'utile, le bon, nous répète en somme que la nature ne fait pas une seule vertu ; car celui qui est fidèle comme la colombe est peureuse, ce n'est qu'une chose qui développe ses propriétés. Et certes, il n'est pas suffisant d'aimer son semblable comme on aime la laitue ou le persil. Cet amour qui ne demande pas mieux, et qui n'est pas difficile sur les preuves, cet amour qui s'attendrit à table est une faible fleur qui ne donne point fruit. On en revient mécontent de n'être pas mécontent. » Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un », dit La Bruyère ; mais c'est une parole d'amateur de pêches.

L'amour est au contraire une sorte d'héroïsme sans preuves, et qui même ne craint pas les preuves contraires, bien plutôt qui les éveille, qui les provoque ; amour bourru, qui sait pardonner parce qu'il a su prévoir. L'amour, comme l'amitié, se nourrit seulement de surmonter, de pardonner, de permettre, d'effacer. C'est en ce sens que je prends le mot d'un ancien : « Mes amis, il n'y a pas d'amis ». C'est entre amis que l'on dit ces choses-là ; et cela délivre chacun d'un petit secret qu'il gardait. Par exemple, l'envie on peut la vaincre ; et ce n'est même pas difficile, parce que l'envie n'est que vanité. Ce qui vaudrait la peine d'être envié

ne dépend que de nous. Seulement il faut diriger un regard franc sur l'envie qu'on éprouve, au lieu de se jeter dans la politesse à l'égard de soi.

On remarque souvent que les cyniques ne sont pas les pires, et que les prometteurs ne sont pas toujours ceux qui tiennent. C'est peut-être que, ne devant rien, les cyniques ont alors envie de donner. Au reste chacun méprise le Pharisien, qui montre ses belles actions comme un arbre ses fruits. Non. Rien n'engage et rien ne sauve, si ce n'est la belle incertitude de soi, la seule qui se change en certitude. Et l'amitié est une périlleuse invention à chaque instant ; ou bien il y a longtemps qu'elle est morte. C'est pourquoi la position la plus favorable de cet animal farouche est de savoir qu'il est aimé par quelqu'un qui le sait indigne. Tout homme est traître ; mais découvert en son secret, et par un ami qui reste ami, il ne peut qu'être fidèle. Et autrement il ne le peut. Beau thème pour l'éternel Banquet.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Conversions et Conclusions.

La question de savoir si André Gide communiste est un converti ou n'est pas un converti figure parmi les problèmes du jour. Bien qu'elle ait tenu une place en ce numéro de la *N. R. F.* où nous descendions tous dans la rue, je la regarderai ici au point de vue principalement littéraire.

Elle se dédoublait il y a deux mois en deux questions : celle de la conversion ou non conversion, sur laquelle Gide a exposé son opinion dans les *Pages de Journal* de 1932 ; et celle du *Roi Candaule* drame communiste, au sujet de laquelle M. Jean Louverné s'est répandu en considérations d'une diabolique ingéniosité.

Voici la première. Mais rappelons d'abord la déclaration de Gide qui sert d'épigraphe à l'article de M. Louverné : « Communiste, de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été, même en étant chrétien. Et c'est bien pourquoi j'eus du mal à séparer l'un de l'autre et plus encore à les opposer. Il a fallu gens et événements pour m'instruire. Ne parlez pas ici de « conversion » ; je n'ai pas changé de direction ; j'ai toujours marché droit devant moi ; je continue. »

Qu'il s'agisse de conversion à gauche ou de conversion à droite, il va de soi qu'on ne peut pas l'abstraire d'un mouvement intérieur. Aucune conversion n'est un commencement absolu : vérité qui tenait déjà toute dans le mot célèbre : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. » Ce mot du Christ dans Pascal, Gide croit entendre Marx et Lénine le lui murmurer. Et dans ce sens on peut dire en effet qu'il n'y a jamais de conversion au sens plein du

mot. Il y a version, ou, si l'on veut, versement, d'un passé dans le sens où il penchait. Où il est, plutôt, censé pencher car ce n'est qu'une fois déversé dans ce sens qu'on sait ou qu'on sent ou qu'on croit qu'il y penchait. La déclaration de Gide n'est exacte qu'en tant qu'elle se ramène à une évidence, l'évidence de la continuité, le fait que toute personne est une continuité. Ou plutôt que toute personne se voit sous l'aspect de la continuité, que toute critique applique à son objet, plus ou moins, une logique du continu.

Ce que je comprends plus mal, c'est : « J'ai toujours été communiste, même en étant chrétien. » Je verrais mieux : « J'ai toujours été communiste, surtout quand j'étais chrétien. » Aucun communiste n'est chrétien, puisque c'est défendu par Moscou. Mais tout chrétien croit à un communisme de droit, rendu impossible en fait par la condition de la nature, de la matière et du péché. Le communisme reste la loi d'une société spirituelle, comme les communautés religieuses, et, dans un monde neuf comme le Paraguay, les Jésuites ont tenté de l'adapter à la société civile. Il y a dans la société chrétienne des îlots de communisme, où l'on prend conscience de ce communisme de droit, où l'on « conclut » en sa faveur : les congrégations religieuses, sociétés de célibataires, pour lesquelles le communisme semble justement fait. « Familles, je vous hais... »

On conclut... J'ai mis le mot entre guillemets, pour lui laisser le sens qu'on lui donnait autrefois, qu'on lui donne peut-être encore, chez Maurras, et qui est dû, si je ne me trompe, à Vaugeois. Conclure, c'était, après avoir réfléchi sur les problèmes de l'ordre et de l'intérêt français, constater qu'ils ne pouvaient être résolus que par la monarchie, et, bon gré mal gré, parce qu'on avait posé les prémisses, enregistrer la conclusion. On se disait : « Quand concluez-vous ? » comme ses parents disent à un garçon de trente ans passes : « Quand vas-tu faire une fin ? » Ni Jules Lemaître, ni M. Charles Benoist ne se sont convertis. Jules Lemaître et M. Charles Benoist ont *conclu*.

Gide est un homme pour qui le problème du salut existe. Cette existence du salut est une existence originellement chrétienne. Ce problème est un problème chrétien. Il est

capable de diverses solutions, ou de diverses approximations, selon qu'on met l'accent sur le salut individuel, sur le salut du petit nombre, sur le salut de tous. Gide a pris une voie où la réflexion sur le salut, la conviction (très nette chez lui et fort calviniste) de son salut, la justification et l'explication de ce salut, l'ont conduit peut-être à *conclure* pour le communisme, dans le sens où l'on *concluait* monarchiquement. Conclusion qui d'ailleurs ne va pas sur une pente de facilité. De ses disciplines est à Gide resté le sens de l'effort, le goût du difficile. La porte communiste où il entre est bien une porte étroite, plus étroite peut-être que la porte chrétienne de Ghéon.

Elle l'est devenue, au moins, plus qu'elle ne le paraissait d'abord. Bien qu'il fût habitué à penser à l'intérieur d'un problème religieux, bien qu'il eût trouvé la conclusion communiste au bout d'une pensée en somme religieuse, la réponse communiste à un *Numquid et tu ?,* Gide a *conclu* politiquement, plutôt qu'il ne s'est *converti* religieusement. Il serait absurde de parler ici Chateaubriand, Claudel ou Rivière. On doit parler Barrès et France. M. Louverné crie au sacrilège quand on compare Barrès et Gide : c'est comparer, dit-il, un pantin avec un homme. Mon Dieu ! excepté M. Teste qui l'avait tuée en lui, nous avons tous de la marionnette en nous : mais précisément les *Cahiers* de Barrès me paraissent un des livres qui exclut le plus nettement ce mot malsonnant de pantin. Le curieux c'est que Barrès parlait presque de France comme notre jeune gidien parle de Barrès, et qu'il ne put jamais croire que France eût « conclu » sérieusement au socialisme. Il soignait simplement, prétendait et croyait Barrès, sa réclame.

Il faut donc distinguer *conclusion* et *conversion*, et je laisse aux exégètes de Gide (à lui aussi, mais moins) le soin de doser avec exactitude la part de l'un et de l'autre. Je crois plutôt à une *conclusion*. Il y a cependant un point par lequel France et lui inclineraient du côté de la *conversion*, ou plutôt de la *diversion*, s'opposeraient à la *conclusion* de Maurras et aussi de Barrès, comme s'opposent, d'ailleurs, gauche et droite, les deux groupes de doctrines. C'est celui-ci.

France et Gide ont trouvé leur croyance politique au bout d'une évolution intérieure, d'une critique intérieure, d'un vide intérieur. Elle correspond, chez deux grands bourgeois, à un dialogue intérieur sur la nature bourgeoise, la société bourgeoise, le genre de vie bourgeois, à une scission entre eux et les autres bourgeois, soit à une *crise de l'intellectuel* plutôt qu'à une crise du citoyen. L'un et l'autre participent plus ou moins au malaise, à la position difficile, de l'intellectuel bourgeois « qui va au peuple » et qui, malgré toute sa bonne volonté et sa loyauté, est pris (c'est le cas de Gide) entre deux feux, ceux de la classe qu'il quitte (Massis) et ceux de la classe dont il ne peut ni ne veut être (Guehenno). France et Gide ont appartenu à des générations où les jeux de l'intelligence existaient, comptaient, faisaient un monde brillant, suffisant, complet, avec des interlocuteurs et un public. Il est exact — trop exact pour les prolétariens purs et pour l'auteur de *Caliban parle* — que le Gide d'aujourd'hui continue un jeu ancien. Lui-même le dit, et on exploiterait volontiers dans ce sens sa profession de continuité.

***

La discussion ouverte au Gide-Club par M. Jean Louverné a ramené notre attention sur le *Roi Candaule*. C'est une pièce toujours fraîche. Gide y a montré beaucoup d'humour intelligent et délicat. Elle appartient à ce théâtre philosophique et mythique, dont Renan a pris la bouture dans Shakespeare, que Gide et Giraudoux ont continué, et dont Curel a exploité un filon plus facile et plus primaire. Malheureusement Gide n'a pas jugé à propos de reproduire dans les *Œuvres* ce curieux recueil d'opinions sur la pièce représentée, qui figurait dans l'édition du *Mercure*. En compensation de cet oubli, M. Louverné nous donne aujourd'hui une opinion 1934, un feuilleton 1934 : le *Roi Candaule* expliqué comme une pièce communiste, que quelques coups de pouce peu importants permettraient, je pense, d'utiliser au théâtre soviétique. C'est bien amusant, quand on pense aux origines de *Candaule*. Gide nous dit que sa pièce

est née, il y a trente-deux ans, un peu « de la lecture d'un article où, plaidant pour la liberté morale, un auteur de talent en venait à blâmer les détenteurs de l'art, de la beauté, de la richesse, les classes dirigeantes en deux mots, de ne savoir tenter l'éducation du peuple en instituant pour lui certaines exhibitions de beauté. L'auteur ne disait point, et se gardait de dire, si le peuple aurait le droit de toucher ».

Il s'agit, (pourquoi ne pas le nommer ?) de Pierre Louÿs qui avait demandé qu'on exhibât au peuple, sur le théâtre, une femme nue parfaitement belle. Octave Mirbeau devait penser (?) quelque chose d'analogue quand il disait : « Le peuple a droit à la beauté. » En réponse à quoi Gide écrivit *Candaule*. Le « peuple » abstrait de Louÿs et de Mirbeau, il l'a appelé Gygès, il a appelé les classes dirigeantes Candaule. Le *Roi Candaule* fait partie d'un dialogue avec Pierre Louÿs.

Exactement un dialogue au sein de cette bourgeoisie alexandrine, qui avait triomphé depuis dix ans avec *Thaïs* et *Aphrodite*, où Gide faisait sa partie d'artiste fervent, effaré, réticent, merveilleusement critique, et où il se souciait fort peu du communisme.

On notera cependant — bien que Gide n'indique pas cette filière — qu'on était, avec les Universités Populaires, le peguysme, l'halevysme et le sorelisme, au plein du mouvement qu'exprimait ce verbe : aller au peuple. Candaule est un class' dirigeant (comme disait le petit Bob) qui va au peuple. Et quand Gide lui-même insinue qu'il n'est pas impossible de voir dans sa pièce « la défaite, le suicide presque, d'une aristocratie que ses trop nobles qualités vont démanteler à souhait, puis empêcher de se défendre » cela aussi paraît bien dans l'atmosphère de 1902. Mais si personnellement Gide s'intéressait là-dedans à une cause, c'était à la cause de cette aristocratie, dont il était, dont il est plus que jamais par « ses trop nobles qualités ». Interprétons, si l'on veut, ce mythe ductile, complaisant, délicieux, comme celui du bourgeois aux nobles qualités, qui fait le lit du peuple, et qui y met sa femme.

Mais ce mythe indiquait-il un Gide communiste ? Ou le contraire ? Même aujourd'hui, le roi Candaule, ce serait un surnom possible pour André Gide. Comme dirait M. Van-

derem, son communisme ne gygésise pas : il candaulise. On notera que parmi les opinions de critiques qu'il a publiées avec sa pièce, il y en a une qui tranche sur le chœur des railleries, et qui prend *Candaule* fort au sérieux. C'est celle de Charles Maurras (cité par M. Louverné lui-même) lequel écrit : « M. Gide a confié, non des symboles, mais des allusions politiques profondes à ce petit drame de philosophie naturelle. » Parbleu ! Dans ce drame Maurras était chez lui, et je crois bien qu'il y est encore.

Il était chez lui d'abord comme camarade de génération de Louÿs et de Gide. Il n'avait pas de peine à rattacher le mythe du *Roi Candaule* à une filière de mythes politiques qui se commandaient, et dont le premier est le *Caliban* de Renan. *Candaule* regarde vers *Caliban*, qui le précède de vingt-deux ans, plus encore que vers l'article de M. Louverné, qui le suit à trente-deux ans. Les deux sujets sont pareils : Caliban succède à Prospero comme Gygès à Candaule ; Caliban et Gygès sont le peuple, Prospero et Candaule une aristocratie à fin de bail ; Prospero et Candaule ont été trop bons ; ils ont oint vilain avec une générosité et une prodigalité absurdes. Le vilain a pour lui la force, comme Bonaparte, il aura bientôt le droit, et tout ira bien pour l'État. Candaule avait perdu le sens de la propriété. Il croyait que la propriété c'était le vol : ce des Esseintes avait lu Proudhon. Il voulait restituer ! Mais quand on commence à restituer, on ne sait pas où cela finira. Gygès, lui, restaure la propriété, et d'abord celle de sa femme, à qui très brutalement il ramène un pan de vêtement sur le visage. « Un gouvernement doit résister, je résisterai. Après tout, les gens établis et moi, nous avons des intérêts communs. Je suis établi comme eux ; il faut que cela dure. La propriété est le lest d'une société ; je me sens de la sympathie pour les propriétaires. » Qui parle ainsi ? Ce pourraient être les derniers mots de Gygès. Mais c'est Caliban, chez Renan, qui les dit.

En second lieu, si M. Louverné peut voir un mythe soviétique dans le *Roi Candaule*, Maurras pouvait y voir et peut y voir encore un mythe maurrassien. Qu'est-ce que Candaule ? Le libéralisme pur. A quelle vocation Maurras

a-t-il l'habitude de comparer le libéralisme ? A la vocation du cocuage. L'auteur du mythe des *Serviteurs* a dû envier à Gide son mythe du *Roi Candaule*, qui prendrait place exactement dans le *Chemin du Paradis* comme une apologie de l'ordre, de la propriété, de la subordination et de l'exclusion. Pour Maurras le *Roi Candaule* serait l'antidote de *Caliban*. Il s'encadrerait à point dans la génération qui, après 1893, réagit contre Renan. *Caliban* allait en effet vers une conclusion démocratique : l'auteur de la *Réforme intellectuelle et morale* y rétractait à peu près la *Réforme* de 1872 en 1888, jugeait la démocratie sortable, le règne de Caliban possible et même avantageux. Caliban était déjà un mythe du ralliement, il disait aux aristocrates intelligents : résignez-vous, ou vous êtes perdus ! Au contraire, le *Roi Candaule* leur conseillerait : soyez durs, mes frères, et défendez-vous ; autrement vous serez cocus, battus, perdus, confondus.

C'est une thèse contraire à celle de M. Louverné. Mais, de ce côté conservateur ou du côté communiste, le *Roi Candaule* n'en vaut pas moins. Au contraire ! Claudel a dit de Gide que son esprit était sans pente. Le *Roi Candaule* serait un mythe sans pente. du temps où Gide en effet était sans pente, ou n'avait qu'une pente modérée. Comme Claudel a récrit *Tête d'Or* ou *Violaine*, Gide, qui a maintenant trouvé une pente rapide, n'a plus, démaurrasisant son *Roi Candaule* 1902, qu'à récrire, sur le plan Louverné, un *Roi Candaule* 1934, nettement communiste. Ou un *Roi Gygès*, suite du *Roi Candaule*, quelque chose comme le quatrième acte du *Repas du Lion*, ajouté par Curel vingt ans après la pièce, qui est apporté par l'histoire même de ces vingt ans.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DES ROMANS

LE CHANT DU MONDE, par *Jean Giono.*
AMBASSADEUR DE FRANCE, par *Bernard Barbey.*
L'INSTINCT DU BONHEUR, par *André Maurois.*
AMOUR SANS PAROLES, par *Gabriel d'Aubarède.*

Les dons de M. Giono sont de ceux que l'on ne peut méconnaître. Ils frappaient dès son premier livre, et, depuis, se sont manifestés chaque année. Il ne semble pas pourtant que les livres qui suivirent *Colline* aient tout à fait comblé l'attente qu'avait fait naître ce début [1]. Je ne sais trop ce qui décevait en eux : l'affirmation d'un procédé, peut-être, l'exploitation d'une veine, une philosophie un peu facile, une rhétorique trop complaisante. Mais si, je le sais bien : c'était cette abondance de gestes, cette simplicité ponctuée de coups de cymbales, ce *bel canto* coupé de tyroliennes, et ce bruyant attendrissement.

Je me le dis nettement aujourd'hui, où presque rien de tout cela ne me gêne dans *le Chant du Monde.* S'agit-il donc d'un livre à part dans l'œuvre de Giono ? Ce sont les mêmes éléments, les mêmes tendances, le même art que dans les autres romans. Mais il s'agit d'un livre où qualités et défauts s'associent si bien qu'on ne peut les distinguer, où les défauts mêmes servent l'auteur, où tout à coup l'on ne peut plus parler de défauts.

Il s'agit d'un livre où l'abondance s'est faite ampleur et puissance ce qui n'était trop souvent que simulacre

1. Je ne veux pas dire qu'ils n'offraient pas d'aussi belles pages, et souvent même de plus fortes : la première partie du *Grand Troupeau* par exemple.

ou recherche de la puissance. C'est un large livre, plein de rumeurs et de présences, où tout, héros, décor et drame, se trouve transfiguré par un vrai souffle épique.

Car il n'est plus question d'hommes, dans ce livre, mais de héros, fils de dieux ; ni de la Durance ou de Manosque, mais du Fleuve et de la Montagne ; ni d'hier, d'aujourd'hui ou de demain, mais de tous les temps.

C'est Ulysse qui part à la recherche de Télémaque, et l'on perçoit constamment au cours du livre le bruit de la mer intérieure. Ou c'est encore le léger Lemminkäinen, du Kalevala, qui va courtiser la fleur de Saari :

Si je ne suis pas beau de race,
Pas très noble par ma famille,
Je charmerai par ma prestance,
Séduirai par ma fière allure.

Et ce sont les mêmes thèmes de jeunesse, de rivalité, d'imprudence et d'enchantement, qui soutiennent les légendes grecques et finnoises. Il faut que le livre de M. Giono ait une force peu commune pour ne pas être écrasé par de tels souvenirs.

Que l'on puisse y trouver parfois une note sentimentale trop appuyée, et certain mécanisme de composition, cela compte pour peu quand un livre comme celui-là garde, pendant plus de trois cents pages, un cours à peu près sans défaillance. Des épisodes sans cesse renouvelés s'incorporent naturellement à l'histoire. Histoire, personnages et nature, tous les éléments du livre sont intimement associés dans une grande vision panthéiste, qui n'est certes pas nouvelle dans l'œuvre de M. Giono, mais qui n'avait pas encore atteint à cette plénitude.

***

Ambassadeur de France, de M. Bernard Barbey, propose un esprit et un art bien différents de ceux de M. Giono. On est attentif, dès les premières pages, à la délicatesse du dessin et à la discrétion des moyens. On s'en lasserait sans doute, si l'on ne sentait assez vite le trouble, l'amertume et parfois la cruauté que contient cette élégance de ton.

De tels caractères faisaient déjà le prix de *Toute à tous* et des belles nouvelles de *la Maison d'illusions*. Mais ils se manifestent plus sensiblement dans ce nouveau livre, soit que le sujet l'ait exigé, ou que l'auteur, de son plein gré, se soit livré davantage, soit que, parfois incertain devant un de ses personnages, il ait trahi tels soucis, qu'un dessein plus ferme eût tenus secrets.

Ambassadeur de France n'offre pas l'harmonieuse unité des œuvres précédentes de M. Barbey. Plus vaste, plus dramatique, plus émouvant, il laisse deviner que l'auteur, dans le cours du livre, a changé d'attitude à l'égard de ses personnages. Son livre s'élargit. Parti d'une réserve quelque peu ironique, il aboutit à la pitié.

Au reste, cet approfondissement d'un personnage et d'un sujet va dans le sens de l'évolution que suit M. Barbey depuis son premier livre. Il semble qu'il tende de plus en plus à chercher la secrète misère où un homme révèle un visage inconnu de tous, sinon de lui-même, qui ne connaît guère que celui-là. Riche, célèbre, entouré de soins affectueux, le héros d'*Ambassadeur de France* se glisse régulièrement dans une maison de bains publics, où il n'est plus rien qu'un être anonyme, seul, veule, mais délivré. Ce sont là d'admirables pages ; la suivante les dépasse encore : guetté, surpris dans ces lieux par sa femme, le triste grand homme regagne à son bras la maison, pleurant, silencieux.

Mais cet approfondissement, légitime en soi et généreux, paraît avoir amené dans le roman certain déséquilibre. C'est peut-être que tous les personnages n'en bénéficient pas également, qu'ils ne s'y prêtaient pas, qu'ils sont moins riches et moins complexes que le personnage central. Celui-ci prend soudain tant d'importance, qu'il nous détourne quelque peu des autres. Quand la colère, la douleur ou le dégoût de soi le font crier, les passions des autres apparaissent un peu comme des passions d'élégie. L'attention qu'on leur a longtemps prêtée, il semble que ce fut à son détriment. Et l'on se prend à rêver d'un drame plus nu, plus âpre, où ne subsisteraient que deux figures : celle du héros et celle de sa femme.

Opposée à la figure un peu mauriacienne du héros, celle

de la femme est traitée dans un rare jeu de nuances. Cruelle à force de bonne volonté, si claire qu'on ne peut rien lire en elle, elle donne à chacun ce qu'il attend et le donne avec si peu de foi que le don reste vain. Tout sentiment, dès qu'il l'effleure, perd son nom. Veut-on parler de son dévouement, de sa délicatesse, de sa sensualité ? Tout aussi bien et en même temps, elle en offre la parodie et la satire.

La figure ravagée, lamentable et pourtant noble du héros montre assez comment s'élargit l'ambition de M. Bernard Barbey ; celle de la femme, comment s'affermit la sûre et discrète audace de *Toute à tous*.



Sur un thème émouvant, M. André Maurois a construit un roman qui parvient mal à toucher. Pendant vingt ans, une femme n'ose dire à son mari qu'il n'est pas le père de *leur* enfant ; et lui-même n'ose dire qu'il le sait. C'est que l'un et l'autre s'aiment et qu'ils ont lentement édifié une sorte de bonheur, qu'ils tremblent de voir disparaître. Et, sans doute, il s'agit moins d'un amour que d'une tendre association, et moins de bonheur que d'engourdissement. Mais enfin ce ne sont pas des modèles, que M. Maurois entend nous proposer, et les mensonges, la faiblesse, la misère de ses personnages nous désarment et devraient nous atteindre. Aussi bien ne sont-ils pas seulement poussés par un instinct égoïste, mais encore par une pudeur, par une délicatesse véritables, par la crainte, pour chacun d'eux, de détruire la paix de l'autre et l'œuvre commune. Cela, M. Maurois l'a bien exprimé et je suis persuadé qu'il l'a mieux encore senti.

Mais une telle histoire réclamait, me semble-t-il, une extrême nudité, une pureté de ton constante, et le refus d'un romanesque trop facile. Elle eût pu nous émouvoir ainsi d'une façon presque intolérable. Il semble que M. Maurois ait manqué de confiance dans la vertu dramatique de son sujet. Il a cherché à le mettre en valeur par une suite de coups de théâtre, si régulièrement amenés qu'à chacun d'eux, on prévoit un peu le suivant ; par l'introduction de comparses, plaisants, mais sommaires ; par une seconde

intrigue, qui, sans doute, déclenche la crise essentielle, mais qui pourtant lui nuit et trahit trop nettement son office. Enfin il a voulu agrémenter son histoire par la peinture des mœurs, des soucis, des ambitions d'une société périgourdine. Est-ce une peinture conventionnelle ? Je suis prêt à admettre, sur la foi de l'auteur, qu'il existe encore un monde pour qui le fait d'être reçu dans certains salons présente une importance. Ce dont je suis à peu près sûr, c'est que le drame qu'expose M. Maurois ne pouvait que souffrir d'être mêlé à de telles préoccupations.

M. André Maurois est allé chercher trop loin ce qu'il aurait dû tirer de son seul sujet, d'un sujet (c'est là le prix véritable du livre) que lui inspiraient une sensibilité très fine, et une attitude compréhensive, patiente, prête à la sympathie, toujours discrète.



Il ne me semble pas que l'on ait assez parlé du dernier livre de M. Gabriel d'Aubarède, non pas le meilleur, mais le plus important qu'il ait écrit : *Amour sans paroles*. J'ai moi-même tardé à le faire, gêné par certains éléments du livre, qui me paraissent en gâter l'accent. On serait tenté de le rapprocher par là du roman de M. Maurois, auquel il fait songer encore par son thème très humain : celui de l'impuissance à exprimer l'essentiel.

Pourtant M. d'Aubarède, à l'encontre de M. Maurois, a voulu traiter ce thème dans une grande nudité. C'est un homme qui raconte son histoire, et ne veut conter qu'elle, un malade qui avoue son mal. Et il y apporte souvent, dans la première partie, une sourdine dans la plainte, qui nous livre à sa cause. Mais cette justesse de ton et cette réalité d'un mal rendent plus sensibles les erreurs qui suivent : artifices, tendances à la déclamation, manque de rigueur du récit, manque d'intérêt des personnages secondaires.

On pourrait dire de ce livre, comme de celui de M. Maurois, qu'il semble avoir été construit pour illustrer un thème, si naturel, si familier pourtant que ce thème soit à l'auteur.

MARCEL ARLAND

PERSPECTIVES DE PHILOSOPHIE MODERNE

« Que la postérité dise à l'ouverture de notre Dictionnaire : tel était alors l'état des sciences et des beaux-arts. Qu'elle ajoute ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, et que l'Encyclopédie devienne un sanctuaire où les connaissances des hommes soient à l'abri des temps et des révolutions. Ne serons-nous pas trop flattés d'en avoir posé les fondements ? », lit-on dans le Prospectus de l'Encyclopédie. Les *Recherches Philosophiques* dont le troisième volume vient de paraître, tout en ayant des visées infiniment plus modestes, pourraient en quelque sorte prétendre au titre d'Encyclopédie Philosophique. Mais, à la différence des Encyclopédistes, les auteurs des Recherches Philosophiques ne me semblent pas tout à fait sûrs de travailler pour la postérité. Ils ont bien moins la conscience d'avoir fait quelque chose de durable, d'avoir posé des fondements, que d'avoir travaillé pour une durée toujours limitée, pour l'actualité, pour le temps qui se renouvelle. Aussi n'est-ce pas un sanctuaire que forment les *Recherches Philosophiques* — à moins qu'on ne songe à un sanctuaire infiniment mobile et qu'il faudrait refaire tous les ans — mais on pourrait bien plutôt les comparer à un navire dans lequel se seraient embarqués des aventuriers, qui vont à la conquête des « transcendances », des « réalités supérieures dont il serait vain de vouloir se passer ». Ils sont tous remplis « du caractère dramatique et pressant de cette recherche ». Et ce qu'on leur demande se réduit en somme à ne pas voguer à la dérive. « Nulle part il ne convient davantage de garder son sang-froid qu'en métaphysique, nulle part il ne faut un jugement plus affranchi et plus sobre ». Toutefois il ne

faudrait pas que le jugement affranchi et sobre détournât de toute métaphysique. « On ne supprime pas les problèmes en s'en détournant, et puisqu'on est engagé quoi qu'on fasse, il faut faire preuve de décision ».

Les collaborateurs des *Recherches Philosophiques* sont donc engagés dans un voyage qui doit les mener jusqu'aux transcendances. Mais sur quoi se fondent-ils, quand ils croient pouvoir les atteindre ?

La question concerne particulièrement, il me semble, la philosophie actuelle allemande, et nous ne croyons pas pouvoir faire mieux, pour essayer d'y répondre, que de partir de deux essais publiés dans les *Recherches*, l'un de Gabriel Marcel sur Karl Jaspers, l'autre de Jean Wahl sur Heidegger et Kierkegaard.

Jean Wahl nous fait remarquer à propos de Heidegger que la réflexion de celui-ci « est souvent la « réflexion », en un penseur pénétrant, profond, des idées kierkegaardiennes». « Nous voyons ici un des traits les plus frappants de la philosophie allemande d'aujourd'hui, continue Jean Wahl ; qu'il s'agisse de Barth, de Heidegger, de Jaspers, nous sommes en présence d'esprits dont la pensée a été fécondée par celle de Kierkegaard. Rien de plus frappant que cette répercussion des secrètes expériences d'un individu solitaire, et qui n'est pas avant tout un philosophe, sur un vaste mouvement d'idées... »

La philosophie allemande contemporaine semblerait donc plutôt être le résultat de réflexions relatives à des expériences faites par d'autres penseurs — individus solitaires — que l'aboutissement d'expériences que le philosophe aurait faites lui-même. Les « individus solitaires » eux-mêmes n'auraient pas su ou n'auraient pas voulu formuler leurs « secrètes expériences » de manière à ce qu'elles pussent se concevoir et se fixer en dehors de la personnalité du penseur. Ils auraient pour ainsi dire, laissé cette tâche aux philosophes de notre temps, qui, eux, ont formulé en termes de philosophie ce qui n'était d'abord qu'une révélation des sentiments d'une âme individuelle. Ainsi seraient-ils « originaux » dans la forme plutôt que dans le fond, dans leur manière de formuler et de systématiser des

idées que dans les idées ou dans les sentiments mêmes.

On pourrait parler en ce sens d'une période « théologique » en philosophie, et ce ne serait pas seulement une analogie. En effet, dans les sentiments dont s'inspirent les philosophes allemands l'expérience religieuse entre pour une large part. C'est aussi pourquoi Jean Wahl peut fort bien se demander ce qui resterait de la philosophie de Heidegger, « si on en éliminait toute théologie, toute idée religieuse », de même que Gabriel Marcel pourra parler, au sujet de la philosophie de Jaspers, d'une « laïcisation » de notions religieuses.

Pourtant ce qui distingue essentiellement ces théologiens d'un nouveau genre, c'est que n'ayant pas retrouvé la foi, ils semblent en quelque sorte être à la recherche d'une religion ou de religions dont ils puissent faire « une science divine » ou simplement une philosophie. Mais qu'est-ce qui pourra fixer leur choix ? Gabriel Marcel, dans son Essai, se demande si Jaspers, en admettant qu'il se fût inspiré d'une expérience religieuse autre que celle sur laquelle il se fonde dans sa philosophie, n'aurait pas abouti à une philosophie toute différente. Quelle est en effet l'expérience antérieure pour laquelle il faut se décider ? Ne pourrait-on pas, pour faire une philosophie, partir aussi bien de Nietzsche que de Kierkegaard ? Quelles sont les confessions antérieures dont devra s'inspirer le philosophe contemporain ? Quelles sont celles qui vaudront pour moi quand je fais une philosophie ? Peut-on établir un canon d'expériences vitales ? Y a-t-il des expériences d'une valeur absolue ? Cela supposerait que de toutes les expériences humaines, il y en eût certaines qui fussent pour ainsi dire les vraies, qu'il y en eût par exemple qui nous fussent confirmées par quelque révélation, ou reconnues de quelque façon comme seules valables ?

Ainsi le choix serait fixé. Mais c'est ce que Heidegger et Jaspers de toute évidence ne sauraient admettre. Ils disposent en maîtres des sentiments que d'autres avant eux ont éprouvés. Et c'est cette liberté de choix qui est essentielle à leur philosophie. Aussi pourront-ils prendre à leur compte tel sentiment ou tel autre qu'ils puiseront dans l'ensemble des expériences chrétiennes, à l'exclusion d'autres sentiments qu'ils n'auront pas accueillis.

« Mon jugement est mon jugement, dit Nietzsche, et il ne se trouvera pas facilement quelqu'un d'autre qui y ait droit ». Le philosophe en formulant ses jugements fera acte de confession. Mais ici précisément il s'agit d'une ou de confessions faites par d'autres. Et qu'est-ce qui va régler les préférences ? Qu'est-ce qui nous garantira que telle confession ne pourrait pas être remplacée par une autre, que le philosophe n'aura pas connue, ou qu'il n'aura pas su faire sienne ?

On pourrait en ce sens parler d'une certaine disponibilité de motifs religieux, littéraires et métaphysiques que le philosophe saura formuler sous forme d'idées qui s'enchaînent. Ces motifs lui ont été transmis. Ils constituent un patrimoine dans lequel le penseur pourra librement puiser pour faire une philosophie. Cette philosophie sera alors certainement son œuvre. Mais son apport consistera avant tout en ce qu'il aura su rendre, sous une forme philosophique, ce que d'autres avaient expérimenté d'une manière plus immédiate. A-t-il renouvelé l'expérience lui-même ? Ce n'est pas sûr. Il pourra avoir intégré dans son système des éléments de religion, sans être devenu religieux.

Le philosophe contemporain en Allemagne restera donc toujours plus ou moins historien, ce sera l'homme du « comprendre ». C'est aussi pourquoi, tout en faisant de la théologie, il demeurera au fond de lui-même un incrédule.

Il semble donc qu'il soit infiniment plus facile pour notre temps de produire des philosophies que des philosophes. On a réappris l'art de faire de la métaphysique. Et c'est à Husserl qu'on en est avant tout redevable. De même que c'est surtout à Dilthey que l'on doit, en Allemagne, de savoir dégager les valeurs vitales des philosophies et des religions d'un autre temps. Avec Dilthey on a appris à utiliser les larges disponibilités que nous a léguées le passé, en remontant jusqu'aux expériences philosophiques ou religieuses qui en forment le fond. Vint Husserl, qui réapprit à ses contemporains l'art de philosopher, se refusant toutefois à exercer son art sur ce que la philosophie contient de plus particulièrement humain. Et c'est cet art qu'ont développé ses successeurs, de manière à pouvoir rendre, dans

des concepts philosophiques rigoureusement développés, les « mystères » de la vie. Mais ces « mystères » de la vie, ils les trouvaient déjà révélés ou exprimés chez d'autres qu'ils considèrent comme leurs précurseurs. Et c'est ainsi qu'en quelque sorte ils sont redevenus historiens tout en ayant réappris l'art de faire de la philosophie.

Il y a le moi, il y a moi. La recherche du moi ne nous suffit plus. On ne veut plus d'un moi qui serait celui de tout le monde et de personne. Il faut que je me retrouve, moi, dans le moi tout court, que le philosophe s'y retrouve tel qu'il est avec toutes ses angoisses et sa passion. Il veut que le moi vive. Et pourtant il hésite, n'osant pas parler en son propre nom. Le moi vivant, il le cherche quelque part dans l'histoire. Le moi vivra, mais d'une vie historique, de la vie d'un autre ou de plusieurs autres, du souvenir d'une vie.

Mais entre le moi et moi n'y a-t-il pas place pour autre chose. Et cette autre chose ne serait-elle pas l'homme ? On le retrouve un peu partout dans les essais que publient les *Recherches philosophiques*. Tantôt il se cache sous la forme de « on », ou de « nous » ; tantôt il parle en son propre nom, quelquefois à la fin d'un essai, quand toutes les questions de l'existence, du moi, du temps et de l'éternité ont été discutées. Seulement il semble mal à sa place dans une philosophie. L'homme ne serait pas une conception philosophique. Du moins il a cessé d'en être une à partir du moment où, dans la philosophie moderne, un moi, à la fois démesurément grossi et réduit, a pris sa place. Devant ce moi, son propre moi, il n'est plus que le modeste représentant d'une espèce zoologique. Pourtant le philosophe ne saurait en rester à ce moi surhumain ; il voudra parler en son nom propre ou faire parler un autre à sa place. Et ainsi moi et le moi, le « petit » et le « grand » moi chercheront à se rejoindre. De là naîtront les conflits. Mais entre le « moi inhumain » et le « moi trop humain », n'y a-t-il pas place pour l'homme ? Et serait-ce trop s'avancer que de s'attendre à ce que de leurs expéditions lointaines, nos voyageurs nous rapportent une « anthropologie » ?

BERNARD GROETHUYSEN

NOTES

LE ROMAN

LES TRAQUÉS, par *Michel Matveev* (Éditions de la N. R. F.).

Toute une littérature se constitue actuellement en Europe, de livres dont la valeur n'est plus dans ce que l'auteur ajoute d'expérience, de subtilité ou de qualité à un récit, mais uniquement dans le choix des événements qu'il rapporte. En termes de cinéma, je dirais qu'à côté d'une littérature de photographies commence à se constituer une littérature de montage. C'est celle de pays auxquels une vie particulièrement violente (Russie, Europe centrale, Chine, certaines parties des Etats-Unis, — Espagne bientôt peut-être) donne le tragique à profusion ; ce fut aussi, dans une certaine mesure, la littérature de guerre de tous les pays. Il n'y a pas un seul bon livre de guerre écrit pendant la guerre par un romancier de la paix ; écrire dans la paix, c'est lui arracher son tragique caché ; dans la guerre, tirer du tragique ses éléments inconnus ou étrangers. La phrase fameuse du jeune russe qui vient de lire *Crime et Châtiment* : « Tant d'histoires pour une vieille femme ! » n'est pas plus bête que ne le serait une critique esthétique d'un roman de ce genre. (De même, sur un autre plan, s'apercevra-t-on bientôt de la valeur des *Misérables* ; dès qu'on cherchera dans ce livre ce qu'il est, au lieu d'y voir un roman psychologique manqué.)

Cette littérature implique d'abord une esthétique. La faiblesse de tous ces livres, et de celui-ci, dès qu'ils échappent au souvenir (la force de Dwinger est d'avoir franchement écrit un journal) est que leur domaine semble à peine conciliable avec le récit. Volontairement ou non, leur rythme ignore le temps.

Les Traqués sont une suite de tableaux coordonnés par une fatalité. Et leur caractère essentiel est dans l'opposition des moyens dont l'écrivain se sert pour exprimer cette fatalité dans l'instant et dans le temps.

Dans l'instant, ces moyens sont aigus. Matveev dispose de l'illusoire impassibilité qui permet de raconter des faits atroces avec rapidité et sans intervenir dans le récit, qui donne à ces faits un perpétuel caractère de raccourci ; ce raccourci lié à ce qu'il exprime, (exprimé presque toujours jusqu'ici tout autrement), donne avec force la sensation d'une domination complète du drame par l'auteur, mais par un auteur invisible ; et permet, d'autre part, l'intrusion soudaine d'éléments inattendus qui donne aux romans l'étrange indépendance par quoi vit une fiction.

Dans le temps, ces moyens sont beaucoup plus faibles. Seul, le récit donnerait à cette conscience oppressante d'une fatalité l'unité qu'elle appelle. Mais ce récit qui ignore le temps aboutit, ici comme dans le roman russe de la période de guerre civile, non à une durée mais à des scènes. L'auteur semble moins obsédant qu'obsédé, comme si l'obsession exercée sur le lecteur ne pouvait venir que d'un monde pleinement dominé ; mais c'est la loi fondamentale d'un tel monde de n'être pas dominé. Le jour où Matveev substituera à ses souvenirs ou à ses impressions une volonté préméditée, il écrira un livre exceptionnellement poignant. Aujourd'hui, il apporte en France un son qui n'y a guère été entendu :

Oui, l'adresse c'est : Chmercovici, à Jassy... Chmer-co-vi-ci ce n'est pas difficile, n'est-ce pas ? Vous me demandiez qui est la dame aux cheveux jaunes ? Son mari est dans la chambre là-bas... On le torture. Elle est certainement folle. Quand on bat quelqu'un, dans chaque cri elle croit reconnaître la voix de son mari. Voilà dix jours qu'elle ne mange ni ne boit, mais pas du tout. Oui, elle croit entendre la voix de son mari, ses cris ; l'autre jour, on a battu une femme (ça vous retournait le ventre, c'est comme si on avait gratté du verre), elle tournait la tête comme un pantin !... La femme qui est à côté d'elle est devenue son amie ! Elles ne se parlent jamais. Seulement quand l'autre devient trop inquiète, son amie lui caresse les cheveux. Elles sont toujours ensemble.

Le premier coup parti l'a aidé à tirer les autres. Et pour se tuer il n'avait pas le temps de réfléchir, d'avoir peur.

*
* *

Ici, c'est autre chose. Les torturés tiennent jusqu'à l'épuisement complet, ils se suicident rarement, même quand ils ont un moyen de le faire. Pour le suicide aussi, il faut un petit peu d'aisance, une certaine liberté, la solitude et surtout beaucoup d'estime pour soi-même. Je ne crois pas qu'on se tue par dégoût pour soi-même.

Nous ici, les prisonniers abîmés de la préfecture, nous la laissons cette estime avec le col, la cravate et les lacets à la porte même, nous ne croyons plus à son existence. Nous ne voyons ici que nos inquisiteurs, ils sont lâches, bestiaux, hypocrites, instables. C'est la charogne qui nous couvre et qui nous contamine de sa lâcheté.

Voilà le ton. Il implique une attitude : l'homme est un animal inconnu qui a cru se connaître dans la quiétude. Que le drame s'engage, et il découvre sa puissance de rêve, sa folie spécifique. La Dame-Linceul, les émigrés juifs qui dans l'attente de la torture inventent la flotte américaine qui vient les conduire dans un pays de Cocagne et de salles de bains... Sous tout ce fantastique à base de vérité est tacitement engagée, comme chez Dwinger, comme dans tant de romans russes, une notion de l'homme. Trouble, non élucidée encore, violente, incertaine, aventureuse comme celle de la Renaissance et peut-être féconde comme elle ; la plus féconde, en tout cas, de toutes celles qui nous pressent sourdement.

ANDRÉ MALRAUX

*
* *

UN MORT TOUT NEUF, par *Eugène Dabit* (Editions de la N. R. F.).

La métaphysique étant ce qui vient après la physique — si le rudiment que l'on m'enseigna jadis à l'école demeure toujours exact — j'appellerais volontiers « métapopulisme » ce qui vient après le populisme, qui en est fort différent et dont Eugène Dabit nous donne l'idée dans son dernier livre : *Un mort tout neuf.* Le populisme peignait « la basse classe ». Je le dis en empruntant cette affreuse expression à l'auteur lui-même, sous la plume de qui je ne m'attendais guère à la trouver. Il est vrai que les personnages du « Mort tout neuf » viennent précisément de sortir de cette basse classe. Ils ne l'aiment point, mais

nourrissent à son endroit des sentiments de fils ingrats. C'est par là que l'ouvrage est métapopuliste. Par là qu'il est singulier et mérite de retenir l'attention.

On nous parle rarement de la classe peinte ici. Ce n'est plus le peuple dont elle est issue. Elle est en train d'accéder à la bourgeoisie mais ne l'est pas encore. Dabit nous en montre divers types groupés autour du cadavre de l'un des leurs qui vient de mourir subitement en bonne fortune. L'émotion les réunit et leur permet d'exposer le tréfond de leur cœur comme d'analyser leurs sentiments. Ce sont des gens riches et indépendants, qui, devenus tels par leur propre travail, se souviennent du temps où ils étaient pauvres et dépendants comme d'un cauchemar dont ils jouissent d'être sortis. Ils n'atteignent pas encore le stade où ils se sentiront fiers de leur origine.

Les œuvres populistes — quelques-unes, des chefs-d'œuvre — nous introduisaient dans un univers où l'on prenait l'impression de voir vivre des âmes prisonnières, auxquelles nul espoir d'affranchissement ne pouvait être permis. Un livre comme le *Mort tout neuf* nous apprend qu'il y a des voies pour s'évader de cet enfer. Malgré la sombre couleur de son sujet, il est donc réconfortant. Les figures qui le peuplent ont une vie parfois intense, et elles s'agitent parmi des paysages parfois poignants. Ce n'est pas sans émotion, qu'en tournant les pages du roman, je me suis retrouvé rue du Télégraphe, proche le cimetière de Belleville, où fut mené voici quelques semaines le bon poète Fagus.

PIERRE LIÈVRE

***

EN ROBE DES CHAMPS, par *Joseph Delteil* (Grasset).

Le retraité d'Empire, au coin du feu, lorsqu'il en finissait de batailles et de conquêtes, encore tout gaillard d'avoir remué la poudre, courait chercher dans le bahut son coupe choux, son bonnet à poil et le reste. D'un seul coup à bout de bras c'est la grande épopée qu'il faisait frémir : ici, le premier galon d'Arcole et là, un ricochet sur la Bérésina. Tel Delteil maintenant qu'il agite sa grande tenue faite de pièces et de morceaux, cousue de fil blanc, avec des lambeaux de garrigue, des échappées sur le Fleuve Amour et, bien sûr, l'arc-en-ciel à la bou-

tonnière. Car, qu'il le veuille ou non, Delteil est autrement soldat que paysan. Ne pas confondre campagnes et campagne. Delteil, c'est le conscrit bon pour les femmes, polisson, mais pas plus adroit pour mener la charrue que pour vider la vendange. D'ailleurs, rien ne le touche tant que la *Marseillaise,* exception faite du *Chant du Départ.* Il a toujours l'air du troupier en permission agricole en train de raconter des plaisanteries de caserne sous les platanes. Et comme il ne peut pas tout faire, il parle des copains, de Napoléon, de La Fayette, d'Henri IV et même de Jeanne d'Arc, la cantinière. La galéjade n'est-elle pas une forme de l'épopée ? Bonaparte chassant l'Arc-en-Ciel, les chats de Paris, l'amateur de tomates, et les cinq sens et les cent coups, autant d'histoires de régiment. Oui, mais il y a la manière. Et pour ça, Delteil est de première force. Sa langue le tire de plus d'un mauvais pas. On ne sait pas où il va chercher ses tours, le tout est que pour présenter les plats, on ne s'y fait pas. Une gardeuse d'oies par-ci, une chienne en chaleur par-là, il s'arrange bien pour vous mettre l'eau à la bouche, surtout quand il n'y a rien à boire.

A propos de Delteil, on a souvent parlé de sensualité. Je crois qu'on s'est trompé. Lui, c'est un verbal, mieux un verbeux, pas autre chose. On le prouverait en maint endroit. Ne serait-ce que dans son *Toi d'abord. Entre l'univers et toi, toi d'abord,* comme il dit dans *De J.-J. Rousseau à Mistral.* Or, entre l'univers et un vrai sensuel il n'y a rien ; pour la bonne raison qu'ils sont l'un dans l'autre. N'est pas sensuel celui qui a connaissance de ses sens, de son œil, de son oreille, de sa peau. Justement parce que cet œil, cette oreille, cette peau l'empêchent de se confondre avec le reste, avec les arbres, avec les nids, avec la terre. Delteil a toujours l'air d'être en grandes manœuvres, ses yeux en longue vue, son oreille en cornet, tout l'attirail des sens, quoi ! Fameux pour la stratégie mais, adieu pour la mêlée.

Delteil je le connais comme s'il m'avait fait. Avec lui, il n'y a que la phrase qui compte. Quelle joie quand il peut écrire *Le cavalier rouge allaite un enfant qui vient de naître sous ma plume* ou *je ne l'ai jamais vue mais je vais la décrire tout de même,* et ainsi de suite. Il se gargarise de mots. Plus il avance, plus il se saoule d'avancer et c'est ainsi qu'il touche à l'épique ou

du moins à cette forme épique propre de l'image d'Epinal. Quand ce ne sont pas les prunes, ce sont les oiseaux, une fois lancé il faut que tout y passe. Quel accent ! Dommage qu'il n'ait rien à dire. On pense à ces chanteurs de montagne, qui vocalisent sans cesse et ne savent pas même le refrain.

Jacque plus que champêtre et polisson plus que sensuel, Delteil est avant tout bavard. Une pie borgne, je vous le dis. Il invente une langue et il n'en tire rien qui vaille. Mais peu importe son message. Il n'y a pas la figure de Delteil, il y a sa robe. Si peu seyante qu'elle fut à Napoléon, à La Fayette ou aux autres, maintenant qu'on la tient, vide, à grands plis, sur la main, je vous jure qu'elle fait de l'effet.

GASTON BONHEUR

*
* *

LES ESSAIS

ESSAI SUR LA MISÈRE HUMAINE, par *Brice Parain* (Grasset).

Voilà un livre tardif et neur, gauche et heureux. Je ne veux pas m'attarder sur le plaisir égoïste que je trouve toujours dans le premier livre d'un homme, quand cet homme m'a dès l'abord prouvé son droit d'écrire : il y a quelque chose de naïf et de frais qu'on ne retrouvera pas ensuite ; mais surtout il y a cette merveille de la jeune vie, l'imprévisible. Je connais un peu Brice Parain : écrivant, il est bien dans la ligne que j'imaginais, et pourtant cette ligne ondule d'une manière qui déjoue tous mes calculs.

Ce livre est tardif, parce qu'avec une grande honnêteté, il remonte loin en arrière et ramasse dans ses premières pages les premières émotions déjà anciennes d'où l'auteur est parti ; mais il est neuf parce qu'il manifeste avec verdeur un état d'esprit qui commence à se répandre, me semble-t-il, dans la plus récente jeunesse. C'est d'abord la vieille rancœur et la vieille angoisse rapportées du front par une troupe fêtée, et ensuite c'est le réalisme irréductible de la génération qui vient derrière celle de Parain. Cette enviable génération se trouve groupée du premier coup autour de notions très simples et très fortes, très tristes et très libres et donc peut-être bientôt

joyeuses, que les gens de l'âge de Parain ou du mien nous nous sommes épuisés à défendre contre le reflux du monde de la paix.

Mais comme par ailleurs, ce livre est gauche, pour en ouvrir les passages heureux qui fleurissent soudain, très directs, au milieu de buissons chargés d'ombre, je simplifierai ces thèmes. Parain défend l'homme avec ses besoins contre tout ce qui s'interpose entre lui et le monde, contre les mots, contre le langage, contre l'empire sournois de la polémique. Il y a là un cri de protestation très véhément, et tout à fait significatif, lancé par un homme qui a passé de longues années au sein des querelles ouvrières, contre l'effroyable abus de *formules*, de *thèses*, de scolastique où s'est enlisé et s'enlise encore tout l'effort du prolétariat — cette notable partie du peuple — pour sortir de son état insupportable.

Ce n'est pas assez que l'homme soit cantonné dans les grandes villes, parqué dans les bureaux et les usines, brimé dans tous ses rapports naturels — que ce soit avec la femme ou avec l'enfant, avec la nature, avec les objets, avec ses camarades ou ses chefs —, il faut encore que quelque chose d'insidieux se glisse dans son esprit pour fausser ses mouvements les plus secrets et les plus nécessaires.

Le prolétariat, coupé de son origine paysanne (cette origine paysanne d'où Parain tire évidemment la verve sobre de sa phrase), est ainsi coincé entre deux abstractions : l'abstraction du capitalisme qui ne voit en lui qu'un nombre anonyme et l'abstraction des partis politiques qui, du haut de leurs chaises doctrinales, lui assènent sur la tête un marxisme dur, une pluie de cailloux nullement concrets.

Parain a truffé ses pages de réflexions savoureusement expérimentales sur ce destin affreux. Au milieu de cette analyse complexe, riche, encombré juvénilement de sa richesse, il y a un fréquent rappel des expériences de la campagne, de la guerre, de la vie quotidienne qui soudain éclaire tout un long paragraphe et nous fait toucher le fond de notre temps.

Pour qui veut voir de ses yeux le fond du cul-de-sac où piétine actuellement l'élite ouvrière et d'où jailliront d'étranges surprises, le livre de Parain est un vade-mecum cordial et sûr.

Je voudrais pouvoir énumérer une vingtaine d'analyses de

deux ou trois pages chacune, qui sont vigoureuses et fines et qui se terminent toujours par une formule drue comme un bon fruit au bout de la branche sur laquelle l'enfant déchire sa culotte.

En tous cas, je vous prie de lire et d'annoter ce livre qui, après celui d'Aron et Dandieu, marque un retour de la pensée sociale en France vers des maximes simples et concrètes, après un long voyage à travers les terres ardentes et riches du marxisme, d'où l'on ramène au moins des jarrets durcis.

DRIEU

*
* *

LA PROMENADE EGYPTIENNE, par *Claude Aveline* (Emile-Paul).

On ne « voyage » pas pendant tout le cours d'un voyage. Les temps forts du voyage, comme ceux de l'amour ou de la guerre, sont discontinus, mais les intervalles qui les séparent — l'attente, le prolongement des temps forts, les relâches, les divertissements qui les encadrent — en font partie intégrante. C'est pourquoi le parti-pris de nos meilleurs écrivains voyageurs depuis quinze ans — écrémer leur collection de souvenirs et nous asséner les images les plus vives, les plus fortement colorées, — nous semble, les premiers effets de surprise et de bariolage passés, un découpage trop arbitraire et déformant du réel. Et puis ils sont trop sûrs de leurs effets : ils ne voient pas devant nous, ils nous en mettent plein la vue.

Ils ont voulu, et avec raison, réagir contre le tout-venant, l'incohérence du journal de voyage, où le contingent dévore l'essentiel. Mais l'essentiel tout cru, tout abrupt, le beau morceau qu'on présente isolé et paré, c'est une autre façon romantique de trahir, de truquer le contact avec le réel : il n'y a certes pas besoin de manger tout le bœuf pour savoir s'il est bon, mais un aloyau ne suffit pas à donner l'idée d'un bœuf.

La *Promenade égyptienne* de M. Claude Aveline, et c'est en quoi cet ouvrage me paraît remarquable, et même important (par l'exemple qu'il donne), n'est ni une série de morceaux, ni un journal. Le livre suit la chronologie de l'itinéraire classique, Alexandrie, le Caire, Louqsor, la Vallée des Rois et puis le Haut-Nil et Kartoum, mais avec toutes les digressions qu'il

faut. Les différents éléments d'un voyage en Egypte 1932 sont étagés, tressés entre eux, et l'auteur réussit la gageure de concilier le naturel d'un récit spontané et les résultats d'études et de réflexions longuement élaborées. Comment ? En recréant ses souvenirs à la façon d'un roman. On pourrait aller jusqu'à dire que M. Aveline inaugure un genre : le roman d'un voyage, parvenant de la sorte à en rendre la durée et la complexe continuité hétérogène. Les compagnons que le hasard lui donne, les commerçants, guides, hôteliers avec lesquels il a affaire, les ruines des civilisations pharaoniques, l'islamisme, les souvenirs napoléoniens, l'Egypte moderne, les paysages du Nil, du Soudan, le désert, les fellahs, les derviches, les hommes, les animaux, les dieux entrent dans cette *Promenade* comme les héros d'un roman à la première personne, qui serait à la fois roman de mœurs et roman psychologique. Le protagoniste qui dit *je* n'abdique rien de lui-même, ni son ironie, ni son humour, ni ses malaises physiques ; il ne se refuse pas aux grandes minutes du voyage, mais il ne les provoque pas, voulant toujours raison garder et ne rien perdre, ne rien fausser de son aventure, de son expérience égyptienne. Ainsi il nous entraîne sans que nous résistions jamais, tant sa confidence est authentique ; et quand il arrive aux points cruciaux — l'homme et la mort, la durée de la trace humaine sur la terre, la lutte de la civilisation égyptienne contre l'idée de destruction, l'impossibilité pour l'imagination humaine de remonter concrètement au-delà de trois mille ans — on l'accompagne jusqu'au plus profond de son émotion et de son désarroi.

Pour être tout à fait comblé, on souhaiterait quelques-unes de ces grandes vues synthétiques ou de ces entrées en transe, que Michelet, Barrès prodiguaient, eux, à l'excès. Mais M. Aveline n'a pas voulu forcer son talent. Il s'est contenté d'aller jusqu'au bout de lui-même, avec une lucidité dans la sensation, un fini et un cristallin dans l'expression qui le classent parmi les meilleurs esprits et les meilleurs stylistes de la génération de 1900.

BENJAMIN CRÉMIEUX

* *

NOTES SUR L'INDOCHINE (Revue Esprit) ; LE JAPON ET SON EMPIRE (Grasset), par *Andrée Viollis.*

Des contacts fugitifs, certaines rencontres, des faits brutaux souvent, nous font sentir la pauvreté et l'espèce d'épouvante qui pèsent à Paris sur beaucoup d'hommes. Nous sommes quelques-uns à savoir où les rencontrer et pourquoi ils sont tels, à espérer leur salut. Mais, cependant, ils ne sont pas totalement différents de nous, ni séparés de nous. Il n'en est point de même si notre pensée se pose sur certains pays dont nous connaissons mal les habitants, sur le Japon, ou par exemple sur l'Indochine dont les simples feuillets d'Andrée Viollis nous dévoilent la misère terrible. Oh, il ne s'agit pas de cataclysmes, de crises, mais de quelque chose de précis et de terrestre, d'histoires d'hommes. Beaucoup des événements que raconte Andrée Viollis sont connus — déjà oubliés ? — ainsi que certain « verdict de Saïgon ». Impossible de douter un instant de son témoignage. Du reste, le ton en est clair, attentif, peu soucieux de prêcher et de forcer la vérité. Il s'efface devant les faits qui, eux, sont effroyables : viols, massacres, emprisonnements, tortures, déportations. André Malraux a écrit qu'il était difficile de concevoir qu'un Annamite courageux soit autre chose que révolutionnaire. Simplement parce qu'il veut vivre, travailler, aimer, s'élever. Parce que, en dépit des promesses officielles, tout lui est refusé. Parce que sur le moindre de ses actes d'homme pèsent des menaces dont la mort n'est pas toujours la plus redoutable. Cette atmosphère étouffante, les notes d'Andrée Viollis nous la font respirer. Et, en face de ces victimes, nous sont présentés, sans violence, sans haine, des Français bornés, stupides, cruels, qu'on voudrait croire frappés de folie tant leurs actions sont injustes et systématiquement monstrueuses. Mais non, ce sont des hommes libres qui détiennent certains pouvoirs, civils ou militaires. Cela se passe à des milliers de kilomètres, mais cela est, et la joie que nous aurions à vivre en est empoisonnée. Quel désespoir nous prend devant la férocité dont ces Français accablent des hommes qu'ils étaient, paraît-il, appelés à élever, à sauver de la maladie ou de la famine. Il n'est que trop évident qu'ils ne sont là que pour exploiter un pays, aux

dépens de ses vrais occupants, et que, sans doute, c'est cela pour eux : coloniser ! Une phrase de Gandhi, que cite Andrée Viollis, revient à l'esprit : « Il faudrait d'abord... un changement de cœur ». Il ne s'agit pas de se lamenter, ni de montrer sa belle âme. C'est un devoir de lire ces notes. Puissent-elles rappeler à ceux qui en ont le pouvoir quelle est leur vraie mission — avant que les événements ne les en déchargent —. Puissent-elles leur faire souvenir... qu'ils ont un cœur.

Dans *Le Japon et son Empire*, on retrouve le même besoin, inquiet et généreux, de vérité. Les hommes y sont peut-être moins présents que les passions nationales qui les soulèvent, les contraintes et les guerres qui les broient. Il s'agit d'une misère différente de celle de l'Annamite. Certes, il est souvent question des paysans et du prolétariat japonais ; mais davantage de l'armée, de la marine, des chefs politiques, pour tout dire du Japon et de son Empire, de son présent autant que de son terrible avenir. Presque chaque page semble annoncer une noire fatalité. Si bien que ce monde encore plus lointain pour nous que l'Indochine, encore plus inconnu, malgré tant d'enquêtes, et qui n'est dans ce livre entouré d'aucune légende exotique ou littéraire, nous donne un même sentiment de cruelle angoisse.

EUGÈNE DABIT

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

L'INCRÉDULITÉ DU PÈRE BROWN ; LE SECRET DU PÈRE BROWN, par *G.-K. Chesterton*, traduit par *Mme François Maury* (Editions de la N. R. F.).

Ce sont deux volumes qui font suite à la *Clairvoyance du Père Brown*. Le public d'Outre-Manche et d'Amérique leur fit une telle fortune que cette traduction ne peut manquer d'être saluée par ceux qu'ont déjà passionnés *Le nommé Jeudi*, *La sphère et la croix* ainsi que d'autres écrits déjà traduits en français. L'*Incrédulité* a pour thème le sang-froid ou plutôt le *sens commun thomiste* du petit prêtre, héros de ces incroyables histoires, devant le surnaturel non avéré — romantique alors, comme ils s'imaginent que l'Eglise toute entière est ogivale —

que lui concèdent ses partenaires. Ils sont persuadés qu'en sa qualité de prêtre, il ne peut que désapprouver les inventions modernes, et, de celles-ci, la plus attachante et la plus méritoire : la photographie. Cependant lui s'exclame :

Je suis un partisan fervent de la lumière du jour... et la photographie a l'avantage de servir le grand jour. Si vous ne savez pas que je réduirais volontiers en poudre toutes les arches gothiques du monde afin de préserver la raison d'un seul être humain, c'est que vous ne connaissez pas aussi bien ma religion que vous le pensez.

Dans une autre nouvelle, *La malédiction de la croix d'or*, la mise en scène médiévale d'un crime n'a non plus pas le don de l'étourdir.

« Je suis exactement dans la situation de celui qui a dit : *Je puis croire à l'impossible, mais non pas à l'improbable.* »

— C'est ce que vous nommez un paradoxe, n'est-ce pas ?

— Non, mais plutôt le *sens commun*, convenablement entendu. Il est beaucoup plus naturel de croire à une histoire surnaturelle qui relate des faits que nous ne pouvons comprendre, qu'à une histoire terre à terre contredisant tout ce qui est à notre portée. Si vous me racontez que le grand M. Gladstone, à ses derniers moments, fut hanté par l'esprit de Parnell, bien que je n'en sache rien, je ne mettrai pas cette assertion en doute. Mais si vous m'affirmez que M. Gladstone lorsqu'il fut présenté à la reine Victoria, entra dans son salon, le chapeau sur la tête, lui tapa dans le dos et lui offrit un cigare, là, je ne suis plus un agnostique. Car si ce n'est pas impossible, ce n'est pas croyable..... Pour qui connaît un peu le moyen-âge, ce conte est aussi improbable que celui de Gladstone offrant un cigare à la reine Victoria. D'abord possédons-nous vraiment le moyen-âge ? Savez-vous ce que c'est qu'une *Guilde ?* Avez-vous entendu parler de *salvo managio suo ?* Etes-vous informés des sortes de gens qu'étaient les *Servi regis ?*

— Non, naturellement, je l'ignore, répliqua la dame plutôt fâchée. Quel fatras de mots latins !

— Evidemment, reprit le Père Brown. S'il s'agissait de Tutankhamon et d'une collection d'Africains séchés et bien conservés, le ciel sait pourquoi, à l'autre bout du monde, s'il avait été question de Babylone et de la Chine, s'il s'était agi d'une race aussi ancienne, aussi mystérieuse que l'Homme de la Lune, vos journaux vous en auraient immédiatement avisés et vous auraient tenus au courant des toutes dernières découvertes, d'une brosse à dent ou d'un bouton de faux-col. Mais les hommes qui ont construit vos propres églises, qui ont donné des noms à vos villes, à leurs industries, aux routes même que vous foulez, vous n'avez jamais songé à apprendre ce qui les concerne. Je ne prétends pas en savoir beaucoup à ce sujet moi-même, mais j'en connais assez pour distinguer que cette histoire, d'un bout à l'autre n'a aucun sens...

Il faut saisir. Chesterton n'est pas simplement traditionaliste.

Cela surtout contre quoi il s'insurge est la vulgarité, la malauthenticité et la sottise. Il ne faut pas qu'une petite dame puisse dire : *Quel fatras de mots latins !* alors que je ne sais quel galimatia de mots sanscrits au bénéfice d'un exotisme et d'un ésotérisme de pacotille qui offense l'Orient — avant même de nous offenser — aurait ouvertement droit de cité chez nous !

L'autre de ces livres, *Le secret du Père Brown*, continue de rendre hommage à la plus essentielle, bien que la plus inactuelle, des qualités humaines qu'est l'effacement. Le père Brown est une compréhension logée dans une tête d'épingle. Cette fois, c'est en Espagne. J'adore Chesterton quand il fait par exprès des climats faux. C'est toujours ainsi que les exige une action véritable, passionnante alors. Flambeau, qui s'est marié (v. la *Clairvoyance du P. Brown*), s'est acheté un réel petit château en Espagne. Le Père Brown arrive de très loin, et Flambeau et ses enfants le regardent monter en l'espèce d'un point noir qui grossit sans changer de forme dans l'aride vallée. Chaque fois il est ainsi décrit comme s'il s'agissait d'un personnage nouveau. Son parapluie provoque toujours le même attendrissement.

C'est donc le préambule. Flambeau a un petit tonneau de vin ferme d'Espagne. Le père lève son verre, regarde. Il voit dans le beau cordial la quintessence entière et le mouvement de toutes ses histoires. Et il se dispose à les raconter.

Oui, dit-il, en élevant la coupe jusqu'à ses lèvres, je me rappelle joliment bien...

CHARLES ALBERT CINGRIA

*
* *

LETTRES CHOISIES, par *D. H. Lawrence* (Plon).

Il existait en Lawrence un romancier, le plus doué qui fût en Angleterre, pays des romanciers — Lawrence le disait lui-même au besoin (t. I, p. 60) — mais nous connaissons le personnage par ses œuvres. Les détails que la correspondance nous donne sur son activité n'ajoutent pas grand'chose à ce qu'apprend la lecture de ces romans interminables, ennuyeux, d'une puissance d'évocation poétique à laquelle peu d'autres œuvres atteignent. Les lettres dont on publie aujourd'hui une excellente traduction de Thérèse Aubray intéresseront

plutôt ceux qui désirent connaître l'homme que fut Lawrence et qui a exercé sur ceux qui l'ont approché la fascination dont font état le Mark Rampion de *Contrepoint* et de multiples volumes de souvenirs. A cet égard, ces deux volumes sont précieux, car ils achèvent sur plus d'un point le portrait de Lawrence : Religieux, c'est-à-dire préoccupé seulement de son salut personnel, s'entêtant à mépriser ce qu'il ignorait, pour parvenir à mieux s'identifier à ce qu'il comprenait, généralisant d'une manière enfantine une expérience personnelle qui par ailleurs allait très loin sur plus d'un sujet, assez souple pour donner à chacun de ses correspondants une image de lui-même qu'il savait devoir leur plaire, absolument incapable d'exercer une activité sociale, mais hanté par les problèmes sociaux. Les lettres de 1915 sont caractéristiques à cet égard. La guerre rendit Lawrence atrocement malheureux. Il ne pouvait participer à ce déchaînement de haine collectif, mais il ne se rendait pas compte que c'était la nation qu'il détestait autant que le massacre. (Quand Lawrence dit, avec amour : l'Angleterre, c'est toujours à la terre qu'il pense plus qu'au peuple). Il s'en tirait en prêchant un évangélisme béat. (*Nous cédons à l'ennemi ses dernières exigences — Afin qu'il soit guéri lui aussi et qu'il accepte le calme de la paix*) et en rêvant de fonder avec quelques amis une cité de Dieu dans quelque Floride. Même quand on a du génie, les rapports avec le monde sont rarement simples.

DENIS MARION

*
* *

SPECTACLES

LES SPECTACLES IDA RUBINSTEIN.

Que Mme Ida Rubinstein n'est pas une danseuse, qu'elle n'est pas une actrice, cela est si évident qu'il serait de mauvais goût d'insister là-dessus et, de plus, inutile : tout le monde le sait. Mais Mme Rubinstein a la réputation d'un Mécène et il se trouve encore des gens pour vanter son amour de l'art. Nous y croirons, à cet amour, quand, s'abstenant de paraître sur le plateau, elle fera danser et jouer les autres. Jamais encore ce soi-disant Mécène n'a soutenu un débutant, n'a découvert

quelque talent inconnu ; il ne s'adresse qu'à des célébrités. Mais chose étrange, dès qu'ils se mettent à travailler pour Mme Rubinstein, ces artistes consacrés par la renommée ne font plus rien de bon. Au contraire de Diaghileff qui, disposant de moyens matériels bien plus modestes, exaltait ses collaborateurs, les obligeant à se dépasser (et l'on s'en est bien rendu compte après sa mort, quand nombre d'entre eux retombèrent brusquement dans le néant), faut-il croire que Mme Rubinstein exerce autour d'elle une action déprimante ? Quoi qu'il en soit, les spectacles dont elle nous gratifie chaque année à grand renfort de réclame, constituent un véritable scandale public où se trouvent compromises les réputations les plus solidement établies.

Paul Valéry et Honegger ont déjà collaboré il y a deux ans : le résultat avait été plutôt piètre ; mais *Amphion* fait presque figure de chef-d'œuvre à côté de la *Sémiramis* des mêmes auteurs. Je ne m'apesantirai pas sur le texte, que j'ai mal entendu. Passons aussi sur les décors de Iakovleff et la mise en scène (on fait mieux dans ce genre au music-hall aujourd'hui). Quant à la musique... De deux choses l'une : ou bien Honegger est fatigué pour le moment ou bien il a baclé son ouvrage. L'opulence des moyens mis en action ne faisait que souligner davantage la pauvreté de cette partition. Evidemment, de-ci de-là on y rencontre de jolies sonorités, des combinaisons piquantes et originales, mais la grande scène « érotique » dans le goût de Raymonde Machard, et l'accompagnement du mologue final de Sémiramis témoignent d'une impuissance créatrice (à moins encore une fois qu'il ne s'agisse d'un certain laisser-aller) véritablement tragique.

La combinaison Gide-Stravinsky n'est pas moins décevante. Sur le texte essentiellement lyrique de Gide, Stravinsky a écrit une musique qui ne l'est nullement, d'où un conflit pénible qu'il était aisé de prévoir. La partition de *Perséphone* est dans la ligne du *Capriccio*, du *Concerto* pour violon, de la *Symphonie des Psaumes*. Stravinsky a tenu à nous le déclarer lui-même dans un article d'*Excelsior* où il expose ses dernières conceptions esthétiques. Il faut en convenir : jamais Stravinsky n'a composé d'après des théories préconçues, mais ses théories lui ont toujours servi à justifier après coup ce qu'il faisait et, surtout,

à déprécier ce qu'il ne faisait pas, ce qu'il était hors d'état de faire. Tous les artistes ont leurs limites, certains en souffrent, Stravinsky, lui, essaye de nous persuader, selon la méthode du renard de la fable, qu'il les a choisies librement. Sa dernière profession de foi est particulièrement curieuse à cet égard, et je regrette de ne pouvoir la citer en entier, car le ton brutal et hargneux en est très révélateur.

« J'entends tout autrement qu'on ne le pense le rôle de la musique, dit-il. Elle nous est donnée uniquement pour mettre de l'ordre dans les choses : passer d'un état anarchique et individualiste à un état réglé, parfaitement conscient et pourvu de garantie de vitalité et de durée ». Voilà le type de la théorie forgée « pro domo sua ». Etant incapable de créer ou, plus simplement, d'inventer, le compositeur se rabat maintenant sur la notion d'ordre ; je serais prêt à lui concéder l'importance de celle-ci en musique, mais il faudrait s'entendre au préalable sur son contenu. Car il y a ordre et ordre : il y a l'ordre qui transpose et sublimise la réalité la plus plate, la plus mesquine (et je pense à tel tableau des vieux maîtres hollandais), et il y a l'ordre extérieur et mécanique qu'impose une force armée — ou encore celui qui règne au Père-Lachaise. Un cimetière bien tenu n'est-il pas un modèle d'ordre ? Et c'est précisément à cette dernière notion de l'ordre que s'apparente celui que Stravinsky a établi d'une main de fer dans *Perséphone*. Oui, la musique en est admirablement réglée ; prudemment, avaricieusement, le compositeur y exploite ses anciennes richesses et nous reconnaissons au passage telle formule de *Noces*, d'*Œdipe*, et admirons d'ingénieuses combinaisons de timbres ; mais cette chose mystérieuse, la vie, en est totalement absente. L'Esprit a abandonné Stravinsky — pour un temps, peut-être — et en dépit de sa prodigieuse technique l'artiste ne peut plus nous donner le change : splendidement maquillée, *Perséphone* n'est cependant qu'un cadavre. Si je me suis permis de parler net, c'est que Stravinsky s'est déclaré absolument sûr de sa voie et a balayé d'avance toutes les objections ; je ne risque donc pas de le blesser.

Ce spectacle portait jusqu'à un certain point la griffe de Copeau, officiellement directeur artistique de toute l'entreprise, mais que je me refuse à tenir pour responsable des autres

mises en scène. A retenir également le décor grandiose et austère de Barsacq et ses costumes d'un goût très sûr.

Pour *Diane de Poitiers*, Jacques Ibert s'est heureusement servi de délicieuses chansons du XVIe, qu'il encadra d'une musique que je préfère oublier pour ne me souvenir que de Janequin. Les décors d'Alexandre Benois étaient du meilleur style « Châtelet », en plus riche bien entendu.

B. DE SCHLOEZER

*

Légers et souples, les mouvements d'ensemble chez Kurt Joost se déroulent toujours en connexion étroite avec la musique, et les différentes « voix » chorégraphiques qui les composent n'en rompent jamais l'unité. Dans l'angoisse des ombres se traînant vers Perséphone, dans la marche glorieuse à la rencontre de la fille de Demeter revenue à la lumière, où un seul et même geste se précise et acquiert une force singulière en parcourant les rangs des danseurs, nous retrouvons les meilleures qualités de Joost, que ses créations antérieures nous avaient déjà permis d'apprécier. Mais dès qu'il s'agit d'un solo, l'enchantement cesse, et ce ne sont plus alors que sauts et gambades conventionnels, comme dans la scène où l'on présente la coupe à Perséphone. La maîtrise de Kurt Joost dans les ensembles apparaît surtout frappante lorsqu'on compare la disposition savante des figures de *Perséphone* avec le chaos de *Sémiramis* : ce plateau embouteillé par les chars, ces figurants échappés d'*Aïda*, ces guerriers défilant dans des poses de « fresques animées » ou couvrant de leurs boucliers le massacre des prisonniers, l'érotisme de la scène entre les deux amants et leur va-et-vient sur l'escalier, la chute du corps de l'homme et l'apparition des bandes hurlantes d'esclaves, le « bain de soleil » de Sémiramis, tout cet appareil grand-guignolesque, l'imprécision et le désordre des lignes chorégraphiques nous stupéfièrent d'autant plus que c'est Fokine qui en était responsable, Fokine, l'auteur d'authentiques chefs-d'œuvre.

Diane de Poitiers nous offrit quelques moments très agréables, bien que la vérité historique n'y fût guère respectée : la chorégraphie fantasque du XVIe est caractérisée par ses « ruades », ses « rus de vache », ses « capriolles » quasi acrobatiques,

et l'absence des cinq positions (elles ne furent établies qu'au siècle suivant) ; de plus, quand le danseur levait le pied, la pointe était toujours tournée vers le haut. Aucun de ces signes distinctifs ne se retrouve dans les danses de *Diane de Poitiers*, mais elles rayonnèrent parfois, dans le troisième tableau, d'une gaieté qui nous consola de la décevante banalité du premier acte : il faut citer tout particulièrement la danse du roi (mais pourquoi abandonne-t-il sa cape, violant ainsi les règles précises de l'époque dont les manuels de danse consacrent des chapitres entiers à l'art de tenir sa cape en dansant ?), le menuet élégant qui remplaçait la pavane de rigueur, et, surtout, la ronde inspirée d'un branle gai ancien.

JULIE SAZONOVA

*
* *

REVUE DES LIVRES

ŒUVRES COMPLÈTES DE RABELAIS, publiées par *Jacques Boulenger* (La Pléïade, N. R. F.).

Un Rabelais de poche, cela seul me donnerait envie de partir en vacances. Un texte intégral et soigneusement établi, avec variantes, notes, commentaires, bibliographie complète, et un résumé détaillé et clair de tout ce qu'on sait aujourd'hui sur la vie de Rabelais, tout cela en un tout petit volume clairement imprimé — quel os à moelle ! Impossible de ne pas recommencer à lire, d'un bout à l'autre, *Gargantua*, *Pantagruel*, *L'Ile Sonnante* et tout. Il n'y a guère que Platon que je relise aussi volontiers. Une intelligence magistralement incorporée qui rebrasse pour ses fins la richesse du folk-lore, voilà ce qui fait la grandeur toujours actuelle d'un des livres vivants de l'humanité. Et cette langue magnifique, assassinée peu après Rabelais, cette maîtrise du récit qui soulève comme plumes des tonnes d'érudition ! Jacques Boulenger nous rappelle que Rabelais a commencé à écrire ses histoires « pour faire de l'argent ». C'est un élément de la grandeur de cette œuvre profondément populaire, œuvre d'un corps et d'un esprit. Une nourriture pour longtemps.

RENÉ DAUMAL

*

LES REMARQUES SUR LA LANGUE FRANÇOISE de Vaugelas, publiées par *Jeanne Streicher* (E. Droz).

Il est bon de lire Vaugelas pour se souvenir que notre langue fut systématiquement châtrée, tarie et empesée par une bande de snobs de la cour royale du XVIIe siècle. Mme J. Streicher arrive à préciser, dans une introduction, le visage assez amorphe de ce maltaiteur. A bien lire, j'ai compris que ce monsieur, sous prétexte que l'ami de son père, François de Sales, voulait qu'on mît la perfection dans les moindres choses, était un maniaque vaniteux.

Et rancunier. Et cancanier. Et près de ses sous. Et un mouchard professionnel. Lançant des pointes à Balzac, jurant par Coeffeteau, il décide de décrire « le bon usage », c'est-à-dire « l'usage de la cour », sans se soucier des fondements du langage, qu'il attribue pour une grande part à « la seule fantaisie des premiers hommes qui ont fondé la langue ». Quant au parler vivant, de la rue ou d'un Rabelais, c'est le parler du peuple, et « le peuple n'est le maître que du mauvais usage ». Malheureusement, Vaugelas n'était pas sans talent, et avait une espèce de clarté vide, mais vive, de l'esprit. Aussi a-t-il réussi, plus peut-être qu'il ne voulait, ce qui est d'autant plus grave. Cette édition des *Remarques* était nécessaire. Il ne faut pas oublier que notre langue a été fort élégamment sabotée.

RENÉ DAUMAL

▪

TABLEAU DU XXe SIÈCLE : LES LETTRES, par *René Groos* et *Gonzague Truc* (Denoël).

Un livre qui étonnera l'étranger : il y verra taxés de penseurs considérables certains hommes dont il ne sait même pas le nom. Qui l'instruira, du moins sur la tendance des auteurs, quand il constatera que ces grands méconnus sont tous des défenseurs de l'ordre, de la nation, de la vieille France. Ouvrage qui risque de ne contenter personne ; car, en fait d'histoire littéraire partiale et injuste, il y a mieux.

JULIEN BENDA

▪

ANN VICKERS, par *Sinclair Lewis* (Stock).

Psychologie inexistante, procédés romanesques qui ne s'écartent jamais des poncifs vénérables. Seulement, la documentation paraît bien être de première ou de seconde main et elle présente pas mal d'intérêt, surtout en ce qui concerne le régime pénitentiaire aux États-Unis.

D. M.

▪

LES DÉFRICHEURS, par *M. Cholokhov*, traduit du russe par *D. Ergaz* (Gallimard) ; TERRES DÉFRICHÉES, par *M. Cholokhov*, traduit par *Alice Orane* et *Georges Roux* (Éditions Sociales Internationales).

La littérature apologétique doit présenter des difficultés considérables. Elle consiste à faire apparaître la vérité sur un fond de réalité. J'entends ici par vérité une conviction idéologique, quelle qu'elle soit. Il faut un art particulier pour opérer avec deux éléments si différents de forme et de nature. Tous les moralismes ont eu recours à cette littérature spécialisée, qui a produit des chefs-d'œuvre, comme, par exemple, *la Case de l'Oncle Tom*, ou l'*Histoire d'un paysan*. Le roman de M. Cholokhov est d'une sincérité qui emporte l'adhésion. Et ce n'est pas une facile victoire, car l'esprit est en méfiance. Il n'y a ici rien de forcé, et la démonstration même qu'on veut faire devient une chose vivante, un document vrai. La paysannerie russe y est décrite sans illusion, et l'on se rend compte à quel point le parti communiste est encore, en Russie, une aristocratie. Il s'agit de la formation d'un kolkhoze chez les Cosaques. Aucune difficulté n'est laissée dans l'ombre.

Parties proprement romanesques et parties idéologiques, sont fondues dans un même et scrupuleux respect du réel.

On ne trouve aucune différence de fond entre les deux traductions qui nous sont proposées, et il serait vain de chercher dans l'une ou dans l'autre une intention déformante. Mais on ne comprend pas pourquoi la traduction Ergaz s'arrête soixante-dix pages environ avant la fin. Ce ne peut être dans la volonté malveillante de faire terminer ce livre sur un échec, car la véritable fin est à peine moins mélancolique. Il s'agit donc, probablement, d'une simple maladresse dans le découpage du roman, qui est loin d'être fini.

ROGER BREUIL

***

LES REVUES

SAINT-THOMAS D'AQUIN, par *G.-K. Chesterton*, traduit de l'anglais par *Maximilien Vox* (cinq fascicules, de février à avril, de la *Revue Universelle*).

Le formidable Chesterton à qui ses compatriotes [1], à défaut d'autres, qu'ils ne sauraient discerner, font ce grief de n'avoir de consistance que par le paradoxe, s'exprime ici très bien sur le paradoxe et l'usage prudent qu'il convient d'en faire.

Je ne vais pas infliger à ma propre plume l'indignité de lui faire désavouer le paradoxe en tant que tel ; mais le grabuge commence au point précis où la *paradoxie* se substitue à l'orthodoxie — où les gens s'y reposent comme sur un lieu commun. Marcher sur la tête est un exercice salubre, hygiénique et roboratif ; mais y séjourner — y dormir — devient éminemment malsain.

L'usage légitime et normal du paradoxe est de nous ouvrir l'esprit, de le réveiller. Celui qui disait : « Donnez-moi le superflu, je me passerai du nécessaire », faisait un mot amusant, donc frappant, d'allure provocante, où il y a de la vérité romanesque. Mais je ne vois pas bien le système social qui se fonderait sur la notion qu'il n'est d'aucune nécessité de posséder le nécessaire — comme notre civilisation industrielle a une tendance inquiétante à le faire, lorsqu'elle nous affirme à son de trompe : « Achetez-vous des bas de soie, quitte à vous passer de pain. »

Ce qui est moins évident mais non moins certain, c'est que cette déviation affecte plus encore nos philosophies contemporaines. Depuis la naissance de l'époque moderne, depuis le XVIe siècle, on ne trouve aucun système philosophique qui fasse état du simple sentiment de la réalité : de ce que les personnes du commun appeleraient le sens commun.

Rappelons qu' « Aristote baptisé » où le péripatéticisme perfectionné en thomisme n'est que la *philosophie du sens commun*.

Ils ont tous un paradoxe pour point de départ : une assertion qui exige le

1. Bien légers ses compatriotes, et ceux-là surtout qui viennent en Seine-et-Marne vivre à des terrasses leur « phase de paganisme ».

sacrifice préalable et préjudiciel de quelque donnée immédiate du bon sens. C'est le seul trait que unisse Hobbes et Hegel, Kant et Bergson, Berkeley et William James : mais il les unit bien. Tous et chacun ils nous demandent, avant de commencer, de renoncer à quelque évidence palpable, moyennant quoi ils se font fort de nous révéler toutes sortes de merveilles. Exactement... comme l'escroc qui demande d'abord notre portefeuille en promettant de nous enrichir.

Ce qu'il dit un peu avant de relatif au physique de saint Thomas est aussi bien remarquable. Saint Thomas était grand et gros — oui, gros, car c'est un très nécessaire coefficient de spiritualité et de beauté que l'ampleur — et il avait le visage sain, c'est-à-savoir rouge et agréablement rectangulaire, comme tant d'Italiens dont le physique réel contrarie le conventionnel adopté par les peuples. Or saint Thomas était plus qu'italien puisqu'il était napolitain. Cependant il n'y avait pas de nationalisme à cette époque, sous ce rapport et tant d'autres, incontestablement supérieure à la nôtre.

Une influence internationale coïncidait souvent avec une sorte de nationalité internationale : les beaux noms des villes, des provinces et des peuples ne constituaient point, selon le régime idéal de la Chrétienté, ces divisions tranchantes et ces frontières abruptes que nous vaut le siècle présent.

Il y avait des armées — le Moyen âge ne fut, Dieu merci, jamais antimilitariste, — mais ces armées n'opposaient pas des nations (c'est cela qui est stupide dans les temps actuels, car les nations ne représentent ni des idées, ni des principes, ni les races ni même les langues) :

La guerre qui divisait les chrétiens n'était alors « internationale » que dans le sens spécial où nous parlons aujourd'hui de paix internationale. Elle n'opposait pas deux nations, mais deux organismes supérieurs aux nations, supranationaux, comme l'on dirait aux bords du lac de Genève : L'Église catholique et le Saint-Empire... A ce compte-là, Frédéric II est de la croisade, sinon de la croix. C'est un politique international, ou mieux, ce qu'un bon internationaliste déteste plus que tout : un soldat international, de la race des Charlemagne, des Charles-Quint et des Napoléon, à laquelle ils ne pardonneront jamais d'avoir manqué de réaliser ce dont ils ne faut que parler : le Super-État.

Il y a lieu, je le présume, d'être enchantés de ces précisions que fournit sur sa pensée politique le grand écrivain anglais. Pensons à un fascisme supranational [1]. Ce ne serait pas si mal que ça !

1. Pensons aussi à une réalité qu'est le boyscoutisme : une véritable nationalité écossaise, mais en plus internationale, soit diffusée dans tout le

On a beaucoup attaqué le syllogisme dans nos époques de sotte laïcité de la culture. Voici ce qu'en dit Chesterton :

J'avoue pour ma part ne pas saisir ce que l'usage du syllogisme peut bien avoir de vétuste et d'étriqué : et moins encore ce que les gens veulent dire quand ils prétendent avoir remplacé la déduction par l'induction.

Déduire, c'est tirer de prémices justes une conclusion juste. Or ce qu'on appelle induction me paraît consister tout simplement à réunir un nombre plus grand de prémices justes, ou — en matière de sciences naturelles — prendre plus de peine pour les vérifier. Je reconnais qu'un savant moderne tirera d'une quantité considérable de prémices touchant les bacilles et les infusoires davantage que son collègue médiéval d'un petit lot de prémices ayant trait aux griffons ou aux basilics. Mais ceci dit, je supplie qu'on me prouve que mentalement le processus a changé, et qu'on ne continue pas de déduire tout comme aux temps d'Aristote ou de saint Thomas d'Aquin.

Dois-je dire une chose maintenant ? Le vrai sursaut, le mot le plus à proprement dit de tempérament que ce grand sujet ait motivé chez Chesterton est celui-ci, p. 38 (non du livre, qui n'a pas encore paru, mais de la revue) :

Par instants, j'ai envie d'étrangler les hagiographes.

C. A. CINGRIA

*

A PROPOS DE SÉMIRAMIS

D'un interview de Paul Valéry, qu'a publié NOTRE TEMPS (18 Mai) :

André Maurois rapporte une conversation entre Paul Valéry et André Gide. Gide disait : « Moi, si l'on m'empêchait d'écrire, je tuerais », et M. Paul Valéry de répondre : « Moi, si l'on me forçait à écrire, je me tuerais. »

Comme je lui rappelais cette réplique, l'auteur du *Cimetière marin* me répondit : « Je n'ai pas changé d'opinion sur ce sujet.

— Pourtant vous avez écrit *Sémiramis*.

— Non. Dans l'opéra, j'ai jeté des idées, or les idées ne comptent pas, la forme seule importe. Je ne veux pas être un producteur littéraire. Je me souviens avoir mis quatre ans à faire douze pages de prose. J'ai commencé mon poème, *La Jeune Parque*, en 1913, je l'ai achevé en 1917. Sur ce point, je n'ai pas changé. Je vous le répète, les idées ne valent que par la forme qui les exprime. Je suis peiné de voir en ces temps l'art de la forme péricliter. L'art n'existe que par les connaisseurs qui l'appré-

monde, comme l'entend Chesterton ; et de souche probablement monacale celtique, si l'on pense à Colomba, Colamban, Gall et à d'autres grands Scotts errants par les bois à l'aventure. Cela se passait au ve siècle.

cient et, malheureusement, le nombre en diminue chaque jour. — La conception qu'on se fait de l'opéra ou du drame lyrique est fausse à mon avis. On mêle un élément poétique à un élément réaliste. On fait agir les personnages comme dans la vie et on les fait s'exprimer en chantant. La grande habitude que nous avons de ce genre de spectacle et le plaisir que nous y trouvons nous empêchent de remarquer à quel point il est faux et impur et, certes, le mélange du vrai et du faux est plus faux que le faux. J'avais pensé vers 1894 au problème d'un genre de spectacle où il y aurait collaboration des divers arts du théâtre : mimiques ou action, danses, musique, chants et déclamation et enfin décor. Or le problème revenait en grande partie à trouver un genre d'action scénique qui fût à l'imitation directe de la vie ce que le langage chanté est au langage parlé ordinaire. J'avais donc conçu un système de spectacle que j'avais appelé mélodrame et dont j'ai entretenu jadis Debussy, mais je ne pensais guère que j'aurais l'occasion de passer à la pratique. J'ai pu, grâce à Mme Rubinstein, essayer de fonder ce genre dans le réel et c'est ainsi que j'ai écrit successivement *Amphion* et *Sémiramis*. Ce ne sont d'ailleurs là que des essais et des approximations, car des difficultés de tous ordres se rencontrent quand on veut créer de toutes pièces un art qui exige la coordination de tant de métiers différents.

***

CORRESPONDANCE

Julien Benda nous écrit :

Mon cher ami,

Dans sa remarquable note sur l'*Inde antique et la Civilisation indienne*, M. Jean Grenier parle de « la formule célèbre que Lequier donne de la science : *Faire*, non pas devenir, mais faire, et en faisant *se faire* », et il ajoute : « Lequier est à la source du pragmatisme... »

J'eusse aimé qu'il écrivît : Du pragmatisme *moral*. C'est en effet ce pragmatisme-là, et celui-là seulement, qui peut se réclamer du néo-criticisme. Renouvier, qui rappelle la formule (*Philosophie analytique de l'Histoire*, t. IV, p. 431), ajoute : « Le sens essentiellement moral où sont pris ces mots : *science*.., *faire*, *se faire*, est assez saillant et n'a pas besoin d'être expliqué. » Au surplus, voici le texte de Lequier :

« ... Si je regarde à la science dans cet ordre pratique qui est le premier en dignité, qui est la connaissance de moi-même, j'écris hardiment ces paroles :

« La formule de la science : FAIRE.

« Non pas *devenir*, mais faire, et en faisant SE FAIRE. »

On voit que cette acception de la science, dont la suprême valeur est la connaissance de soi-même, est éminemment morale.

Quant au pragmatisme *scientifique*, celui des Maurras, des Massis, des Hitler, des Staline, selon lequel l'activité du savant ne doit s'exercer que dans les cadres de l'intérêt du national ou du social, M. Grenier sait comme moi qu'on n'en trouve trace ni chez Lequier ni chez Renouvier, quelles que soient par ailleurs leurs profondes divergences.

Cette distinction me semble utile à l'heure où le pragmatisme scientifique, le seul qui importe au politique, s'efforce de se réclamer de l'autorité des penseurs désintéressés.

Sincèrement vôtre,

Julien Benda.

***

DIVERS

« POUR LE BIEN COMMUN »

Voici quelques passages de l'appel « pour le bien commun » qu'ont signé, entre autres, Charles du Bos, Louis Laloy, Gabriel Marcel, Jacques Maritain :

Il est impossible de ne pas ressentir le tragique de la situation présente. La conscience de chacun s'interroge sur ses responsabilités. Une trêve a été imposée aux partis, il est impossible de se faire illusion sur son caractère précaire. Une trêve n'est pas une paix.

La France risque de se trouver partagée demain en deux camps ennemis, dont chacun oublie que l'autre est aussi la France.

. . . .

L'un de ces camps est surtout sensible à la décomposition politique actuelle, il aspire plus ou moins confusément à une révolution et à un « ordre » qui dans l'esprit de beaucoup doit être compatible avec les libertés essentielles, mais dont beaucoup aussi accepteraient, par le jeu même des idées et des forces, qu'il prît la forme dictatoriale et aboutît à l'avènement d'un État ou d'une Nation totalitaire (conçue non à la façon italienne ou allemande, mais selon des modalités françaises — gallicanes ou jacobines).

L'autre camp est surtout sensible à l'injustice sociale actuelle, il aspire plus ou moins consciemment à une « révolution » et à un ordre ayant pour fin un régime de type collectiviste, qui séduit beaucoup d'esprits parce qu'il semble capable d'imposer par la force une meilleure distribution des biens de la terre et une solution décisive des luttes séculaires entre les peuples, mais qui en fait serait oppressif de la personne humaine et destructeur des biens qu'il prétend procurer.

Chacune des formations politiques en question se définit d'ailleurs beaucoup moins par son programme propre que par

son hostilité à l'autre. Chacune paraît de plus en plus décidée à user contre l'autre de moyens mettant en œuvre tout ce que la violence peut comporterde passion exaspérée.

et plus loin :

Dans l'ordre des solutions politiques immédiates, il apparaît qu'à défaut d'un *tiers parti* assez puissant pour restaurer efficacement la notion de bien commun, l'action d'hommes animés de cette juste idée du bien commun, comprenant la nécessité d'un reclassement général et décidés à garder leur liberté à l'égard des partis qui déchirent la nation, serait d'une utilité réelle et positive.

. . . .

Mais il est des moyens plus immédiats que les moyens politiques immédiats. Déclarons donc les moyens d'action sur lesquels nous comptons *d'abord*. Ils sont de l'ordre spirituel et de l'ordre de la vie privée. Là, chacun de nous, même ceux qui se tiennent à l'écart de l'action politique, a dès l'instant présent la possibilité d'agir, et en est requis. Nous croyons qu'à l'égard du bien commun temporel on néglige ordinairement beaucoup trop l'efficacité des énergies qui relèvent de la vie de la personne, et les devoirs qui leur correspondent. Nous avons foi dans les *moyens pauvres*.

Il nous a été dit de prier toujours. Pensons-nous à ce commandement et aux promesses sur lesquelles il s'appuie ? Comprenons-nous que les choses extérieures, politiques et temporelles peuvent réellement être modifiées dans leur cours par notre prière, et que c'est par là qu'il faut commencer ?...



« POUR UNE BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE DES LIVRES BRULÉS »

Un Comité d'Initiative pour la fondation d'une *Bibliothèque Allemande des Livres Brûlés* s'est constitué à Paris, sous les auspices de MM. André Gide, Lion Feuchtwanger, Lévy-Bruhl, Heinrich Mann, Romain Rolland et H. G. Wells.

La Bibliothèque Allemande des Livres Brûlés dont le Comité d'Initiative a décidé la fondation, doit comprendre :

1° Tous les livres brûlés, censurés, confisqués et supprimés dans le « Troisième Reich ».

2° Tous les livres indispensables à l'étude et à l'analyse du fascisme hitlérien.

3° En outre de nombreuses bibliothèques appartenant à des émigrés allemands ont déjà été mises à la disposition du Comité.

Cette Bibliothèque a été inaugurée le 10 mai 1934, jour anniversaire des autodafés.

Le Comité s'est chargé d'une grande mission. C'est la première fois,

depuis le commencement de l'émigration allemande de 1933, qu'une vaste offensive est entreprise pour sauver et pour garder tous les biens intellectuels que l'Allemagne des XVIIIe, XIXe et XXe siècles a donnés à l'Univers.

Le Comité demande aux intellectuels et aux institutions scientifiques et littéraires de prendre sous leur protection telle section spéciale de la Bibliothèque (section de la musique moderne, section des revues, section de la littérature, section de la sociologie, section des questions juives) et de lui fournir les moyens d'acquérir les livres dispersés dans toute l'Europe et de se tenir constamment à jour au fur et à mesure des événements.

Si, en Europe et en Amérique, deux cents personnes nous accordaient un tel parrainage, nous pourrions mener notre tâche à bonne fin.

Nous prions ceux de nos amis que touchera cet appel de bien vouloir nous répondre immédiatement.

Pour le Comité d'Initiative.

Alfred KANTOROWICZ, 65, Boulevard Arago, Paris, XIIIe.

*
* *

Les ENTRETIENS D'ÉTÉ auront lieu à Pontigny, comme à l'ordinaire, du 3 Août au 4 Septembre.

La Première Décade, du vendredi 3 au lundi 13 août, a pour sujet : *D'une restauration de l'Intolérance dans les Etats « Totalitaires », et de l'abandon des conquêtes de l'Humanisme.*

Les Entretiens seront dirigés par MM. Alfred FABRE-LUCE et Ramon FERNANDEZ.

La Deuxième Décade, du mardi 14 au vendredi 24 août, aura pour sujet *Est-il véritable que nos Civilisations sont mortelles ?*

Les entretiens seront dirigés par MM. Léon BRUNSCHVICG et Paul FIÉRENS.

La Troisième Décade, du samedi 25 août au mardi 4 septembre, aura pour sujet : *La Volonté de justice mène-t-elle nécessairement à l'action révolutionnaire ?*

Les entretiens seront dirigés par MM. Charles DU BOS et Raymond ARON.

*
* *

Nous recevons, au moment de donner le bon à tirer de ce numéro, une lettre de M. Charles Maurras que nos lecteurs trouveront dans la *N. R. F.* de juillet.

L'AIR DU MOIS

LA POLITIQUE ET LES NOTABLES

Paris-Soir avait interrogé diverses « personnalités » sur la situation politique. MM. Albert Besnard, Marcel Prévost et les autres ont répondu des choses vagues. Mais André Antoine :

« Il y a dix ans que je n'ai plus d'opinion politique. J'ai bien d'autres soucis.

— Pourtant, maître, on ne peut pas rester indifférent devant les événements actuels.

— Moi, si. »

J'aime cette réponse. Elle m'a fait du bien. J'ose l'appeler courageuse.

JEAN VAUDAL

ELEUTHÉRIANA

Hé oui, *Labienus*, vous n'ôterez pas de la tête de ces notables que la France c'est eux, que le reste est une valetaille qui n'a qu'à obéir. Rappelez-vous leur Barrès qui, dans un discours, saluait cette « suite incomparable de poètes, de savants, de philosophes, de politiques, de prêtres et de grands seigneurs qui ont travaillé à constituer la Société française » et qui, dans cette noble énumération des artisans de la France, n'oubliait qu'une chose : le peuple.

*

Je commence à croire que, le 6 février, le mot d'Anatole France s'est vérifié une fois de plus : « La République gouverne mal, et se défend très bien. »

*

Basile, que certains tenaient un historien sérieux et planant au-dessus des partis, a écrit, quarante-huit heures après la

soirée du 6 février, c'est-à-dire alors que toute information un peu valable sur cette journée et les responsabilités qu'elle comporte était rigoureusement impossible, un article de bas fanatique contre le ministre Frot. Psychologues, si l'objet vous tente, c'est là que vous tenez *Basile :*

Tel qu'en lui-même enfin l'actualité le change.

*

Manuelo, jeune philosophe français mêlé de sang castillan, très écouté de toute une jeunesse et qu'il est bon pour un parti d'avoir avec soi, est depuis trois mois vivement sollicité par nos patriotes patentés d'adhérer à leur ligue. Il refuse, s'inscrit au groupe d'en face. A l'instant même, il devient « un étranger, qui n'a pas à se mêler des affaires de la France et qu'attend le camp de concentration. »

*

La liberté de l'esprit est une chose absolument contre nature. Elle implique que l'on ne tient à rien, qu'on n'est lié à ce monde par rien. Aussi ne l'a-t-on jamais vue.

*

D'une vieille Histoire de France :

« .. En 1664, à l'occasion du procès intenté à Fouquet, la Chambre de l'Arsenal, faisant remonter ses vérifications de comptes jusqu'à l'extrême limite de la prescription trentenaire, c'est-à-dire jusqu'en 1630, elle constata qu'en six ans, sous l'administration de Mazarin, le trésor avait été fraudé de 380 millions. » (Quinze milliards d'aujourd'hui).

Ne pleurons plus. Rien n'est perdu tant que sont toujours vivaces les vieilles traditions françaises.

*

Depuis plusieurs années, certains docteurs prétendaient constater — avec une tristesse parfaitement hypocrite — que les Français ne tenaient plus du tout à leurs libertés. A quoi je répondais ici même il y a peu de mois : avisez-vous d'y toucher et vous verrez.

On a vu — par le 12 février, par le « front commun », par le mouvement antifasciste qui ne fait que grandir. On a vu, même alors qu'on n'y touchait pas.

*

Il y a quelque vingt ans, un jeune pensionnaire d'un lycée de l'État s'étant donné la mort, Barrès monta à la tribune et prononça que c'était là l'effet de l'école sans Dieu. (Quelques mois après, son neveu faisait la même chose que ce jeune mécréant...) Aujourd'hui, le fils d'une famille bien pensante vient d'assassiner sa jeune femme. Je ne vois pas que Gide songe à déclarer : « Voilà les résultats de l'éducation catholique ». Il y a évidemment des armes dont l'homme de gauche n'use pas. (Je prends Gide, et non quelque bas folliculaire de l'*Humanité*. Il faut opposer le semblable au semblable, le grand docteur de gauche au grand docteur de droite).

D'ailleurs, Massis m'expliquera que cela est à la gloire de Barrès et à la honte de Gide. « Barrès, me dira-t-il, sait fort bien que l'arme dont il use là est ignoble ; mais il sait aussi qu'en frappant le laïcisme il sert la Société et, comme il a, lui, le sens social, il sait sacrifier à l'intérêt de la Société l'honneur de sa conscience. Gide, bas individualiste, est incapable d'une telle abnégation ».

JULIEN BENDA

TOUS SUR LE PONT

Ce qui tracasse tant d'hommes entre vingt et quarante ans dans notre pays, ce n'est pas tant de savoir quelle est la meilleure politique à suivre, que de savoir quelle est celle qui triomphera. Ils sont prêts à *vouloir* de toutes leurs forces ce qui a quelques chances de succès. Lisez les journaux, les revues — mais surtout les « revues de jeunes » — qui sont, suivant les informations reçues de l'Agence Havas, plutôt très à gauche ou plutôt très à droite, l'un n'excluant jamais l'autre. Le désir de *nouveauté* à tout prix mêle les meilleures volontés et les plus bas arrivismes dans une égale incertitude intellectuelle.

JEAN GRENIER

AFFAIRE PRINCE (suite)

L'on avait arrêté trois suspects. On les a relâchés ; on leur fait fête à la Chambre et dans les salles de rédaction. Ils n'étaient guère coupables que d'avoir fait le commerce des femmes, de la cocaïne, et par exception de l'assassinat. Encore était-ce d'accord avec la police.

MAGASINS À PRIX UNIQUE

On va les fermer au nom de la collectivité et on va favoriser les petits magasins au nom de la liberté individuelle. L'économie

libérale et l'étatisme seront ainsi harmonieusement conciliés par la théorie des intérêts électoraux : car tel est le bon plaisir du nombre. Nous aurons ainsi la consolation d'être volés par plusieurs au lieu d'être dépouillés par un seul.

J. GR.

UN MUSÉE STENDHAL A GRENOBLE

Le samedi 5 mai, Stendhal a été célébré à Grenoble. On lui dédiait un musée. Une assistance nombreuse était accourue pour écouter les discours et les lectures : le Préfet, le Maire, de nombreux Parlementaires, l'Université, la Magistrature. Rien n'aura manqué pour conférer à cette petite fête une pompe officielle qui eût bien surpris Henri Beyle et l'eût sans doute fait sourire.

Eût-il réservé moins d'ironie à la petite troupe de ses fidèles égarés parmi le cortège des corps constitués ? Pour lui faire honneur, les uns étaient venus de Belgique comme M. Pierre Maes, et les autres de Suisse avec M. Charles Simon. Le lecteur italien de la Faculté des Lettres de Grenoble, M. Manlio Busnelli, eût pu l'entretenir de sa chère Italie, à la façon de M. Debraye qui imagina, pour nous les retracer, les sentiments d'Henri Beyle s'il lui était permis aujourd'hui de se promener dans sa ville natale. M. Maurice Parturier, stendhalien par alliance, avait tenu à lui donner le salut des Mériméistes. André Billy et André Rouveyre lui apportaient, le premier l'air des boulevards et le second celui des montagnes.

Je glisse sur le déluge épistolaire de tous les éminents beylistes, empêchés de venir à Grenoble, mais heureusement point d'écrire. Toutefois ce trait émouvant : la cérémonie allait se terminer quand survint un télégramme de Weimar. Mme Förster-Nietzsche, n'oubliant pas l'admiration de son frère pour Stendhal, voulait qu'une fois encore leurs deux noms fussent associés.

Stendhal pourra désormais dans sa ville natale recevoir ce genre d'hommages que, lors de ses voyages, il aimait lui-même rendre aux hommes célèbres. A Bordeaux, en 1838, il reprochait à la municipalité de n'avoir pas su faire les frais d'une plaque pour indiquer aux passants la maison de Montaigne. Et M. Louis Royer, conservateur de la Bibliothèque, promu gardien de ce nouveau musée, a rappelé au cours d'une très fine allocution que ce n'est pas sans une nuance d'émotion dans la curiosité que Stendhal au château de la Brète remarquait l'usure de la

pierre du foyer où la pantoufle de Montesquieu avait coutume de frotter tandis qu'il écrivait sur son genou.

A Grenoble les pierres parlent encore. La noire maison de la rue des Vieux-Jésuites suinte toujours cet ennui pesant qui opprima Beyle enfant. Tandis que sur la terrasse de l'appartement Gagnon, « la treille de Stendhal » continue à se dorer aux rayons d'un soleil qui filtre à travers les arbres du jardin de ville pour nous faire songer aux feux de la gloire sur les tombeaux. Puis aux murs de son musée déjà deux cent cinquante toiles, dessins, miniatures, estampes ou photographies nous restituent son image et celles des êtres et des lieux qu'il a connus. Nous y pouvons lire tout au long son histoire comme celle de ses amitiés et de ses amours.

HENRI MARTINEAU

LA PASSION DANS L'ART (Trocadéro, Sainte-Chapelle).

« Les cathédrales, ces charognes vénérables ». « Le gothique, cette décadence de l'art ». C'est ainsi qu'un architecte et un peintre dits « modernes », et que le respect ni la finesse n'étouffent s'expriment au sujet de ce que l'homme a produit de plus pur depuis les Grecs, et assurément de plus émouvant depuis que l'art de s'exprimer est né. S'il était besoin de constater combien vivant et près de nous, près de tout cœur sensible au mystère et à la pureté, est l'art gothique, même dans ses formes les plus primitives et les plus populaires, l'exposition de la Passion nous en fournirait l'occasion. A côté de quelques chefs-d'œuvre connus : le merveilleux *Christ de Pitié* de l'Église d'Ecos, la *Sainte Véronique* de N.-D. d'Ecouis, les beaux Malouel, l'extraordinaire tapisserie : *le Calvaire*, d'Angers, la manifestation du Trocadéro, moins pure que celle de la Sainte-Chapelle, mais plus propice aux découvertes, contient beaucoup de témoignages empruntés au folklore français : images, sculptures sur bois, j'allais dire fétiches campagnards, panneaux décoratifs peints à la détrempe, et où ne subsiste que le dessin hardi, primesautier, d'un improvisateur de génie ; poteries. Il n'est peut-être pas besoin de déplorer trop haut l'influence italienne, dont je parlerai le mois prochain, mais on peut dire, que celle-ci, opérant sur des tempéraments moyens, a détruit une bonhomie, un naturel éminemment français et capables, même à l'aide de procédés médiocres, de produire des œuvres simples, ingénues et toujours attendrissantes.

ANDRÉ LHOTE

GROMAIRE A LA GALERIE PIERRE

En même temps qu'il montrait ses dernières toiles, Marcel Gromaire publiait dans la revue « Esprit » un article intitulé « l'Art, invention du concret » qui est la première, sans doute, d'une série d'analyses du temps présent, de l'état de la peinture et de la situation de l'artiste moderne, que divers peintres, jusqu'ici muets, s'apprêtent à publier. Témoignages d'indépendance et de lucidité un peu tardifs, mais non négligeables, et qui montrent, que, contrairement à une superstition trop répandue, les artistes de tempérament peuvent très bien être intelligents et cultivés. Dans cet article, Gromaire dénonce à son tour les méfaits de l'École des Beaux Arts, et ceux, moins grands à mon sens, de l'esprit d'abstraction. Je ne crois pas que ces cercles et ces carrés « plaisantes trouvailles faites pour encadrer la vie, mais non point perception de la vie elle-même », aient fait de grands ravages dans le public, fût-ce chez les snobs et les polytechniciens. Le goût de la pesanteur est tellement profond chez l'homme que passé le temps du flirt avec la mode de l'abstrait, plus puérile encore que celle du modern'style, et moins chargée de message inconscient, il retrouvera son penchant congénital à l'art ressemblant. Encore qu'il n'y fasse qu'une trop légère allusion, on sent que Gromaire est également rebuté par le Surréalisme dont il réprouve les tendances trop visiblement sexuelles et ce qu'il appelle « le goût de la pourriture ». Or, de même que les folies mécaniques du groupe dit « Abstraction-Création », créent lentement, insidieusement, une ambiance somme toute assez favorable à l'éclosion d'un art ennemi du flou et de la photographie, de même le surréalisme entraîne doucement le public des artistes à écouter d'un peu plus près les confidences du subconscient.

En cette même galerie, un jeune peintre inconnu, Balthus, montrait en avril une série de toiles dont les plus calmes en apparence trahissent une obsession sexuelle qui n'était pas dépourvue d'un lyrisme trouble mais assez bouleversant. Gromaire niera-t-il que Balthus, dont il ne peut pas ne pas goûter le talent, n'aurait pu, à lui tout seul, réaliser cette confession de certains complexes inquiétants ? Il n'est pas jusqu'à cette technique soignée du trompe-l'œil, dérivée du douanier Rousseau, et remise en honneur par Max Ernst, qui n'ait permis à Balthus de donner à ses automates passionnés cette précision, cette raideur hystérique, ce hiératisme troublant. Il est bon

que l'hypocrisie millénaire des hommes cède un peu devant le pathétique de l'angoisse sexuelle...

De telles préoccupations, le sens flamand de la vérité humaine, si développé en Gromaire, ne peut les renier. N'invoque-t-il pas à la fin de son article, le témoignage des « Maîtres inconnus de Vézelay et de Chartres, les Malouel, les Charonton et les Fouquet, et tous ceux qui, dans la rigueur ou dans la grâce ont fait de l'amour la condition première de la connaissance » ?

Pour en revenir à Gromaire peintre, son exposition montrait, comme il fallait s'y attendre, un ensemble de toiles hautes en couleur, comme des vitraux du XIII[e], humaines et directes d'inspiration, ingénieuses de composition, et cernées de cet épais trait noir affirmant une volonté nette d'enfermer toutes formes dans une gaine précise et géométrisée, et de soustraire ainsi les contours ambigus de l'objet aux malices du flottement impressionniste. Il semble d'ailleurs que certaines toiles récentes indiquent chez lui une préoccupation nouvelle : celle d'employer ses dons de peintre, qui sont certains, à isoler les formes à l'aide du procédé raffiné du contraste des valeurs, et de ne recourir au dessin appuyé que pour obtenir l'enrichissement, par l'ornement pur, de certaines localités choisies.

Assouplissant ainsi sa formule, Marcel Gromaire s'affirme comme un des plus doués et des plus ambitieux parmi les jeunes peintres, comme un des plus courageux aussi, car sa lucidité lui a déjà fait découvrir que la position qu'il occupe, avec quelques aînés méconnus, est la plus dangereuse : elle est en effet à égale distance de l'abstraction décorative et du « musicalisme » incontrôlable, choisi par les fanatiques du subconscient dont les recherches passionnent actuellement les crédules amateurs de « progrès » et de trop aveuglante nouveauté.

ANDRÉ LHOTE

LES INCOMPRIS

J'ai vu, à l'Exposition Daumier de l'Orangerie, un petit tableau intitulé « Les Amateurs » qui serait mieux nommé « Les Incompris ».

Car, il y a l'*incompris* comme il y a l'*incomprise*, mais il se renferme aussi naturellement qu'elle se confie. Il est presque invisible, doué de mimétisme, aplati sur son milieu ; presque inaudible, épouvanté par le son de sa voix, ne livrant, aux minutes dites solennelles, que balbutiements ou soupirs. Pour qui le distingue, il est, à la fois, infiniment plus comique et

plus dramatique que l'incomprise. Les modeleurs de terres cuites grecs s'en inspiraient souvent en faisant leurs grotesques. Le XIX[e] siècle, par ses caricaturistes, lui a donné un assez large champ ; c'est qu'il est, essentiellement, un héros de caricature.

Bien entendu, nous parlons ici de l'incompris sentimental : un homme trop sensible, sans emploi précis et sans volonté particulière. L'artiste incompris se bat avec les autres ou avec quelque chose hors de soi. Notre incompris ne se bat même pas avec lui-même ; il est vaincu avant la lutte. C'est un pauvre homme en route vers l'homme, avec la femme en travers.

Et il ne peut pas se passer de la femme. Elle ne le trompe pas fatalement ; elle a tant d'autres moyens de le faire souffrir. Il y a en lui de telles tables d'amour, toujours servies, que cela dégoûte de manger.

Son grand cœur est mis à la resserre, au rebut. Sa mère ne l'aimait pas.

Ce qu'il dit verse à côté. Ce qu'il pense se soulève et clapote, sans le soulever. Ce qu'il fait se fait par la force des choses.

Il a un gros nez, une large bouche, un front raviné, un regard décroché, une peau blême, épaisse, trop abondante, qui fait des plis. Il ressemble aux rochers qu'on appelle « têtes de chiens ». Il a d'énormes mains noueuses et gauches, des mains de géant nouveau-né.

La barbe peut lui conférer quelque noblesse. L'incompris barbu a trouvé sa voie ; c'est un utopiste, un candidat phalanstérien. La Société future, comme une belle personne, lui sourit parfois et lui tend les bras. Tous les hommes, alors, seront frères et les femmes, enfin, subjuguées. Pour le moment, ce n'est pas la peine d'y penser.

Voyez les trois « amateurs » de Daumier. Amateurs de musique ? Disons plutôt qu'ils se sustentent l'âme de quelques sons farineux. Il y en a un qui gratte un violon, les deux autres s'emploient à chanter. Ils ne sont ni heureux ni soulagés ; la musique, même, ne les comprend pas.

ADRIENNE MONNIER

AFFICHES

Mettez « *Naples* » sur le titre d'un livre, il se vendra toujours, disait H... qui s'y connaît.

Mettez « *Révolution* » à la tête d'un article, il aura toujours du succès. — Conclusion : tout le monde croit qu'il y a des paradis.

J. GR.

LIVRES D'IMAGES DE MAX ERNST

Beaucoup de mes contemporains doivent se souvenir, comme moi, de ces images obsédantes, issues de livres de Louis Boussenard, de Jules Verne, ou d'une édition populaire de Victor Hugo, et qui peuplaient nos mythologies enfantines. Ces images au dessin honnête cachaient souvent beaucoup de folie. Les voici, découpées et recomposées par Max Ernst, en deux premiers volumes d'une série appelée : *Une semaine de bonté ou les sept éléments capitaux.* Dans le premier, consacré au dimanche et à la boue, c'est le *Lion de Belfort,* ce cher Monsieur, qui vient mettre le trouble dans ces souvenirs à l'air innocent ; dans le second, c'est *L'Eau* qui exagère. Livres d'images, de souvenirs intimes pour chacun, sans autre prétention, je suppose. On envie presque Max Ernst, qui a le temps de s'amuser à ce jeu.

RENÉ DAUMAL

DESSINS ANIMÉS DE WALT DISNEY

Après avoir beaucoup applaudi les dessins animés, j'avais mes raisons contre eux. Il faut en convenir, rien ne ressemble à « Mickey Mouse » comme « Flip la Grenouille ». Ce sont tous produits d'une Société Anonyme pour l'Exploitation Rationnelle de l'Absurde.

Voilà des hommes à qui, par honneur insigne, toute licence fut donnée : les lois sens dessus dessous, la logique bernée, la pesanteur narguée, les fatalités détournées de leurs cours et, plus subtilement, un incessant échange entre l'esprit et la matière, un ravissant passage du concret à l'abstrait. Un doute devient un point d'interrogation, qui devient une clef, laquelle ouvre une porte, laquelle...

Au bout, que trouve-t-on ? Vingt *gags,* vingt rencontres et transformations — vingt — j'exagère à peine, et les combinaisons que deux à deux l'on en peut essayer. Hélas !

Je philosophais imprudemment. S'il ne s'agit que d'inventer sans contrainte, parbleu, l'esprit reste soumis à ses habitudes, à ses conventions et, qui plus est, paresseuses. L'imprévu toujours recommencé ! La vieille ornière de la fantaisie ! Pour que l'absurde me touche je veux qu'il éclate, tout juste, au sein de ce qui l'opprime.

Ces réflexions, parce qu'elles dépassent le dessin animé, ne l'effleurent pas tant que je croyais. Allez, au *Ciné l'Auto,* voir six dessins animés d'affilée. Pas une seconde d'ennui.

Mickey ne se montre ni meilleur ni pire qu'à l'accoutumée : exemplaire. J'ai oublié les reproches que je voulais lui faire. Il ne compte que sur l'effet de choc, et, bien sûr, un choc chasse l'autre. Mais on garde le souvenir d'une gaîté charmante à force de rapidité.

Je discerne dans les *Silly Symphonies* une qualité plus fine. Les plus achevées sont les plus sobres en trouvailles, voilà qui donne à réfléchir. Il arrive que la musique, qui ne sert plus seulement de soutien, fournisse le thème dont les images sont les variations. Il arrive même que nous goûtions ce plaisir, tant espéré et tant déçu au spectacle, ce plaisir d'écouter avec les yeux.

Le printemps chante raconte les débuts d'une nichée d'oisillons, les leçons de vocalise et de vol, les premières découvertes. Presque rien, peu d'inventions, mais quelle invention continue !

Grasshopper and the ants, c'est la sauterelle (qui endosse, en Amérique, les torts de notre cigale) et les fourmis. Ce pluriel rassure : nous sommes loin de La Fontaine. Le vieux Grasshopper joue une gigue sur son violon, goûte une feuille tendre, joue, se moque, danse, court follement la campagne et s'éloigne diminuendo. J'ai pensé vaguement au *Müsensohn* de Gœthe (et de Schubert). J'ai pensé à Hoffmann. Je m'en voudrais d'écraser cette figurine sous des souvenirs littéraires, dont elle n'a que faire. Mais, avant de la revoir, je l'avais calomniée : je lui dois bien réparation.

JEAN VAUDAL

« *LE CANARD SAUVAGE* » *chez Pitoeff.*

Scandinaves, oui, ces héros d'Ibsen, mais comme ceux de Racine sont louis-quatorzièmes. Nus sous le vêtement bourgeois, comme ceux de Racine sous l'habit de cour. Hommes à l'état pur, mais qu'il faut bien situer en un temps, en un lieu. Dans presque tout le théâtre d'Ibsen, le temps, le lieu ont recouvert l'humanité éternelle. Le sujet périmé n'entoure plus de ses bandelettes qu'une momie. Mais dans le *Canard sauvage*, l'anecdote, le particulier des personnages, leur côté Dumas fils s'élargissent, après quelque piétinement, en tragédie de tous et de toujours.

On salue au passage, à la manière des vers fameux de *Polyeucte* ou de *Phèdre*, les formules magiques : le mensonge vital, la revendication de l'idéal, le fond des mers. (« Le fond des mers », dans la conversation de la petite Hedwige et de Grégoire, c'est déjà du surréalisme. Chez cet Ibsen qui peut être si primaire).

Et dans le vieil Eckdall (« la forêt se venge »), dans l'étudiant en théologie « démoniaque », il y a déjà tout le Strindberg du *Songe*.

Mais comment a-t-on pu parler de symbolisme ibsénien ? Le canard sauvage, ce n'est pas un symbole, c'est une allégorie à la Vigny, genre *Mort du Loup* et *Bouteille à la mer* ou à la Théophile Gautier (*Je suis comme l'hippopotame*). Dire qu'on a épilogué des mois et des ans sur cette image de l'homme enlisé dans la médiocrité et la honte sociale, comme le canard au fond de l'étang, dès sa première blessure de la vie. Proust avait raison de dire qu'un créateur aveugle le public avant de l'opérer de la cataracte. Et pourtant, quel mal se donnait Ibsen pour s'exprimer clairement, pour se couler dans la technique à la mode, marque Dumas.

L'admirable, dans le *Canard sauvage*, c'est dans une histoire aussi particularisée, d'avoir introduit toutes les positions morales, sentimentales, intellectuelles de l'homme et de la femme pour sauver ou pour atteindre le bonheur. Chaque personnage, si niais qu'il paraisse, est puissamment signifiant. Quelle erreur de croire qu'il faille, pour que le conflit soit haut et essentiel, que les personnages s'en rendent compte.

Ce raté d'Hjalmar le photographe, Grégoire Werlé sont par bien des côtés la parodie de l'idéalisme ibsénien, et ils n'en sont que plus vivants, mais par delà leur être dérisoire, c'est toute la tragédie du bonheur humain qui apparaît.

Avec le concours de Lugné-Poé, Pitoeff a monté là un de ses plus beaux spectacles. Tout est en pleine et juste lumière, sans que l'absence d'ombre arrête l'essor du mystère. Pitoeff n'est pas physiquement Hjalmar, mais comme son jeu l'explique, le dénude. Quand à Ludmilla Pitoeff, elle ne joue pas Hedwige, elle l'est.

Ces dernières années, toutes les exhumations d'Ibsen, malgré le succès de certaines, m'avaient paru vaines — même *Borkmann* — et son art démodé. Cette représentation du *Canard* me fait changer d'avis. Il y a de l'éternel chez Ibsen. Mais si l'on veut vraiment sa résurrection, qu'on le traduise à nouveau.

B. CR.

QUELQUES HINDOUS

dansaient et chantaient à Paris ces temps-ci. A l'Institut de phonétique, M. Chaukar expliquait quelques rythmes ; M. Rao chantait de beaux chants populaires ; il prétendit aussi chanter et mimer des prières religieuses, un peu dou-

teuses ; mais il avait fini par comprendre que l'harmonium portatif dont il se servait au début empêchait d'entendre la musique, et il a refermé sa boîte. Cet appareil aux sons gluants de dévotion a été répandu aux Indes par Tagore. C'est aussi l'influence d'un Tagore (mais, m'a-t-on dit, d'un Tagore mal compris) qui a poussé les Cinghalais Sûrya Sêna et Nêlum Dêvî à mêler un peu trop de sentimentalisme et de joliesse à la solide base traditionnelle et populaire qu'ils possèdent. A cette réserve près, leur soirée au Musée Guimet était très nutritive. Un seul *râga*, classiquement traité, a suffi à écraser, du poids de son architecture séculaire, toutes les tentatives d'innovations qu'on sentait ça et là dans les autres exécutions. Sûrya Sêna a su saisir et nous transmettre la force franche et intacte de chansons de paysans ou de bateliers, ou de ces chants populaires tibétains dont il a exactement reproduit, disent les connaisseurs, la modulation particulière et le hûlement de tête.

La même libre puissance d'une tradition construite à la mesure de l'homme et du monde s'affirmera encore plus pleinement les 6 et 12 juin, Salle Pleyel, lorsqu'Uday Shankar et sa troupe donneront leurs récitals. Shankar aussi s'est nourri d'art populaire, encore vivant aux Indes. Mais l'exceptionnel est que les danses qu'il aurait le droit d'appeler sacrées, il a su les retrouver, non par son sentiment ou ses opinions personnelles, mais par la voie traditionnelle même. Du champ de riz jusqu'au temple, on entendra, sous les couleurs de la musique hindoue, bourdonner et tonner les forces de l'univers. C'est en quelques poignées d'hommes comme ceux-là que se résume, aux Indes, aujourd'hui, le fil de la pure tradition.

Ce mois d'ailleurs, où l'on verra Helba Huara, Argentina, les Ballets Russes, où l'on entendra Toscanini et d'autres, pourra fournir de bons prétextes non à comparer, mais à situer relativement l'art traditionnel et l'art-individualiste, l'art-pensée et l'art-spectacle. Mais j'ai peur de ne pas avoir bien laissé entendre qu'il y a là-dedans une question de vie ou de mort.

RENÉ DAUMAL

LA PATAPHYSIQUE DU MOIS

Sir Arthur Eddington a pu nous rassurer en dûes équations sur les dangers d'éclatement de la bulle-univers : l'expansion de l'univers n'affecterait que les espaces intergalactiques. Faustroll, par transposition microcosmique, traduit ainsi : « l'absconsion laborieuse du savant ne risque guère de lui faire

éclater la tête ». Cependant la lumière décroit de vitesse au cours des siècles. Faustroll prétend encore que c'est « la gadouille intellecteuse des grosses têtes qui s'épaissit. » Aussi bien l'eau s'alourdit. On avait à peine découvert l'hydrogène lourd et l'eau lourde, qu'on trouva un hydrogène encore plus lourd. (« Le mystère s'aviscose »). C'est à Princeton qu'on fabrique l'eau lourde. Peut-être a-t-elle une influence sur le cancer. Le cancer, dit-on en Vendée, est une bête subtile, et qui ne veut pas lâcher son « vrin ». (Le « vrin », c'est le *mana* vendéen des maladies). Or, au laboratoire de Jensen (U. S. A.) on élève depuis 1900 un cancer de souris. Il vit toujours, et se réjouit des progrès de la civilisation, grâce auxquels ses collègues peuvent s'attaquer aux nègres, jusque-là à peu près indemnes. Il semble même que l'incompatibilité du cancer avec la tuberculose tende à s'atténuer. D'ailleurs, l'eau lourde était peut-être pour quelque chose dans les troubles de croissance que le docteur Lull (Yard University) a constatés chez les dinosaures. Et non loin de là, on a trouvé un hareng de 15 pieds de long, mais son gigantisme tiendrait plutôt à son état fossile qu'à des troubles glandulaires. Faustroll songe à traiter ces maladies posthumes par les asticots, selon le procédé chinois repris par Ambroise Paré et aujourd'hui par le Prof. Ombredanne et d'autres, pour la guérison des plaies. Mais il refuse de s'intéresser aux expériences du Dr. R. Cornith (Californie) qui ressuscite les morts, mais spécialement les fox-terriers.

R. D.

GOURDJIEFF ET ORAGE

Plusieurs lecteurs de la *N. R. F.* m'ont écrit pour protester après le récit de ma visite à Gourdjieff. Aussi suis-je allé déjeuner avec Orage pour leur faire plaisir. Et voici ce que dit Orage.

Gourdjieff m'avait dit à propos d'Orage : « Ceux qui viennent chez moi docteurs, en sortiront meilleurs docteurs ; ceux qui viennent écrivains, en sortiront meilleurs écrivains. » Après dix ans, Orage soutient que Gourdjieff a dit vrai. Quelque temps après ma visite, Orage partit pour l'Amérique pour faire de la propagande religieuse en faveur des idées de Gourdjieff. Après un échec à Chicago, dû à l'intervention intempestive de Gourdjieff (et ici j'ai des témoignages de Chicago), Orage fonda à New-York plusieurs groupes d'études occultistes. L'argent payé par les étudiants qui écoutaient les conférences d'Orage fut envoyé à Gourdjieff — sans que Gourdjieff l'ait demandé. Parallèlement, Orage créa, lui seul, des groupes

d'études littéraires. Tout cela fonctionna très bien pendant plusieurs années. Puis Gourdjieff voulut venir lui-même à New-York : son autorité et son caractère ne purent être supportés par les Américains, et les groupes occultistes se désagrégèrent rapidement.

Orage abandonna ces entreprises, et se réfugia à Londres, où il fonda en 1932 un nouvel hebdomadaire, *The New English Weekly*, n'ayant pu reprendre son ancien *New Age*. Il rassembla à nouveau, comme avant la Guerre, un groupe mi-littéraire, mi-politique. Il resta, et reste, en termes d'amitié avec Gourdjieff, mais sans relation plus précise. L'ancien contact est brisé, et la maison de Fontainebleau est, dit-on, fermée. Le groupe est en fait dissous. Mais, dit-on, Gourdjieff ne demanderait qu'à recommencer s'il trouvait des disciples.

Orage, très occupé de politique internationale et de réforme bancaire, garde cependant de grands projets littéraires. Il soutient être sorti de l'épreuve Gourdjieff meilleur écrivain. Il divise maintenant la littérature en trois zones : la zone journaliste — les choses d'un jour ; la zone artistique — les livres qui durent ; la zone religieuse — les grandes œuvres inspirées. Et il voudrait construire un Art poétique de l'inspiration ; enseigner à composer, ou à rassembler, les Écritures.

DENIS SAURAT

MON VILLAGE

Les sources de revenu de mon village ne sont pas nombreuses, mais sont suffisantes. La première est la guerre. Ensuite vient la forêt, puis l'élevage, puis l'agriculture.

La guerre est sans conteste la principale cause de prospérité du pays. (Cela ne se passe pas du tout du côté du Creusot, mais à quelques pas du Loir, rivière bucolique s'il en est). C'est que tout le monde, par chez moi, a une pension — une rente du gouvernement — comme mutilé, veuve, ascendant ou descendant. Un médecin a fait obtenir une rente à un goîtreux et une autre à un bossu.

C'est un pays français parfait. Les rentes ne sont pas bien grosses ; mais on les cumule par des unions adroites et on n'est pas ambitieux. A part les sept instituteurs — et trices — il n'y a que le maire et son premier adjoint qui paient l'impôt. Le maire est scieur de bois, l'adjoint marchand de vaches. Dans le bourg aucun homme ne travaille. Les femmes tiennent des épiceries-merceries ou un petit débit. Par convenance, les hommes sont agents d'assurance ou vendent du

guano. Sur les champs, tous ceux qui vivent dans les bordages se contentent de cultiver leur jardin. On va à la chasse. On n'a pas de soucis.

Quelques ambitieux suffisent à occuper les fermes, plusieurs fermes par famille, car la culture a bien changé. Ceux-là se crèvent à la besogne et sont riches. Quelques déshérités travaillent à la scierie : les pauvres.

Un seul homme est ordinairement considéré comme un fainéant : le curé. Pourtant, comme il n'y a pas de fidèles, il est forcé d'aller en journée, presque toujours hors de la commune où personne ne veut l'employer.

Le curé est aussi le seul homme pour qui la vie spirituelle existe. Mais nul ne fréquente son église, sauf trois vieilles femmes qui y dorment et une douzaine de gamins qui y jouent. Néanmoins on fait baptiser ses enfants, pour qu'ils puissent faire une première communion et plus tard une belle noce.

Le costume des mariées varie suivant leur degré de vertu. Une fille non enceinte a droit aux lys et à l'oranger. Le cas est rare. Enceinte, la mariée porte la robe et le voile blancs, mais mélange des myosotis aux orangers. On a vu une fille se marier en blanc avec ses enfants naturels dans le cortège, mais cela a fait scandale. En pareil cas, la coutume exige que la cérémonie du baptême des enfants suive immédiatement celle du mariage des parents.

PIERRE VILLOTEAU

CICÉRON DANS LES PYRÉNÉES

J'ai entendu une vieille femme illettrée, des Pyrénées ariégeoises, région de Saurat, Massat, Serres-sur-Arget, dire à son mari, en lui racontant une altercation : « Y'è cantat las quatre catarinas ». (Je lui ai chanté les quatre Catherines). J'ai demandé (c'étaient des parents à moi) qui étaient ces quatre Catherines, et comment on les chantait. On m'a répondu que, dans le pays, on disait cela pour dire qu'on avait bien *engueulé* quelqu'un. C'est en 63 avant J.-C. que Cicéron a « chanté » (quel terme exact) les quatre catilinaires, et le peuple des Pyrénées s'en souvient encore, ayant oublié Cicéron et Catilina, que les langues ariégeoises changent en Catherine, et n'ayant pas encore appris le français.

DENIS SAURAT

MAI

Après la pluie, sur ce chemin, les chatons des noyers semblent des chenilles noires. Entre l'herbe qui a monté et la feuille

qui s'est ouverte, on ne voit plus au loin qu'une allée de chênes d'un vert blond, moite de sève, et le bleu fumeux des monts, à la fois effacé et d'un ton intense de velours qui donne étrangement aux yeux.

Un champ de luzerne est là, derrière la barrière, un gâteau tranché net, masse d'épaisseurs vertes, faites de myriades de lueurs et d'ombres, si nourrie que longtemps le regard s'y repose.

Lucien Gachon me parle de la révolution du trèfle. Lorsqu'on s'est mis à le cultiver, ç'a bien été une révolution. Le grand problème depuis toujours était de supprimer la jachère. Mais il fallait plus de fumier, ou de fourrage. On a essayé de brûler les genêts, d'enterrer le sarrazin vert, et tout. Enfin, avec le trèfle, on a trouvé. Il fume double, puisqu'il fixe l'azote dans le sol. Seul il permet de faire du froment. Ici on ne fait de froment et de betteraves que depuis 1890...

Gachon revient de Saugues, dans la Haute-Loire. « La vie primitive. Des hommes à grande blouse et grand chapeau, qui plantent leur couteau devant eux, dans la table, à l'auberge ; et le savoir-vivre, c'est de verser le vin par dessus bord, pour montrer qu'on ne le plaint pas. Ils ne connaissent que les cultures des Gaulois. Plus la pomme de terre. Pas un fruit, pas même une cerise. La révolution du trèfle, elle n'a pas encore pénétré dans leur montagne. »

J'y pense en suivant ce chemin étouffé de verdure. La vue presque bouchée, on s'y sent au fond des terres, des pays. Il y a bien des révolutions en cours qui ne sont pas faites. Et celle qui donnerait tout en changeant les cœurs, la révolution chrétienne. — C'est cela, la grande idée humaine. C'est cela, le seul communisme possible, où chacun peut entrer librement et pousser jusqu'où il veut, le seul aux perspectives infinies. Tout autre, non et non. — Elle n'a pas encore changé le monde ? Reprochez-lui de n'avoir pas trouvé les cœurs assez perméables. La grande idée est là ; elle est la vérité, celle qui de nature, comme la nature même, concilie les contraires.

Mai rend le pays à l'herbage, aux branchages, à la nature naturante. Ce chêne, aux feuilles de molle lumière, cet églantier de si fine odeur, à la fois antiques et frais, ils sont encore tout gaulois. La terre ne change pas d'habitudes si vite qu'on le voudrait. Deux brouillards blancs, s'arrachant des montagnes remontent vers les nuages.

HENRI POURRAT

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XLII (Janvier-Juin) 1934

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille : valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

VERS LA REPRISE DU MARCHÉ

Le mois qui vient de s'écouler a été d'une importance capitale pour la Bourse. Après bien des hésitations, le marché s'est, en effet, décidé à faire confiance au cabinet Doumergue. Cela s'est traduit tout d'abord par une hausse de tout le compartiment des rentes ; les obligations industrielles ont suivi peu à peu le mouvement et enfin nous avons assisté, avec une grande satisfaction, au réveil significatif de toutes les valeurs à revenu variable injustement dépréciées par une longue pénitence.

Est-ce le début d'une période d'activité pour notre marché et peut-on, sans arrière-pensée, se mêler à la foule des acheteurs ? Il n'y a pas à en douter ni à hésiter.

Au point de vue national, la situation semble aujourd'hui éclaircie. Le Budget est dès maintenant en équilibre grâce aux économies réalisées par une série de décrets-lois dont l'opportunité n'a été discutée par aucun citoyen de bonne foi et doué de bon sens. Une réforme équitable de la fiscalité et un vaste plan d'outillage national destinés à rétablir l'égalité devant l'impôt et à combattre le chômage achèveront bientôt, espérons-le, l'œuvre de redressement économique.

Sur le plan international, les facteurs favorables sont également nombreux. La crise s'éloigne de l'horizon mondial et l'on sent de plus en plus la volonté de tous les peuples de sortir le plus rapidement possible des difficultés ruineuses qui ont paralysé pendant quatre longues années les initiatives des producteurs et les facultés d'achat des consommateurs.

Cette amélioration générale de la conjoncture économique devait, tôt ou tard, avoir sa répercussion sur la tenue de notre marché. Je l'ai bien souvent annoncé dans ces courtes chroniques et tous ceux qui, depuis le début de l'année, ont eu l'heureuse inspiration de suivre mes conseils sont tous très nettement en gain sur leurs cours d'achats.

Il ne faudrait pas toutefois conclure de ce communiqué très nettement encourageant que nous allons assister, dans les semaines qui vont suivre, à une hausse verticale des cours, à un boom comme nous en avons connu plusieurs au cours de la période de prospérité de 1926-1929. Il y a malheu-

reusement encore beaucoup d'obstacles à franchir avant d'en arriver à l'atmosphère d'optimisme de ces années de folies et d'exagération.

Quelques incidents de minime importance sont d'ailleurs venus, au temps opportun, rappeler la modération aux enthousiastes et ont heureusement permis de consolider le terrain acquis. Ce fut d'abord, au début du mois, la publication, erronée d'ailleurs, d'une information fantaisiste prêtant au Gouvernement l'intention de procéder prochainement à une importante opération d'emprunt. Un autre flottement se produisit ensuite à la veille de la rentrée des Chambres et à proximité de la réunion du congrès radical.

Le marché, sensible à la moindre alerte, s'est, chaque fois, replié légèrement pour reprendre ensuite sa marche avec circonspection ; mais cette nervosité de la spéculation et cette timidité du portefeuille subsisteront encore longtemps parce que la crise n'est pas définitivement terrassée, que les nécessités d'emprunt ne pourront être indéfiniment retardées et qu'enfin la plupart de nos entreprises ne seront pas, avant de longs mois, en mesure d'accroître dans de fortes proportions leurs répartitions.

C'est donc pour ces raisons majeures que je reste plus que jamais un fidèle partisan des valeurs de *Mines d'or*. Avec elles aucun retour offensif de la crise n'est à craindre : le commerce de l'or est le seul qui soit à l'abri de toutes les catastrophes économiques. Ce sont des valeurs-refuges idéales dont le rendement est assuré pour de longues années encore. Je note toutefois que les valeurs sud-africaines ont atteint un palier de hausse qui peut limiter leur essor. Les Sociétés exploitant dans d'autres régions ne souffrent pas de la même inaptitude à la hausse. Elles sont de ce fait plus recommandables pour le portefeuille à la recherche de valeurs d'un excellent rendement et de belles plus-values.

Bourse de Londres. — Après quelques séances de consolidation, le marché a repris sa physionomie optimiste et sa tendance ferme. Les fonds d'État sont mieux tenus et la plupart des industriels ont regagné leurs plus hauts cours. L'adoption du plan de restriction anglo-hollandais a provoqué une hausse générale des caoutchoucs et les valeurs de pétroles sont également en plus-value sur leurs dernières cotations.

Les Mines d'or transvaaliennes n'ont guère varié. Par contre l'animation continue de régner parmi les autres mines recherchées par la spéculation et le portefeuille. Bonne tenue des valeurs de diamants.

André Ply,
de la *Banque de l'Union Industrielle Française.*

PETIT COURRIER

Abonné du 18e, *Paris.* — J'estime que *Daggafontein* est une excellente valeur, mais le bénéfice que vous réalisez est des plus intéressants ; vous pouvez en faire l'arbitrage.

J'ai préparé une étude sur une valeur du même compartiment, moins connue du grand public et de la spéculation, je la tiens à votre disposition.

Abonné de Seine-et-Oise. — Les remorques Titan sont en effet construites par les Établissements Sulitzer frères.

Reportez-vous au petit courrier du 1er avril, mon avis n'a pas changé ; les comptes du dernier exercice qui seront prochainement publiés confirmeront mes prévisions.

Cours actuel : 175 francs.

. F.

. F.

R. F.

18 PAGES - 75 CENTIMES

MARIANNE

RAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS VIIe

DIRECTEUR : EMMANUEL BERL

BLIÉ

LE NOTAIRE DU HAVRE

roman par GEORGES DUHAMEL

VIEILLE FRANCE

roman par ROGER MARTIN DU GARD

LONDRES

par PAUL MORAND

LA CHATTE

roman par COLETTE

CHANTIERS AMÉRICAINS

d'ANDRÉ MAUROIS

PARIS SECRET

roman par TRISTAN BERNARD

LA LUMIÈRE NOIRE

roman par FRANCIS CARCO

FRANCE-LA-DOULCE

par PAUL MORAND

LE LOCATAIRE

roman par GEORGES SIMENON

IE

LA FOIRE AUX GARÇONS

roman inédit de PHILIPPE HERIAT

PUBLIERA

ANNÉES D'ESPÉRANCE

roman inédit de JACQUES DE LACRETELLE

UN ROMAN INÉDIT

de TRISTAN BERNARD

et

UN ROMAN INÉDIT

d'ERICH MARIA REMARQUE

. F.

Le public trouvera également dans

MARIANNE

les opinions de

ANDRÉ GIDE
GEORGES DUHAMEL
ROGER MARTIN DU GARD
JEAN-RICHARD BLOCH
ANDRÉ MAUROIS
JEAN GIRAUDOUX
PAUL MORAND
ANDRÉ MALRAUX
ÉDOUARD HERRIOT

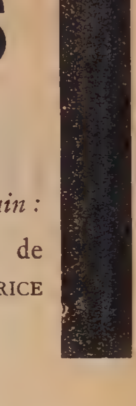
dessins de **GASSIER, EFFEL, FERJAC, ONNIER, DUBOSC, DUBOUT, PRUVOST, VARÉ.**

reportages de **ROUBAUD, J. KESSEL, DANJOU, CIZE, MONTARRON, BLANCHARD, ANDRÉ BEUCLER.**

Nouvelles de **MARCEL AYMÉ, PIERRE BOST, MMANUEL BOVE EUGENE DABIT, NDRÉ CHAMSON. D. H. LAWRENCE, OLETTE, JEAN GIONO, JEAN PREVOST, HILIPPE HERIAT, ALDOUS HUXLEY, RIEU LA ROCHELLE, L. GUILLOUX, HENRY DE MONTHERLANT.**

R. F.

evue littéraire mensuelle des Primaires



Les Humbles

ndée en 1913 et dirigée par Maurice WULLENS

ie dans son numéro paraissant les premiers jours de Juin :
ouvenirs de Marcel Martinet et une étude de
ce Parijanine sur Trotsky, des notes de Maurice
ens et des pages de Trotsky lui-même.

Elle commence, avec le même numéro, la publication d'un **Supplément autonome,** *dirigé et en grande partie rédigé par*

Edouard Dujardin

et qui sera particulièrement consacré à l'étude des problèmes révolutionnaires

sous le titre, déjà classique :

Les Superbes

uméro avec son Supplément, ensemble . . **3** fr.

resser la correspondance et les envois d'argent à Maurice WULLENS,
rue Tolbiac, PARIS-XIIIe — Compte-Courant Postal : 380-70 Paris.

---

général pour la Librairie : **13, Rue Valette, PARIS-V^e**

. F.

R. F.